

de Plonnois à St.  
Domingo.

<http://rcin.org.pl>

LE POLONOIS

à St. DOMINGUE

ou

LA JEUNE CRÉOLE.

---

à V A R S O V I È

---

Chez ZAWADZKI et WĘCKI  
IMPRIMEURS, LIBRAIRES de la COUR.

---

1 8 1 8.

INSTYTUT

BADAŃ LITERACKICH PAN

BIBLIOTEKA

80-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 72

Tel. 26-68-00 <http://rcin.org.pl>





23.333

# AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

---

L'ouvrage qu'on va lire, n'est point historique, il est purement d'invention. Sans doute, on auroit pu y répandre plus d'intérêt, de vie, d'action, si l'on eut joint à l'intrigue du Roman le récit exact de tous les traits de patriotisme, de courage, de dévouement qui ont illustré les guerriers Polonois à l'époque dont il s'agit. Mais ces faits, qui d'ailleurs sont gravés dans tous les coeurs dévoués à la Patrie, ces faits intéressans et glorieux pour la nation, appartiennent à l'histoire. C'est au talent distingué, à une plume habile à les transmettre à la postérité, à en perpétuer le souvenir. La bonne volonté seule ne peut suppléer au talent, et je crains avec raison qu'on ne s'en apperçoive dans tout le cours de cet ouvrage.

... ouvrage de son temps, et qui a été  
... il est...  
... sans doute, en un point de vue  
... d'ordre plus élevé, et qui a été  
... son caractère principal, et qui  
... régit exact de toutes les parties de la  
... rionisme, de courtes, de dévouement  
... ni ont illustré les premiers fondateurs  
l'époque dont il s'agit, mais qui  
... les, qui d'ailleurs ont été dans  
... ons les œuvres de l'école de Paris,  
... ces faits intéressants, et qui ont été  
... a nation, et qui ont été  
C'est en effet, à l'époque de la  
... ne l'ait pas à les transmettre à la  
... arité, et en particulier la  
... la partie volontaire, et qui ont  
... pider au talent, et qui ont  
... ou du moins, et qui ont  
... le cours de ce ouvrage.

---

# LE POLONOIS

à St. DOMINGUE

ou

La Jeune Créole.

---

## CHAPITRE I.

Le moment étoit venu où par un concours funeste d'événemens politiques, la Pologne devoit être rayée du tableau des puissances de l'Europe. Cette nation que l'on vit toujours agir avec modération à l'égard des autres peuples; qui fut constamment plus occupée de ses propres dissensions qu'attentive à profiter des fautes ou des malheurs de ses voisins; qui servit de rempart à l'Autriche contre les Turcs et sauva même la capitale de l'Empire Germanique; qui reçut le premier hommage des Prussiens et contribua, peut-être avec trop de facilité, à l'accroissement dangereux des forces de cet Etat; qui fit plus d'une fois trembler les Russes dans le sein de leur Empire et finit

par s'abandonner à leur foi; la Pologne après une résistance héroïque, mais superflue, succombant sous les efforts de ces trois puissantes Monarchies, se vit tout à coup, par une mesure inouïe et sans exemple depouillée de ses privilèges, partagée, anéantié.

Ce fut alors que de généreux Citoyens, dont la mort avoit épargné les jours au milieu des troubles de la révolution, s'exilèrent volontairement des lieux qui les avoient vus naître. Déplorant les malheurs de leur pays, détestant les auteurs du coupable partage et ceux d'entre leurs concitoyens qui avoient abandonné lâchement la cause de la patrie, ces braves et malherueux guerriers allèrent dans des climats lointains, sous des drapeaux étrangers, chercher la gloire, les hasards ou la mort, heureux de conserver ce nom si cher à leur grand coeur, ce nom qui reveilloit les glorieux souvenirs des faits de leurs Ancêtres et entretenoit dans leur âme l'amour de la patrie, fen sacré qui ne devoit jamais s'éteindre.

Le jeune Henri W. né d'une famille illustre, et joignant à tous les dons de la



nature, les avantages de la fortune et ceux d'une éducation distinguée, embrassa avec ardeur cette noble carrière et résolut de quitter une patrie qui n'existoit plus que dans son cœur et dans ses espérances. Les liens qui auroient pû le retenir en Pologne étoient rompus, les auteurs de ses jours avoient cessé de vivre. Maître de sa fortune, maître de ses actions, Henri confia la regie de ses biens au Comte de W son Oncle qui le chérissoit et lui avoit servi de tuteur. Il courût alors se joindre à ses braves Compatriotes, réunis sous les ordres du Général Dombrowski. Fuyant l'esclavage et l'ignominie, les derniers Polonois confièrent la fortune de leur patrie à cette vaillante nation qui sût de tout temps distinguer le mérite et la valeur. Le gouvernement françois applaudit au noble dévouement de la legion Polonoise, il accepta ses services, lui offrit son appui, promit beaucoup de gloire et l'enivra d'espérances. Hélas! où cet espoir si flatteur n'a-t-il pas emporté leur courage! Quel pays si lointain n'a retenti du bruit de leurs

exploits! Quels dangers à affronter, quels obstacles à vaincre purent jamais intimider ou ralentir leur valeur? Il importoit peu aux Polonois de combattre sous le beau ciel de l'Italie, dans les sables brulans de l'Egypte, ou sous l'air contagieux de St Domingue. Partout où il y avoit de la gloire à acquérir, ils espéroient par des services signalés recouvrer leur patrie. Ils croyoient que pour obtenir l'appui de la France, il suffisoit de le mériter. Au souvenir de leurs nobles et généreux efforts, je sens mon coeur tressaillir d'orgueil et d'attendrissement... Et moi aussi, je suis Polonoise... Et que peut offrir l'histoire de plus beau, de plus sublime que le noble dévouement des Polonois? Quelle nation surpassa jamais la nôtre en patriotisme? En voyant cet élan généreux, cette abnégation héroïque de tout intérêt personnel, cette énergie, cette constance dans le malheur dont la legion Polonoise a offert le grand et touchant spectacle, l'imagination se transporte tout-à-coup aux beaux siècles de la Grèce et de Rome.

Déjà le sort des Polonois étoit lié à celui de l'homme extraordinaire qui fixoit alors sur lui les regards, l'attention de l'Europe et dont la fortune rapide sembloit leur présager d'aussi heureux destins. Déjà l'Italie avoit vu leurs premiers exploits; lorsqu'au retour de cette brillante expédition, la légion Polonoise reçut l'ordre de se joindre au Corps de troupes Françoises commandées par le Général Le Clerc pour aller à St Domingue soumettre les Nègres révoltés. Cinq mille Polonois, espoir de la Nation, espoir de tant de familles courent aussitôt se ranger sous les ordres du brave Général Knia... Ils s'embarquent sans témoigner le moindre mécontentement, sans laisser échapper le plus léger murmure. Combien on abusoit de leur généreux dévouement! Infortunés dignes d'un meilleur sort, semblables à ces feuilles éparses, détachées par l'orage et ballotées par les vents, vous étiez destinés à périr sur une rive étrangère, victimes de la cruauté des Nègres ou d'un climat malfaisant. Combien peu d'entre vous ont revu les foyers

paternels ! Combien ont péri au milieu des tourmens , privés d'appui , de consolation , exhalant des soupirs , qui ne pouvoient être recueillis par leurs amis , par leurs parens. Ombres chéries et intéressantes , recevez ce tribut de regrets et d'admiration que je consacre ici à votre mémoire !

Le jeune Henri W. voulût être aussi de l'expédition. A cet âge heureux des illusions , a cet âge où l'avenir ne présente qu'une perspective riante, où l'on desire, où l'on jouit avec tant d'ardeur, l'idée de franchir des mers immenses ne lui offroit rien d'effrayant. Le récit du massacre des blancs et des horreurs commises par les Nègres revoltés , loin d'intimider son jeune courage, enflammoit son imagination. Enfin cette expedition faite pour inspirer de la terreur, il ne l'envisageoit, que sous le jour le plus favorable. Il songeoit avec plaisir qu'il alloit traverser l'Océan, voir un monde nouveau, des peuples inconnus. Quelquefois son imagination franchissant l'espace des lieux et des temps, il se voyoit de retour dans son pays, entouré de ses

parens, de ses amis, qu'il charmoit par le récit de cette mémorable expédition, des combats livrés aux Nègres, des dangers qu'il avoit courus, ou par la description des lieux, des sites et des productions merveilleuses d'un Climat étranger. Son cousin fils de son tuteur, Stanislas W... partageoit tout son enthousiasme. Unis par les liens du sang, ils l'étoient également par ceux d'une tendre amitié. La conformité de leurs âges, de leurs goûts, la même carrière à suivre, les mêmes hasards à courir, tout contribuoit à resserrer une liaison formée dès l'Enfance. Le Caractere de Henri étoit tendre, sensible, impetueux; celui de Stanislas plus susceptible de raison, peut-être de calcul et beaucoup moins attachant.

Après une heureuse navigation, l'Escadre aborda à St. Domingue; à la vue de cete Ile les deux amis éprouvèrent une espèce d'enchantement. La jolie ville du Cap François, sa rade superbe, le village de Limonade, les chaînes de montagnes, qui s'élevèrent en amphitéatre, et cernent d'un côté la ville du Cap; l'aspect riant de nom-

breuses habitations , ornées avec tout le luxe des arts et celui de la nature; des jardins éclatant de fleurs et de fruits; des plaines fertiliséés par un grand nombre de rivières et couvertes de riches plantations, attiroient tour à tour et charmoient les regards surpris de Stanislas et de Henri. Les Oiseaux, les Arbres, les plantes, tout étoit nouveau pour eux, tout excitoit leur curiosité et les frappoit d'admiration. Ils jouissoient avec transport de la vue du ciel pur et si brillant. Les brises de terre leur apportoient mille parfums suaves et balsamiques qu'ils respiroient avec délices. La Nature entière apparoissant à leurs yeux avec cet éclat, cette magnificence inconnue dans d'autres régions, sembloit leur sourire et promettre le bonheur. Hélas! c'étoit le chant trompeur des Syrènes. Ces voluptés si douces, ces images riantes ne servoient qu'à leur dérober les véritables maux qui les attendoient et aux quels ils ne pouvoient échapper. Bientôt après, l'appareil sinistre des combats et de la mort dissipa entièrement le prestige qu'avoient produit ces

beaux lieux. Toute voie d'accomodement avoit été rejetée; les pavillons françois qui flottoient sur le port, ayant été enlevés par les Nègres, le signal du débarquement fût aussitôt donné, le vaisseau l'Océan suivi de la flotte entra dans la rade. François et Polonois, Généraux et Soldats tous mirent pied à terre, les armes à la main. Quel affreux spectacle vint tout à coup se deployer aux regards! La Ville du Cap, dans une étendue de deux milles de large sur un mille de profondeur, entièrement livrée aux flammes! De magnifiques palais, des habitations charmantes s'érouloient au bruit des détonations guerrières, à la lueur de l'incendie destructeur qui se peignoit dans les Cieux. On voyoit les malheureux habitans étouffés sous les décombres de leurs maisons ou expirans dans les flammes, des vieillards accablés sous le faix des ans, des femmes emportant leurs enfans dans leurs bras et fuyant la flamme devorante et la fureur des Nègres dont les noirs bataillons se rassembloient vers les montagnes. Partout le désordre, le cri, le désespoir, le

massacre ajoutoit à l'horreur de ce tableau. Les soldats répandus dans la ville profitoient du tumulte général pour assouvir leur cupidité et pour disputer aux flammes les richesses de ceux qu'ils devoient protéger et défendre, tandis qu'un petit nombre de braves poursuivoient avec acharnement les Nègres jusque dans leur retraite. Henri étoit de ce nombre. Entraîné par une valeur inconsidérée, loin de ses compagnons, Henri se vit tout à coup assailli d'une troupe de Nègres qui fondirent sur lui à l'improviste, en faisant briller à ses yeux la pointe de leurs conteaux. On le presse, on l'entoure, il immole en se défendant deux Nègres qui tombent à ses pieds. La rage de ses ennemis redouble; Henri voit sa mort écrite dans leurs regards étincelans; il ne peut l'éviter. Blessé, respirant à peine, perdant ses forces avec son sang, il fait un dernier effort pour défendre ses jours; les Nègres furieux de sa résistance, se précipitent sur lui, le terrassent, et levent tous à la fois leurs armes, pour les lui plonger dans le sein; lorsqu'une jeune A-



méricaine , accourant au bruit du combat , s'élançe au devant de ces monstres féroces et suspend leurs bras prêts à frapper.... Surpris , interdits à son aspect , les Nègres ont bientôt reconnu Zora , l'amante chérie de leur Général , la belle Zora , qui , sans partager les sentimens du cruel Zamté , régnoit cependant sur son coeur et profitoit de l'ascendant irresistible que lui donnoit l'amour pour protéger les malheureux habitans de l'isle. Elle parle aux Nègres ; son air , son ton d'autorité en imposent à ses barbares. Ils se retirent avec respect en jettant un regard furieux sur la victime qui leur échappoit. Affoibli par la perte de son sang , Henri avoit perdu connoissance. Zora appella aussitôt deux esclaves noirs qui l'avoient suivie de loin. Ils accourent à la voix de leur maitresse , et se hâtent de lier plusieurs branches flexibles d'un Manglier qui croissoit au bord d'un marais. Ils en forment un brancard , sur lequel on depose le malheureux Henri toujours privé de ses sens. A genoux près de lui , la jeune Créole lui prodiguoit tous les soins que peuvent

inspirer la plus tendre pitié et une sensibilité touchante. Elle appliquoit sur ses blessures différentes herbes dont les propriétés lui étoient connues et qui servoient à étancher le sang. Au mouvement que firent les deux esclaves pour soulever le brancard, Henri éprouva une légère secousse qui sembla le ranimer. Zora en le voyant revenir à la vie, poussa un cri de joie. La surprise de Henri fut extrême, lorsqu'en ouvrant les yeux, il se vit porté sur un brancard par deux Nègres et précédé d'une jeune femme dont la beauté étoit ravissante. Zora attribuant à la crainte l'émotion et le trouble de Henri se hâta de le rassurer, en lui disant avec un son de voix enchanteur. „ Pauvre Européen, ne crains rien, tu es sauvé.“ Henri crût qu'un songe agréable, qu'une vision céleste, venoit abuser ses sens. Ne pouvant parler a cause de sa faiblesse, il joignit les mains avec un mouvement d'admiration et de reconnaissance. Zora lui répondit par un signe de tête expressif et par un sourire où se peignoit une bonté angélique. Henri oublioit tous ses

maux en contemplant cette belle créole. Il se livroit vaguement à l'impression nouvelle et pleine de charmes qu'il éprouvoit. Déjà l'amour s'insinuoit dans son coeur au milieu des souffrances. Il alloit aimer sans songer seulement qu'il aimeroit. Tout dans la personne de cette jeune Créole, son costume, sa taille, sa démarche élégante, l'expression touchante de sa figure régulière, avoit un attrait séduisant et inconnu aux yeux de Henri. Zora étoit vêtue d'une légère toile de coton teinte en bleu. Un oiseau de paradis ornoit sa tête et ses longs cheveux noirs comme le Jais ou l'Ebène, flottans au gré des Zephyrs, tomboient jusqu'à ses pieds, et cachoient une partie de sa taille svelte, élancée, remplie de grâces. Son teint, ses bras, et ses mains étoient d'une blancheur, d'une délicatesse extrême, mais rien ne pouvoit se comparer à la beauté de ses yeux. Son ame s'y peignoit toute entière, tout le ciel étoit là. Ces beaux yeux étoient d'un noir velouté, doux, languissans et voilés de longues paupières, dont l'ombre se dessinoit sur ses joues. L'ex-

pression de son regard, le son de sa voix avoit quelque chose de pénétrant, d'irrésistible qui s'emparoit délicieusement de l'âme, en y rependant les plus douces sensations. A la voir, à l'entendre, on eût dit que Zora n'avoit point connu le malheur, mais qu'elle étoit destinée à l'éprouver, car la mélancolie qui se peignoit dans ses traits et en temperoit la beauté majestueuse, y paroissoit plutôt l'effet d'une profonde sensibilité, que celui de peines vives et de longues souffrances qui impriment leur trace sur la physionomie. Zora qui marchoit toujours en avant, retournoit souvent pour regarder Henri ou pour lui adresser quelques mots consolans. Elle tenoit à la main une feuille de Palmier qui lui servit à écarter des essaims de Mosquitoes, de Maringonins qui les assaillirent à l'entrée d'un bois touffu de Bananiers. Au bout d'une heure de marche, on decouvrit un hermitage placé au bord d'une source qui filtoit du sein d'un Rocher. Cet hermitage construit de bamboux, ayant pour tout ornement une simple croix, étoit le modeste asyle

d'un prêtre françois, qui y vivoit retiré depuis quelques années et n'étoit connu que par ses bons moeurs et par la charité véritablement chrétienne qu'il exerçoit dans la contrée. Zora courut aussitot le chercher. Elle trouva le vieillard assis, au pied du rocher, lisant avec recueillement la vie des Peres du Désert. Les rayons du Soleil couchant qui pénétoient sous le verts feuillages, éclairoient sa tête chauve, sa figure vénérable. Mon Pere, s'écria Zora, en l'apercevant, je Vous amène un compatriote. J'ai sauvé un Européen: mais il est blessé, dangereusement blessé. Vous, mon père, qui possédez tant de secrets, tant de science, oh! rendez-le à la vie. Qu'il nous la doive à tous deux. Il est si jeune, vous pourrez le sauver. Le religieux se leva précipitemment. Où est-il, ma fille, où est-il ce jeune compatriote, cet Européen blessé? Peut-être mes secours ne lui seront-ils pas inutiles? Zora lui raconta en peu de mots, comment elle avoit réussi à soustraire Henri à la fureur des Nègres. Elle conduisit le religieux à l'endroit où l'on avoit

déposé Henri qui, épuisé par la longueur du trajet et par la perte de son sang, s'étoit évanoui et donnoit à peine quelques signes d'existence. Le religieux s'empressa de le secourir. Zora dit au Vieillard, mon pere, je Vous quitte à regret, mais il est tard, il faut que je m'éloigne. En achevant ces mots, elle disparût avec vitesse.

---

## C H A P I T R E II.

Henri en reprenant l'usage de ses sens se trouva transporté dans l'hermitage du Pere Anselme. Ce bon Religieux, à l'aide de l'esclave noir qu'avoit laissé Zora, pansoit les blessures de Henri et y posoit le premier appareil; lorsque ce dernier, jetant ses regards autour de lui et ne voyant plus sa bienfaitrice inconnue, essaya, malgré son extrême foiblesse, de parler et d'adresser quelques questions. Ce mouvement de curiosité ne pût échapper à un homme qui avoit une parfaite connoissance du coeur  
hu-

humain. Le pere Anselme imposant silence à Henri, lui dit avec douceur: ne songez présentement qu'à vous rétablir. Après, Vous me direz tout ce qui Vous interesse et je Vous apprendrai tout ce que Vous desirez savoir. Il lui fit prendre en même temps une potiou salutaire qui lui rendit une partie de ses forces et lui procura un long sommeil. En peu de jours, les blessures de Henri furent fermées et cicatrisées, graces aux soins intelligens du bon Religieux. Cependant on ne voyoit point paroître l'interessante et belle Créole à qui Henri devoit la vie et qui n'osoit plus faire des questions à ce sujet. Il aimoit, il révéroit le pere Anselme, il ressentoit pour lui la plus vive reconnoissance, mais la gravité de l'âge, cet air simple à la fois et imposant, le regard pénétrant du religieux lui inspiroient beaucoup de reserve et mettoit des bornes à la confiance qu'avoit fait naître en lui la tendre sollicitude dont il se voyoit l'objet depuis son sejour à l'Hermitage. Le pere Anselme devinant ses pensées, se montra

lui-même disposé à satisfaire sa curiosité sur un point qui sembloit l'intéresser si vivement. S'appuyant d'une main sur un baton noueux et donnant l'autre à Henri pour l'aider à sortir de l'hermitage, ils allèrent ensemble respirer un air pur et frais dans le sombre bois de Bananiers. Le vicil hermite françois, le jeune Officier Polonois, chacun pour un objet différent sur le sol Américain, s'avançoient en se prêtant un mutuel secours, tous deux affoiblis l'un par l'âge, l'autre par des blessures récentes, l'un portant sur ses traits l'empreinte profonde et ineffaçable de la vieillesse, l'autre celle de la convalescence sur une physionomie jeune, intéressante, mais couverte d'une douce pâleur. Ils s'assirent sous un grand Balatas rouge, couvert de fruits délicieux, semblables aux prunes d'Europe. Après quelques momens de silence, le Pere Anselme prit enfin la parole. Henri prêta une oreille attentive, bien disposé à ne pas interrompre le vieillard. „ Je lis dans vos yeux, dit le pere Anselme avec bonté, j'y lis le desir que Vous avez de connoître



l'interessante personne qui vous a sauvé la vie. Son nom est Zora. elle n'en a point d'autre. Zora est l'enfant de la Nature et de l'amour, mais d'un amour trahi, méconnu, et dont le monde, malgré votre jeunesse, a pu vous offrir plus d'un exemple. Sa mere élevée à St. Domingue, chez un riche Créole, seul parent qui lui restât au monde, ayant perdu les siens en bas âge, fut enlevée par un de mes compatriotes, par un françois, (je le dis à regret) dont elle avoit fait la connoissance à St. Domingue. Les sentimens qu'elle lui avoit inspirés, ne faisoient honneur ni à l'un ni à l'autre; car ils ne tendoient qu'à détruire le repos, la vertu et la réputation de Léona. Mr. de Lugny (c'étoit le nom de ce vil seducteur) abusa indignement de la credulité et de l'inexpérience de cette jeune personne. Après avoir gagné son coeur par toutes les protestations d'une fausse tendresse, il acheva de la seduire par des feintes promesses, de faux contrats et un mariage simulé: peu de tems après, il laissa au Cap-François et

abandonna sans retour son interessante et jeune victime.

Des malheurs qu'il vous importe peu de savoir, m'avoient forcé de quitter la France et de me réfugier à la Colonie. Dans un voyage à la ville de St. Dominique; j'avois eu l'occasion de voir et de connoître Léona. Elle étoit heureuse encore à cette époque. Elle jouissoit de tous les agrémens de sa position et du bonheur inaltérable que procure l'innocence. Sa tendre jeunesse, son aimable cendeur m'inspirèrent pour elle des sentimens de pere, bien justifiés par la confiance qu'elle me témoignoit. Lors de la disparition et de la fuite Mr. Lugny, Léona délaissée, sans amis, sans protecteurs, se souvient dans sa détresse qu'il y avoit un pere Enselme, Religieux au couvent des freres de la Charité du Cap françois. Elle vint me trouver et me fit sans employer de detours, le récit ingénû de son imprudence et de ses malheurs. Je plains Léona; je ne lui fis point d'inutiles reproches. A quoi auroient ils servi? à aigrir sa douleur. Est-ce là

une consolation? Je fis mieux. Je pleurai avec elle. Je lui donnai le conseil d'écrire à son Oncle pour le fléchir et lui exposer la déplorable situation où elle se trouvoit, privé<sup>e</sup> de secours, d'appui, dans une ville inconnue. Pauvre Léona! Elle ne possédoit au monde que le portrait de Mr. de Lugny, de celui qu'elle croyoit son epoux et qui n'avoit été qu'un Amant perfide, un infame suborneur. Mais malgré sa conduite coupable elle ne pouvoit cesser de l'aimer et gardoit comme un trésor, son portrait et ses papiers, se berçant del'espoir que ces titres lui serviroient à retrouver un epoux qu'elle ne devoit plus revoir. Le Créole envoya pour toute reponse à Léona une bourse qui contenoit trois mille écus en lui signifiant de ne plus compter désormais sur aucun secours de sa part et de renoncer à toute tentative pour le fléchir. Il déclaroit qu'il seroit inexorable et que rien ne l'engageroit à violer le serment qu'il avoit fait de ne revoir de sa vie une parente ingrate et coupable. Hélas! le ciel réservait encore d'autres douleurs à Léona. Bien-

tôt l'infortunée eût à souffrir toutes les angoisses de la maternité. Elle donna le jour à Zora qui naquit au milieu des larmes : car sa naissance en couta beaucoup à sa mere. Inquiète sur le sort de sa fille, Léona n'apprit à être prévoyante que pour cet enfant si cher. Elle voulût écrire à Mr de Lugny pour lui mander cet événement. Elle se flattoit que son coeur y seroit sensible, et qu'il ne balancerait pas à reconnoitre sa fille. J'avois conservé des relations en France. J'écrivis aussi pour prendre des informations à l'égard de Mr. de Lugny. J'appris que c'étoit un homme d'une famille noble, ancienne, mais pauvre : son nom d'ailleurs m'étoit connu. La lettre de Léona resta sans reponse. Tel fût l'unique fruit de nos recherches. Long-temps après, je fus informé que Mr. de Lugny avoit epousé la fille d'un riche banquier qui lui avoit apporté, en échange de son nom, une fortune considérable. Le temps parvint, si non à dissiper, du moins à calmer l'affliction de Léona. Elle s'etoit resignée, avec une docour, une patience que

la religion seule peut inspirer : elle s'étoit resignée, si jeune encore, à tout un avenir de peines. Elle consacra sa vie, ses soins à Zora, n'existoit plus desormais que pour sa fille. Zora lui tenoit lieu de tout : j'avois employé les trois mille écus qu'elle avois recus du Créole, à faire batir une Case simple mais commode, dans un lieu retiré, agréable et fertile. Un esclave noir cultivoit le jardin de Léona et faisoit ses commissions à la ville. Je venois souvent à la Case, pour contempler le tableau touchant que m'offroit Léona avec son *Enfant*. Je prenois plaisir à cultiver cette jeune plante qui croissoit dans une heureuse ignorance des peines de la vie, et des crimes qui déshonorent et font gémir l'humanité. Bientôt je fixai ma retraite dans cet *Ermitage* que Léona avoit fait préparer pour moi. Dès lors ma plus douce occupation fut de former l'esprit et le coeur de Zora, sur qui je réunis toutes mes affections terrestres. Zora a reçu de la Nature les plus heureuses qualites. Son coeur est doué d'une sensibilité profonde qui me fait craindre souvent pour

le bonheur de sa vie. Puisse le Ciel, dit le Vieillard en joignant fortement les mains, puisse le Ciel la préserver des maux cruels dont sa mère fut atteinte! Que jamais rien ne trouble son repos, sa douce sécurité! Que jamais le souffle impur du vice ne vienne altérer une vie si pure! Après cette courte prière qui toucha vivement Henri, le Pere Enselme reprit ainsi le fil de son discours. L'esprit de Zora, dit-il, est souple, ingénu autant que parfait. On serait tenté de l'appeller génie si bon pouvoit donner ce nom à mille idées heureuses qui naissent en lui sans effort comme sans méditation. C'est un Champ fertile, mais sans culture, jusqu'a présent j'ai mis tous mes soins à retenir, à calmer cette imagination si vive, si féconde, qui veut tout connoître et ne demande qu'à s'instruire. Zora n'a d'autres connoissances que celles que je lui ai communiquées dans mes fréquentes conversations; car d'ailleurs, elle ne sait ni lire ni écrire. N'en soyez point étonné. Ces connoissances lui étoient absolument inuti-

les dans la solitude, à la quelle son sort, sa situation, tout semble l'attacher.

Pourquoi lui faire connoître un monde qu'elle est destinée à ignorer toujours? Son génie y supplée. Elle s'en est créé un qui répond à ses idées de vertu et de perfection. Je lui laisse cette illusion qui fait son bonheur et dont hélas! elle est, en partie désabusée depuis qu'elle est instruite des malheurs de Léona, mais son ame n'a rien perdu de sa pureté primitive. J'arrive à ce qui vous intéresse particulièrement, à ce qui a causé votre surprise: apprenez que Zora est aimée du terrible Zamté, du redoutable Chef des Nègres du parti Anglais. Ce tigre que rien ne pouvoit adoucir, a connu l'amour, en connoissant Zora: aujourd'hui soumis à toutes ses volontés il la presse de se donner à lui. Zora profitant de son heureux ascendant sur le Chef vous sauva dernièrement des mains de ses agents; et je tremble que le furieux Zamté ne profite de cet évènement pour contraindre Zora à un mariage qui lui est odieux. Non, mon père, s'écria Henri avec chaleur, non



Zora ne sera point la Victime de son noble procédé envers moi. Tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines, je défendrai, je protégerai une vertu si pure. J'ai des amis, je saurai la soustraire aux indignes poursuites de son affreux amant. Croyez-moi, l'Île entière sera bientôt délivrée de l'oppression où elle gémit, et du pouvoir tyrannique des Noirs. Henri fit ensuite au Pere le récit de l'expédition entreprise pour expulser les Nègres de l'Île de St Domingue et y rétablir la domination des blancs, il parla de leurs premiers succès lors du débarquement dans l'Île; succès malheureusement signalés par l'incendie du Cap, la plus belle et la plus florissante Ville de la Colonie Française; il lui apprit qu'il étoit Polonais, qu'il combattoit, ainsi qu'un grand nombre de ses compatriotes, sous des drapeaux étrangers, uniquement dans l'espoir de voir un jour la Pologne rentrée dans tous ses droits. — Le Vieillard regarde Henri avec des yeux où se peignait le plus vif intérêt. Grand Dieu, s'écria-t-il, oh! com-



bien sont impénétrables, les voies par lesquelles tu guides les mortels, vers le but de leur destinée, et vers l'accomplissement de tes volontés.

Déjà le Soleil à son déclin, dorait le sommet des hautesiges des Bananiers, tandis que l'ombre gagnait l'épaisseur du bois. Avant de rentrer à l'Ermitage Henri conjura le Père Enselme de le présenter à l'interessante famille qu'il lui avoit inspiré le désir de connoître. Le Père Enselme promit de se rendre à la prière qu'il lui faisoit avec tant d'instances, et s'engagea pour le jour suivant, à le conduire à l'habitation de Zora qui n'étoit pas très éloigné de la sienne.

---

### C H A P I T R E III.

Le lendemain, Henri vit paroître avec joie les premiers rayons du jour ; sa première pensée en s'éveillant fut qu'il allait revoir Zora. Le Pere Enselme profitant de la fraicheur d'une belle matinée, prit avec

Henri, le chemin de la Case. Il l'entretenoit, en marchant, sur divers sujets. Sa conversation étoit également instructive et agréable. Il joignoit à un grand fond de simplicité, beaucoup de connoissances profondes et étendues. L'histoire naturelle étoit de toutes les sciences, celle qu'il préféroit. Pour un homme de mon état, disoit-il, il n'en est point de plus intéressante, puis qu'elle porte à la contemplation de la Nature et à la reconnoissance envers le Créateur.

Il faisoit admirer à Henri cette belle variété de Plantes, de fleurs, d'arbres qu'on n'est parvenu à connoître en Europe, qu'en leur offrant une chaleur factice, tandis que là ils croissoient spontanément, charmant l'oeil par l'éclat de leurs couleurs, et l'odorat, par l'excellence de leurs parfums. On voyoit de tous côtés s'élever, au milieu des Champs, d'immenses plantations de Cannes à sucre, des cultures de Maïs, d'Agave, d'indigo, de Manive etc. Des bois d'Orangers et de Citronniers couronnaient la cime des Monta-

gues. Mille Arbres divers; [différentes espèces de Palmiers formant des bouquets épars dans la Campagne, offraient un abri contre l'ardeur du soleil et des fruits exquis, propres à désaltérer l'homme accablé de travaux pénibles, ou épuisé par la chaleur du Jour. Le Père Anselme, voyant combien Henri paroissoit surpris et enchanté à l'aspect de ces merveilles qu'il n'avoit fait qu'entrevoir à son arrivée dans l'Île, lui dit: Je ne m'étonne point de l'effet que produit ici sur vous le Spectacle de la Nature. Chaque Voyageur, qui traverse pour la première fois l'Océan et n'a jamais quitté le Continent d'Europe, ressent comme vous l'étonnement, la singulière sensation, que font éprouver, ce rapide changement, cette extrême différence, entre le Climat, le site et les productions de la Nature. — Nos Voyages en Europe n'offrent point ce charme original et piquant de la nouveauté. Les contrastes qu'on voudroit trouver et que l'on cherche à observer entre les Pays et les nations, sont à peine sensibles à cause de

la gradation qui les mêle, qui les confond en les rapprochant. La conformité des mœurs, des usages, les rapports sociaux, tout concourt en quelque sorte à y former un seul peuple de vingt peuples divers; mais de l'Europe à l'Amérique, point de signes intermédiaires, aucune harmonie, aucune correspondance entre les lieux.

C'est ainsi que le Père Enselme modérait par ses récits l'impatience de Henri et lui faisoit oublier la longueur du trajet. Ils entrèrent dans une longue Allée d'abricotiers, qui unissait l'habitation de Zorra à celle du Père Enselme. On découvrit bientôt la Case appuyée contre le tronc robuste d'un immense Acajou. Des Magnolia couverts de fleurs semblables à des Roses blanches, des Cytises au feuillage élégant et délié, des Storax au baume odoriférant; des Tulipiers d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses; des Papayers qui portent toute l'année des fleurs et des fruits suaves, embellissoient et ombrageoient cette modeste habitation. La Case même étoit située au bord d'une rivière, qui, s'elan-

cant du haut d'un Rocher en torrent écumeux, courait se perdre dans la plaine qu'elle arrosait de son eau limpide. Le toit de la Case étoit artistement construit de Bamboux, recouverts de longues et larges feuilles de Latanier. Les murs blanchis étoient tapissés de Vignes sauvages, de Coloquintes, de Pois sucrés de la Guyane dont les fleurs sont disposées en Cloches. Toutes ses plantes rampantes s'attachant l'une à l'autre et grimpant jusqu'au toit, y formaient des voûtes, des portiques de fleurs et de verdure d'un effet très agréable à la Vue. On voyoit dans le lointain le rivage de la Mer, qui paroissoit comme un horison grisâtre; et d'un autre côté le bois de Bananiers, l'Ermitage du Pere Enselme. Henri s'arreta peu à considérer ce site tout ravissant qu'il lui paroissoit être, tant étoit grande l'impatience qu'il éprouvoit d'arriver à la Case. Le premier objet qui s'offrit à sa vue, fut un Nègre assis sur le Seuil de la porte, et travaillant à des Nattes, en fumant la Sigarre.

A l'approche de Henri et du Père Enselme, le Nègre se leva pour leur laisser le passage. Henri, le coeur plein d'émotion, pénètre avec le Religieux, dans une Chambre où la lumière du jour étoit presque entièrement interceptée par une infinité de Lianes qui formaient devant les fenêtres un rideau de verdure. Deux femmes d'un certain âge, dont l'une étoit occupée à filer du Chanvre, l'autre à coudre le linge de la famille, y paraissaient assises sur des Carreaux. Henri surpris cherche vainement Zora. Le Père Enselme, le prenant par la main, le conduisit aussitôt vers Léona, et en le présentant, il fit seulement connaître, son état, sa situation, les motifs qui l'avaient attiré à St. Dominique; quant à son Nom, en lui donnant l'hospitalité; il n'avoit pas songé à le lui demander.

La physionomie de Léona parut intéressante à Henri qui trouva dans ses traits beaucoup de rapport avec ceux de Zora. L'autre femme étoit une Dame Espagnole que Léona avait recueillie chez elle pendant

dant l'insurrection des Nègres. Elle s'appellait Donna Maria de Pueblas. Cette femme ne cessait de pleurer un fils qu'elle chérissait tendrement, le pieux Don Père qui avait disparu, durant les troubles de St. Domingue, et dont elle n'avait pas entendu parler depuis plusieurs années.

Impatient de revoir Zora, Henri s'échappa de la Case où l'on faisait les préparatifs d'un repas frugal. Il suivit au hasard un sentier taillé dans le roc. Tout-à-coup une voix charmante, accompagnée des accords d'une Guitare, vint frapper son oreille. Il s'avance doucement, parvient au sommet du Rocher et se cache sous un buisson épais d'Azérolier de Virginie, couvert de fleurs éclatantes. Palpitant d'émotion, de plaisir et de curiosité, il écarte les branches touffues, et il aperçoit Zora. Ah! combien elle lui parut belle! Une guirlande de Mauves bleues étoit posée avec grace sur son front virginal; un schal de mousseline d'un beau vert de pré, enveloppait entièrement sa taille et dessinait, en se drapant, des

formes enchanteresses. Zora, debout sur le Rocher, chantoit avec inspiration; ses yeux paraissoient tantôt s'élever au Ciel, tantôt se diriger vers le rivage de la Mer. Elle improvisoit en langue Espagnole. Henri avoit appris du Père Enselme que Zora possédoit un talent, une facilité admirable pour depeindre et chanter tous les objets qui frapportoient son imagination ou qui touchaient son coeur! A l'expression de sa physionomie, de ses regards, il comprit que Zora chantait l'expédition de St. Domingue, le Combat des Nègres, la délivrance du pauvre Européen, c'étoit ainsi qu'elle désignoit Henri dans son Chant. Plusieurs fois aussi elle prononça, en changeant de visage, le nom de Zamté: sa voix si juste, si flexible, devenoit alors tremblante et incertaine. Elle cessa bientôt de chanter, et se laissant aller à une reverie profonde, elle appuya son bras sur le Manche de la Guitare, soutenant sa tête de la main. Ses longs cheveux, dans cette attitude se partageant par moitié et couvrant ses joues ne laissoient



voir de son Visage qu'un profil d'une régularité parfaite. Son schal vert flottait autour d'elle, en plis moëlleux. Seule et debout, sur une roche aride, la Mer à ses pieds, au dessus d'elle la voûte des Cieux, Elle présentait l'image de l'Espérance: elle en avoit la pose et la touchante expression. Henri ne pouvant plus resister au sentiment qui l'entraînoit, courut s'offrir aux regards de Zora, à l'instant qu'elle se disposait à descendre du rocher. A peine l'eut-elle aperçu, qu'elle s'ecria, sans lui donner le tems d'exprimer la reconnoissance dont il se sentoit pénétré pour elle: „Ah que je suis aise de vous voir. Soyez le bien venu, lui dit-elle, Vous êtes rétabli sans doute, puisque je vous vois. Chaque jour je me rendois à l'Emirtage pour avoir de vos nouvelles. Je voulois vous voir, vous soigner, mais le Père Euselme s'y oppo- soit toujours, en disant que ma vue troublerait votre guérison. Cependant, j'y aurois mis tant de zèle, tant de soins. Henri lui fit en bégayant un compliment qu'elle entendit à peine, car elle ne pou-

voit comprendre qu'on put la remercier d'avoir fait une action qui lui paroissait si simple, si naturelle; et sans répondre aux choses flatteuses et remplies de grace qu'il lui adressoit, elle lui dit: Il est tems de retourner à la Case; déjà je vois les fleurs du Tulipier ouvrir leurs calices jaunes et pourprés, il doit être près de midi.

Aussitôt Henri, avec toute la galanterie Européenne s'empresse de lui offrir son bras pour descendre le Sentier étroit et rapide, mais Zora le regardant d'un air véritablement peiné: Quoi? lui dit-elle, vous n'etes pas encore en état de marcher seul? Vous ne pouvez vous soutenir! Oh! ces cruels Nègres. Appuyez vous sur mon bras. Je vous aiderai à descendre le Rocher. En disant ces mots, elle présentoit avec autant de grâce que de simplicité, le plus beau bras du monde. Henri confus ne savoit s'il devoit accepter ou refuser; Zora voyant qu'il hésitoit, s'élançe avec la légéreté d'un Oiseau qui fend les Airs, et en moins d'une minute, elle fut au pié du Rocher. Henri la sui-

vil mais d'un pas bien moins agile. Léona les attendait pour le diner. On servit du lait de coco dans des noix de Palmier, du ris sucré cuit à l'eau, du Maïs grillé, des Tortues fraîches appelées Caouanes, et une espee de Citrouille ou Giraumont, mets que les Créoles servaient de préférence aux personnes les plus distinguées. Après le repas, Zora conduisit Henri à l'ombre d'un Manglier au bord de la rivière, qui étoit couverte de Pistia jaunes et de Nénuphar. Ils s'assirent tous deux. Henri, écoutant le doux ramage de la Fauvette de St. Domingue, parla à Zora de son talent pour la Musique et du plaisir qu'il avoit éprouvé à l'entendre. Zora lui répondit naïvement que c'étoit Donna Maria qui lui avoit appris à jouer de la Guitare, et les Oiseaux à chanter. Puis elle se mit à considérer attentivement le Costume militaire de Henri. Elle parut surtout étonnée en appercevant la Croix militaire qu'il avoit à sa boutonnière. Henri la détacha pour lui faire plaisir. Elle ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'elle la

baisa avec beaucoup de respect. C'est une relique, dit-elle à Henri. — Oui répondit celui-ci en souriant, c'est une Relique de la Gloire. — Comment? que voulez vous dire? — La pure vérité, on n'oublie cette Croix qu'en exposant ses jours. — Moi, je croyois au contraire qu'elle les protégeait. — Non certainement: le prix de l'honneur, de la bravoure, ne s'accorde point à la lâcheté; et il y en auroit beaucoup à fuir le danger. — Vous aimez donc bien la Guerre, puisque vous venez la chercher de si loin. — Je ne suis point en cela mon inclination, mais j'accomplis les ordres de celui qui m'envoie. — Qui vous a donc ordonné de venir à St. Domingue? — Le Chef de la France. — Eh! mon Dieu vous êtes François; vous êtes du pays de mon Père, du Père Enselme. — Non, répondit Henri, je suis Polonais; mais je n'ai plus de Pays, je n'ai plus de Patrie. — Comment, demanda Zora avec la plus grande surprise, les Nègres s'en seroient-ils aussi emparée, comme ils ont fait de

de cette île. — Ce ne sont pas les Nègres, mais les blancs, les Européens, nos frères, nos Alliés qui ont partagé entre eux notre pays. — Ah je comprends maintenant: le Chef de la France vous aura acheté, ainsi qu'un grand nombre de vos Compatriotes. — Vous voulez dire qu'il s'est acquis nos services, en nous donnant l'espoir de recouvrer votre Patrie. — Mais puisque ce ne sont pas les Nègres qui vous ont pris votre Pays, pourquoi vous oblige-t-il de les combattre? Ici Henri parut embarrassé et tâcha de détourner la Conversation sur un autre Sujet.

Il fallût bientôt s'arracher au prestige enchanteur des lieux habités par Zora. Le plaisir retenait Henri près d'elle, mais un devoir impérieux le rappelaît au Cap François. Il prit congé de Zora qui lui dit, sans déguiser la tristesse que lui causoit son départ. „ Partez, puisque vous vous ennuyez avec nous; mais du moins dites moi votre Nom, pour que je le répète quand vous ne serez plus ici.

Henri déclina ses deux Noms. Et moi je n'ai qu'un seul nom, dit Zora. — C'est que je porte aussi celui de mon père. — Quoi, vous avez un Père! — Il n'existe plus. — Et moi, je n'en ai jamais eu. Il est vrai que le Père Enselme m'appelle toujours sa fille. Cependant je n'ai jamais vu celui qui m'a donné la Vie. Après quelques momens de silence, elle reprit la parole. „ Henri, dit elle répétant plusieurs fois de suite, ce Nom-là est facile à retenir; mais je ne me souviendrai jamais de l'autre; il est si long, si dur à prononcer. Je m'en vais l'écrire, dit Henri. Il tire aussitôt son porte-feuille et il l'écrivit son Nom sur un morceau de papier, tandis que Zora le regardoit avec beaucoup d'attention. Il présente la feuille à Zora qui la reçut en poussant un soupir. Je ne sais pas lire, dit-elle, et le papier lui échappa des mains. Eh! bien, Zora, répartit Henri, si vous y consentez, je vous donnerai des leçons, et pendant que vous apprendrez à lire dans un livre, moi, je lirai dans votre coeur. C'est le

Livre de la Nature; il contient tout ce qu'il y a de pur, d'ingénu et de sensible au monde. A ces mots, une joie vive brille dans les beaux yeux de Zora. Elle saisit la main de Henri, la porta à son coeur et dit avec l'effusion du sentiment. Ah! combien vous êtes bon, et que je vous remercie. Etre angélique, charmante Zora s'écria involontairement Henri. Il demanda ensuite à retourner à la Case, pour faire ses adieux. Zora le devança en sautant de joie, et courut dire à sa mère l'engagement qu'elle venait de prendre. Un peu d'inquiétude se fit remarquer sur les traits de Léona. Cette espèce de crainte n'échappa point à Henri. Il se hâta de la rassurer sur la pureté de ses vues, la loyauté de ses principes; il lui offrit ses services dans ce tems de trouble, et finit par lui demander la permission de venir quelquefois partager sa douce solitude. Il prit ensuite congé d'elle, du bon père Enselme qui l'embrassa affectueusement, et de l'aimable Zora dont

les doux regards le suivirent aussi loin qu'ils purent l'appercevoir.

---

#### CHAPITRE IV.

Le retour de Henri au Cap Français causa à tous ses amis autant de surprise que de joie. Son Cousin Stanislas n'espéroit plus le revoir. L'inutilité des recherches qu'il avoit faites ne lui permettait plus de douter qu'il n'eut péri dans une rencontre avec les Nègres. Après les doux épanchemens de l'amitié, Henri dont le coeur étoit déjà, sans qu'il le sçût, tout à l'amour, s'empressa de raconter à son Cousin, les événemens qui l'intéressoient si vivement. Les expressions exaltées dont il se servit en parlant avec enthousiasme de Zora, de cet être angélique, à qui il étoit redevable de la vie, firent plus d'une fois sourire Stanislas. Henri ne put lui pardonner son air de raillerie et d'incrédulité. Non, lui dit-il, tu n'as rien



vu et ne verras jamais un être pareil à-Celui-là: car je ne veux pas que tu la voie. Mais, mon cher Henri, comment peut-on éprouver une admiration si vive, si profonde, pour un être à demi Sauvage. — Qu'appelles-tu Sauvage? Zora me feroit croire aux Anges, si je n'y croyois pas. Un seul de ses regards suffiroit pour t'en donner l'idée; mais qui pourroit en peindre l'expression! Que de charmes réunis! Tout le calme de l'innocence uni à la plus touchante sensibilité! Oni, cette ame si belle, si pure, qui respire dans toute sa personne, qui donne un prix secret, à ses moindres paroles, à ses moindres actions, ne peut émaner que du sein de la Divinité même.

C'est elle qui prêté à la beauté de Zora cet attrait irrésistible qui séduit le coeur sans égarer la raison. Zora n'est point faite pour inspirer un attachement vulgaire, ce delire des sens que son coeur, chef-d'oeuvre d'innocence, ne comprendrait pas. Pour oser l'aimer, il faut épurer ses sentimens, devenir, s'il se peut

semblable à elle même; en un mot, il faut l'aimer comme on adore la vertu.

Stanislas ne comprit rien à ce langage: il attribua cette exaltation des idées à l'affaiblissement de son esprit, suite naturelle de souffrances physiques, et il se garda bien de l'augmenter en lui faisant prolonger un récit auquel lui même prenoit fort peu d'intérêt. Stanislas étoit d'un caractère doux, modéré, tranquille, il ne s'écartoit jamais de la route battue, il n'agissoit jamais par impulsion, toujours par calcul et d'après les convenances; et il ne croyoit nullement à l'amour.

Henri, la première fois de sa vie, mécontent de son Cousin qu'il accusoit d'indifférence et de froideur; lui retira peu à peu sa confiance. Il sollicita secrètement, et obtint de ses Chefs, la permission de retourner à la Case, pour servir de sauve-garde à l'intéressante famille, et la protéger contre les insultes des Soldats, ou les incursions des Nègres repandus dans la contrée. Il vola plutôt qu'il ne se rendit à la Case. Il

fut reçu avec une bonté mêlée de crainte par Léona, avec une joie naïve par Zora qui lui répéta mille fois qu'elle s'étoit ennuyée pendant son absence. Peu de jours suffirent pour établir entre eux une douce intimité, exempte à la fois de gêne et de familiarité. Henri sut se concilier tous les esprits de la famille. Il avoit les soins d'un fils empressé et soumis auprès de Léona; ceux d'un tendre père pour Zora; il herborisoit avec le père Enselme; il parloit à Donna Maria de son fils; il aidoit le fidèle Nègre dans tous ses travaux. Et c'est ainsi que par une conduite remplie de circonspection, de procédés délicats, il parvint à gagner l'estime, l'affection de tous les habitans de la Case et réussit à dissiper les craintes de Léona, qui redoutoit pour sa fille les malheurs dont elle même avoit eu à gémir. Quel étoit le projet de Henri? Il l'ignoroit lui même. Heureux de voir Zora, de lui parler, de l'entendre, d'étudier le jeu de cette physionomie naïve et touchante, d'écouter les sons de cette

voix si douce, il oublioit l'Univers entiers auprès d'elle. Zora étoit tout pour lui: le charme de ses rêveries, les délices de son coeur, le feu de son imagination. L'air qu'il respiroit pris d'elle, lui sembloit plus pur, les parfums plus exquis, la lumière plus vive. Il croyoit avoir doublé son existence; il étoit aimé de Zora. Etre aimé de Zora! ô bonheur suprême! Que je plains, disoit souvent Henri, en pensant à son Cousin Stanislas, que je plains ceux qui ne connoissent pas ce sentiment si doux, lorsqu'il est mutuel, ce sentiment que le Ciel donna à l'homme sur la terre, pour le consoler des maux de la Vie. Zora aimoit Henri et ne s'en cachoit point. Elle lui dit un jour.

„ Avant de vous avoir vu, je ne connoissois par le bonheur d'avoir un frère, un ami de mon âge: dites moi donc pourquoi le Sentiment que j'éprouve pour vous est si différent de mes autres affections? Par exemple, sans parler ici de ma mere que j'aime depuis que j'existe, de Donna Maria qui est si bonne, j'ai beaucoup

d'attachement pour le père Enselme, et je sens pourtant qu'il me seroit impossible de l'aimer comme vous, bien que je le connoisse depuis longtems, et vous seulement depuis quelques Jours. — Eh bien mon adorable Zora, comment m'aimez vous? puis-je le savoir, demanda Henri, en attachant ses regards sur le charmant visage de Zora où se peignait le plus tendre embarras. — Ah! comment vous le dire? comment rassembler et bien exprimer toutes mes idées, répondit Zora en baissant et relevant à plusieurs reprises ses longues paupières noires? Je t'aime ô mon jeune Ami, comme j'aime la Nature dans ses plus beaux Jours. Mon ame demeure en extase auprès de toi. J'éprouve alors le même ravissement que, quand je contemple un Ciel radieux et pur, et que j'admire la beauté de nos fruits, de nos fleurs, de nos ombrages. La rosée céleste est moins agréable aux plantes desséchées et abattues, que ne le sont à mon coeur tes douces paroles. Je sens là, disoit-elle en mettant la

main sur son cœur, quand tu me parles ou que te me regardes, quelque chose de doux, un bien être universel qui ne peut se comparer à rien de ce que j'ai vu ou senti depuis que je suis au monde. Sitôt que tu t'éloignes de moi, ce sentiment, ce bonheur, je ne sais quel nom lui donner, cette douce sensation s'échappe à l'instant. Reviens-tu, elle renaît aussitôt. Sans toi, elle ne peut exister. Ton image est toujours comme peinte à mes yeux. Je la vois partout, dans les eaux, dans le Ciel, dans les fleurs, elle se retrace à moi dans tous les momens, et, sans me tenir lieu de toi, elle me fait supporter ton absence. — Oh! mon ami, s'écria Henri, ma douce Zora, c'est ainsi que je t'aime et mille fois plus encore. — Tu n'as donc jamais eu de soeur, reprit Zora? — Le Ciel a voulu m'en donner une en toi. Le Ciel, en nous faisant naître chacun aux extrémités de la terre, semble avoir pris cependant plaisir à nous réunir. Il m'a fait trouver le bonheur à St. Domingue. — Et moi, dit Zo-

Zora, aurois-je jamais pensé qu'un Polonois (j'ignorois même que ta Nation existât dans l'Univers) dût me rendre l'existence si chère. Car depuis que je te connois je sens mieux le prix de la vie, et chaque jour j'en rends grâces au Ciel. Les jours, les heures, les momens, s'écoulaient rapidement dans ces entretiens pleins de charme. Assis avec Zora à l'ombre des orangers fleuris qui embaumaient l'air, Henri entretenait sa jeune amie des moeurs, des usages de l'Europe, des malheurs de sa Patrie. Zora écouloit, questionnait, et s'instruisoit. A peine comptait-elle, pour se servir de son langage, dix sept Printemps. Elle avoit encore toute la flexibilité des organes de l'Enfance. Elle charmoit autant Henri par sa simplicité qu'elle l'étonnoit par la vivacité de son esprit, par son intelligence, également prompte à saisir l'instruction et à la retenir; enfin, par une foule de mots heureux, d'expressions originales, d'idées neuves, puisées dans la nature, émanées de son coeur et dont elle seule

ne connoissoit point le mérite et l'agrément. Elevée en Europe, son genie fortifié, embelli par l'étude et les arts, lui auroit fait occuper un rang distingué parmi les femmes d'esprit.

Souvent, dans les soirées calmes et silencieuses, Henri se plaisoit à enseigner à Zora, la Chanson des Légions sur l'air d'une danse de son pays. (\*) Zora en s'accompagnant de la Guitarre répétoit les paroles que lui enseignoit Henri. Sa voix harmonieuse faisoit retentir les échos de St. Domingue, les rivages Americains, du Chant patriotique des Polonais. D'autres fois, traçant des lettres sur le Sable mouvant, Henri apprenoit à Zora, cet art charmant et dangereux, l'art qui instruit et égare, qui réjouit ou afflige. Zora

---

(\*) La Mazurke qui fut composée dans ce tems avec les paroles.

„ Marsz, marsz, Dombrowski  
 „ Ziemi Włochy do Polski,  
 „ Za twoim przewodem  
 „ Złączym się z Narodem.”



apprit en même temps à connoître toutes les Lettres et à les former en les traçant sur le modèle qu'elle avoit sous les yeux. Un jour Henri surprit Zora occupée dans son Jardin à planter des fleurs sur une seule Ligne. Il s'approche, Voyez, lui dit-elle, si j'ai bien profité de vos leçons. J'ai su composer moi même un Alphabet de fleurs. (\*) C'est avec bien de la peine que je suis parvenue à aranger les lettres initiales de ce Nom. Voyons si vous pouvez le lire. Commencez par cette fleur.— Elle fit d'abord remarquer à Henri, une très belle Hortensia, puis une branche fleurie d'Epine de Virginie, un Nénuphar, une rose de Magnolia et une Iris. Et le tout, s'écria Zora, impatientée de la lenteur de Henri à deviner, et le tout c'est *Henri*. Touché jusqu'au fond de l'ame, Henri ne put répondre que par ses regards. La naive Zora n'agissoit jamais dans la vue d'obtenir un remerciement ou des éloges,

---

(\*) Cette idée ne vient pas de moi : c'est l'amour qui l'a fait naître.

parce que toutes ses actions partoient d'un principe simple ou dérhoient purement de son coeur. De même si Henri lui rendoit quelque leger service, ou lui faisoit hommage de quelque bagatelle d'Europe, elle se contentoit de sourire et le croyoit assez payé du plaisir qu'il lui procuroit par celui qu'elle témoignoit à recevoir ses dons.

---

## C H A P I T R E V.

Tandis qu'à la Case tout respiroit la paix, le bonheur et la tendresse; tandis que Henri jouissoit en pleine sécurité de ces biens inappréciables qui viennent quelquefois, par de courts intervalles, faire oublier aux hommes les malheurs attachés à leur existence, tout à St. Domingue, au Cap Français, se ressentoit des malignes influences d'un Climat étranger, de la contagion de la fièvre jaune. Déjà la mortalité s'étoit mise parmi les troupes

étrangères. Chaque jour, elle enlevait des milliers de braves, privait la Pologne de ses plus chers appuis, des généreux Guerriers, en qui la patrie avoit placé toutes ses espérances. Henri inquiet pour les jours de Stanislas, étoit loin de prévoir le danger pressant auquel les siens alloient être exposés.

Zamté avoit été instruit par les Nègres qui avoient attenté à la vie de Henri, de l'action généreuse et hardie de la belle Créole.

Quoi, s'écria t-il' plein de fureur à cette nouvelle, c'est peu de dédaigner mon amour, les services importans que je lui ai rendus, c'est peu de rejeter les vœux d'un homme tel que moi, elle ose encore braver ma puissance, et secourir mes ennemis. O trait, qui mérite toute ma vengeance! Vas, tu connaîtras bientôt Zamté, tu sauras, mais trop tard, qu'il falloit le craindre, si tu ne pouvois l'aimer. Sur cela, écumant de rage, il reprocha aux Nègres d'avoir cédé lâchement aux volontés de Zora, et pour les punir, il les fit

aussitôt périr tous en sa présence. Mais leur supplice ne pouvoit assouvir que pour quelques instants, ce monstre avide de sang et de cruautés ; il fallait d'autres victimes à sa rage.

Un jour que, selon sa coutume, Henri se promenant avec Zora sur les bords fleuris de la rivière, écoutait les doux chants de son amie, et se laissoit aller à une rêverie délicieuse excitée par les souvenirs de son pays, d'une patrie si chère ; tout à coup des cris sauvages retentissent au fond des Montagnes. Henri et Zora s'arrêtent immobiles et surpris ; il prêtent une oreille attentive. Zora, la première, s'écrie pâle et interdite. C'est Zamté et les siens ! Je reconnois leurs Charnts sauvages. Ciel ! qu'allos nous devenir ! Il n'est plus temps de fuir. Seul contre tous, vous tenteriez vainement de leur résister. Cachez-vous dans le tronc de ce Cèdre, ou vous êtes perdu. Henri cédant aux larmes et aux supplications de Zora, consentit enfin à se placer dans le creux d'un Cèdre immense, que Zora recouvrit

précipitamment de mousse et de lianes. Bientôt on vit paroître les Nègres au nombre de vingt, Zamté à leur tête, dansant la Chica (\*) en se tenant par la main. Ils avoient une flûte et un tambour dont les sons discordans étoient faits pour accompagner leur danse remplie de contorsions et d'attitudes grotesques. Zamté portait une calotte rouge sur la tête, une veste richement ornée, des pantalons larges en étoffe rayée des Indes. Un long poignard pendait à sa ceinture, avec un sac à tabac et une pipe. Zora, éperdue en l'apercevant, courut avertir sa mère et l'Espagnole, de l'arrivée des Nègres.

Zamté, ordonnant aux Nègres d'interrompre leurs Chants et leurs Danses, vint s'asseoir sous l'Arbre qui servoit de refuge au jeune Polonais. A cette vue, Zora faillit s'évanouir; elle revint accompagnée de Léona. Jaco les suivoit portant une grande jatte de Punch, des Corbeilles de fruits, de Gâteaux de Maïs, qui furent

---

(\*) Danco Nègre.

distribués sur le champ aux Nègres assemblés. Zamté ne voulut toucher à rien de ce qu'on lui présentait. Après quelques moments d'un silence farouche; il adressa des reproches sanglans, à Léona et à sa fille, et leur demanda, dans les termes les plus grossiers, ce qu'étoit devenu cet Officier que Zora avoit eu l'audace de secourir. Elles répondirent en tremblant qu'il s'étoit sauvé. Cela est faux, s'écria Zamté, d'une voix tonnante, je sais qu'il vient ici; peut-être y est-il dans ce moment. A ces mots, Zora joignant les mains „ Oh mon cher Zamté dit-elle d'une voix suppliante.... Je n'en doute plus, s'écria t-il, avec des yeux étincelans de fureur. Ce ton suppliant vous a trahie, mais il ne peut plus me séduire. A moi, mes amis. En disant ces mots, il fit entendre un coup de sifflet. A ce signal, tous les noirs accoururent auprès de leur Chef. Courez, leur dit Zamte, cherchez partout, dans la Case, au Jardin, dans le sein de la terre, s'il le faut, cet étranger qu'on veut dérober à ma

vengeance. Zora baignée de larmes, se jeta aux pieds de Zamté qui la repoussa durement. Qu'on se figure, s'il est possible, le trouble et l'anxiété qu'éprouvoit en cet instant, le malheureux Henri. Sans la crainte d'augmenter les terreurs de celle qu'il aimoit, il n'eut pu résister au desir de se montrer, et de punir l'insolence de Zamte; lorsque ce dernier, dans un transport de rage, secouant l'arbre ou Henri se tenoit caché, découvrit sa retraite. Henri le sabre à la main, s'élança du creux de l'Arbre. Zora pousoit des cris déchirans. „ *Il est perdu! Il est perdu!* Au second coup de sifflet du leur Chef les Nègres dispersés se rassemblèrent aussitôt et entourèrent Henri qui fut contraint cette fois de céder au nombre. Zora, sa mère et l'Espagnole, saisies d'effroi embrassoient les genoux du féroce Zamté. Lui, insensible à leurs prières, il considérait Henri avec une fureur concentrée et des regards qui exprimoient la jalousie, et un ardent desir de satisfaire sa haine et sa vengeance. Eh bien! di-t-il, enfin

d'un air sombre à Zora, sa vie est entre vos mains; décidez de son Sort. Dans trois jours au plus tard, (j'accorde ce délai), il faut que Zora soit à moi, ou que ce blanc périsse dans les tourmens. Songez y bien. Répondez, Oui ou Non. *Oui* dit Léona, en tremblant. *Oui* dit Zora d'une voix éteinte. Non, s'ecria Henri en faisant d'inutiles efforts pour s'arracher aux mains des Nègres. Zamté ordonne que le jeune Polonais soit lié et attaché au tronc du même Arbre qui lui avait servi de retraite. Une partie des Nègres est chargée de veiller sur lui; l'autre de suivre son Chef. S'adressant ensuite à Henri, Zamté lui dit avec un geste menaçant, qui fit bouillonner le sang dans les veines du jeune Polonais. Songes à faire valoir tes intérêts et les miens auprès de Zora, car ta vie me répondra de sa fidélité à garder ses promesses. Puis se tournant vers les femmes: Je vous le laisse, dit-il, afin que sa vue toujours présente à vos regards, détermine enfin Zora à remplir à mon égard ses devoirs



et ses engagements. Point de larmes, point de prières, point de supplications; elle seroient inutiles; je le dis pour la dernière fois. Une prompte expédition me force à quitter ces lieux; mais dans trois jours, poursuivit-il en faisant briller un poignard, Zora est à moi, si non, le blanc périra. C'est assez prouver d'amour et de générosité. En achevant ces mots, il partit, suivi du reste de sa troupe. Les autres Nègres entourèrent le Cédre auquel étoit attaché l'infortuné Henri. Zora, toujours à genoux, paroissoit plongée dans l'abattement le plus profond et sembloit, en même temps méditer quelque projet. Tout à coup elle se lève avec un mouvement d'inspiration. Un rayon d'espérance brilloit dans ses traits et ranimait sa physionomie languissante. Elle jette à Henri un de ses regards expressifs, qui étoient, dans ses yeux, autant de traits de lumière; elle lui fait comprendre, n'osant lui adresser la parole, qu'elle alloit encore tenter de le sauver. Elle disparut avec sa mère et l'Espagnole. Jaco seul

revint; il apportoit aux Nègres diverses liqueurs spiritueuses dont il régaloit fréquemment les Satellites de Henri.

Cependant la Nuit approchait, le Ciel s'étoit obscurci et personne, à l'exception de Jaco qui alloit et venoit, ne se montrait hors de la Case. Henri ne savoit que penser de l'abandon dans lequel on le laissoit. Il étoit dans un état de perpléxité et d'attente insupportable, lorsque tous les Nègres, assis autour de lui, peu à peu assoupis par l'excès de la boisson, tombèrent dans un sommeil létargique. Henri se vit seul au milieu de ces monstres endormis, sans avoir néanmoins la faculté de faire le moindre mouvement, et par conséquent de détacher ses liens. Aabout de quelques instans il entend ouvrir doucement la porte de la Case, et distingue, aux rayons de la Lune, Zora qui se glissait entre les Arbres enveloppée, comme une Ombre d'une draperie blanche. Jaco la suivait. En s'approchant de l'Arbre, Zora fit un signe à Henri pour l'obliger à garder

le silence. Pour parvenir jusqu'à lui il falloit passer entre les Nègres qui étoient étendus à terre, autour de l'Arbre. Zora aidée de Jaco, se hâte de couper les liens du prisonnier et remet Henri en liberté. Le premier usage qu'il en fait est de se jeter aux pieds de son aimable et chère libératrice. Elle est à vous, lui dit-il, cette vie que vous venez de sauver pour la seconde fois. Disposez de moi et soyez mon Epouse. A ces mots prononcés avec feu, un douloureux effroi se peignait sur le beau Visage de Zora. Quoi, lui dit-elle, vous ne voulez plus être mon frère! vous voulez donc m'abandonner, comme a fait mon père. — Ah! Zora, reprit Henri, écarterez un importun souvenir; toute ma Vie est à vous, et dans ces lieux mêmes, je vous la consacre à jamais, en faisant le serment d'être votre epoux, votre défenseur. Zora tremblante s'appuye sur le bras de Henri. Ne perdons pas le tems, lui dit-elle; j'ai fait prendre un breuvage soporifique à ces Nègres. Le tems presse, il

faut s'assurer d'eux: car il seroit horrible de ravir l'existence à des gens désarmés et privés de leurs sens. Henri approuve sa juste répugnance, et secondé, de Jaco, il enchaîne tous les Nègres et s'empare de leurs armes. Résolu de les surveiller lui même et n'osant s'absenter, il envoie Jaco à la Ville, avec un ordre de détacher quelques hommes de sa compagnie pour venir chercher les Nègres prisonniers. Il écrit aussi quelques mots à Stanislas, pour l'instruire de ce qui s'étoit passé et de la ferme résolution qu'il avoit prise d'épouser Zora. Après avoir expédié Jaco, Henri, décidé à passer la nuit dans cet endroit, met le sabre à la main et se place en sentinelle à quelque distance des Nègres endormies.

Zora, toujours inquiète, à genoux sous un grand Magnolia couvert de ses Roses blanches, invoquoit le Ciel pour Henri. La Lune, en éclairant son Visage y répandait une douce pâleur, et donnait à sa physionomie enchanteresse, ce caractère touchant de mélancolie, qui faisait le

principal attrait de sa beauté. Elevée par une mère malheureuse, n'ayant jamais vécu que dans une profonde solitude, et avec des personnes d'un âge avancé, Zora ne connoissoit point les épanchements de la gaieté. Le contentement, la joie même ne s'exprimoient chez elle que par des larmes, ou tout au plus par un léger sourire. Son ame, comme ses traits, n'étoit susceptible de recevoir que les profondes et tendres impressions de la sensibilité.

La nuit étoit belle et silencieuse. La lune promenait majestueusement son disque argenté sur un Ciel pur et sans nuages. Sa tremblante lumière se réfléchissoit dans le courant des eaux et brillait au sommet des Arbres. Les brises du soir agitaient par intervalle avec un doux frémissement, les éventails de verdure du Latanier, les roseaux du Bambou, et rafraichissoient l'air embaumé de mille parfums, qu'exhaloit une foule des plantes odoriférantes. L'Acudia, insecte lumineux, reluisait dans le calice émaillé des fleurs, sur les Ananas épineux. Rien

n'étoit plus imposant que ce repos, ce calme de la nature. La vue seule peut donner une idée de la beauté des nuits sous les tropiques. Zora s'étoit retirée à la Case et Henri attendoit avec impatience que le jour parût.

---

## CHAPITRE VI.

Dés que le Soleil parut à l'horison, ses premiers rayons vinrent frapper les figures endormies des Nègres, en les forçant d'ouvrir leurs yeux éblouis et encore apesantis par le Sommeil. Quelle fut la surprise des ces barbares, lorsqu'au moment du réveil, ils se trouvèrent tous liés ensemble. Aucun d'eux ne pouvait faire un mouvement, sans être aussitôt entraîné par ses Camarades. Après les avoir considérés un instant, Henri s'approcha d'eux en les menaçant de leur ôter la vie sur le champ, s'ils ne se tenoient tranquilles. Ils le regardèrent avec

un étonnement stupide, mêlé d'effroi; et se rappellerent à peine qu'il avoit été confié à leur garde, leur esprit n'étant pas encore bien dégagé des vapeurs de la boisson. Ils se jetterent tous le visage contre terre en poussant de grands cris. Zora accourut à ce bruit. Henri la conjura de calmer ses craintes. Ils déjeunèrent ensemble des fruits qu'elle avoit apportés, s'interrompant souvent pour regarder du côté par où Jaco devoit revenir avec les Soldats de la Compagnie de Henri.

Ce ne fut qu'à la onzième heure du jour qu'on les vit paroître descendant les Montagnes. Henri courut au devant d'eux pour leur donner ses ordres. Jaco ne lui apportait point de réponse de Stanislas qui pour le moment ne se trouvait point au Cap Français, mais on lui avoit expédié la lettre de son Cousin. Dès que les Nègres furent saisis et emmenés par les Soldats Polonais, Henri se rendit à la Case, et n'y trouvant que Léona, il se jeta à ses genoux. Il lui fit l'aveu formel de ses sentimens pour sa fille; il la

conjura d'accorder Zora à un amour si vrai, et de consentir à leur union pour le jour suivant, donnant pour motif de cette union si précipitée le prompt retour de Zamté. Il ajouta qu'elle même n'auroit pas à redouter les fureurs de ce Nègre, étant libre, après le mariage de sa fille, de quitter son habitation, pour se rendre avec Zora au Cap. Léona garda pendant quelques instans le silence; elle étoit vivement émue; ses yeux se remplirent de larmes. On voyoit qu'un souvenir amer empoisonnait la joie que ressen-  
 toit son coeur maternel. Henri pressa Léona de lui donner une réponse favorable, et lui dit encore que le Père Anselme bénirait le lien qui devoit unir son sort à celui de Zora. Tranquille et satisfaite, Léona, levant les yeux et les mains au Ciel. „ J'y consens, lui dit-elle, faites son bonheur. Rendez Zora plus heureuse que ne l'a été sa mère.” Sûr du consentement de Zora et de Léona, Henri s'éloigne aussitôt pour courir à l'ermitage. Le Père Anselme qui n'avoit



pas, depuis plusieurs jours, quitté son habitation, ignoroit entièrement les événements dont Henri lui fit le récit. Après l'avoir écouté avec beaucoup d'attention: „ Jeune homme, lui dit-il gravement, ne craignez-vous point un repentir tardif, après une résolution si précipitée? Souffrez que je raisonne avec vous sur vos projets, si la passion toutefois peut supporter les raisonnements. Vous aimez Zora, vous voulez l'épouser. Je sais que vous êtes libre, et maître de disposer de votre sort. Si vos voeux ne tendent qu'à être heureux ici avec elle, vous le serez, j'en suis sûr. Mais croyez-en ma vicillesse: ce n'est point à votre âge que l'on peut avoir assez de philosophie pour se contenter d'un bonheur uniforme et tranquille. Il est dans le coeur de l'homme, et surtout d'un homme aussi jeune que vous l'êtes, de lui préférer une vie agitée. Et ce n'est point l'expérience d'autrui, mais bien la nôtre qui nous instruit, souvent à nos dépens. Vous ne l'avez point encore acquise cette

expérience; voyons si mes avis pourront y suppléer. Vous ne voudriez pas, je pense, vous établir pour toute votre vie à St. Domingne. Vos engagements, comme militaire dans l'état que vous avez embrassé, votre fortune, vos liaisons y apportent un obstacle insurmontable. Vous vous devez à votre Patrie; elle a des droits sur vous. Nul Citoyen ne peut renoncer à son Pays sans se couvrir de déshonneur, sans commettre une lâcheté. Après l'amour dû à nos parens, la nature grava dans nos cœurs celui qui est attaché aux lieux ou nous avons reçu le jour. La Religion consacre ces sentimens. Pouvez vous renier la nature et la Religion? Je sais quelle sera votre objection. Vous me direz que Zora peut vous suivre en Europe. Mais, aurez vous le courage de braver tous les préjugés attachés à sa naissance? et quand même vous rendriez cet hommage à sa vertu, le monde, inflexible dans ses jugemens, se pliera-t-il à votre opinion en l'approuvant?" Mon Père, lui dit Henri avec

un léger mouvement d'impatience, sans doute les observations que vous m'offrez, sont très justes. Cependant, il ne s'agit pas de moi seul ici: Vous oubliez Zora. Pensez-vous qu'elle m'aime assez peu, pour renoncer à moi sans chagrin. D'ailleurs vous savez le sort qui l'attend. — Certainement, reprit le Père Enselme, Zora n'apprendra, pour son malheur, à quel point elle vous aime, que lorsqu'elle aura cessé de vous voir. Il vous a été facile de gagner ce coeur simple et aimant. — Et vous voudriez, interrompit Henri, que j'eusse à me reprocher d'avoir affligé ce coeur trop sensible, d'avoir été le premier à lui faire connoître des peines qu'elle ignoroit jusqu'à ce jour? — Puisque vous connoissez l'étendue de vos devoirs, dit le Religieux, et les obligations que ces devoirs vous imposent, il ne me reste plus qu'à vous exhorter à les bien remplir. Henri en donna sa parole. Il fut décidé qu'il passeroit la nuit à l'hermitage, et qu'à la pointe du jour, il iroit prendre Zora et

et sa mère pour les conduire à la Chapelle, où le Père Enselme donneroit la bénédiction nuptiale aux deux jeunes Amans.

Henri se coucha sur un lit de nattes sans pouvoir y trouver le repos dont-il avoit besoin. Le sommeil fuyait loin de ses paupières. Toutes les sages réflexions du Père Enselme venoient se retracer à son esprit, obsédé de mille pensées importunes. Alors, dans les ténèbres, dans le silence de la nuit, son imagination échauffée par les veilles, livroit à son coeur irrésolu un combat intérieur et pénible. Tantôt elle lui faisoit voir Zora avec tous les charmes réunis de la beauté, des grâces et de l'innocence, tantôt elle lui présentoit les objections qu'il auroit à essayer de la part de ses amis, le mécontentement de Stanislas, des regrets superflus, l'opinion du monde qu'il alloit braver et ces diverses réflexions jetaient dans son coeur le trouble et la perplexité. Henri comptait avec impatience toutes les heures de la nuit. Souvent il

entendait soupirer le père Enselme: l'inquiétude de ce bon Vieillard, jointe à la sienne, achevoit de troubler ses idées. Aussitôt que le jour eut commencé à poindre, Henri se leva. Grands Dieux! dit-il en lui-même, voilà donc le jour qui va fixer mon sort à jamais! Qui l'eût pensé! C'est à St. Domingue, [loin de ma patrie, loin de mes amis, dans ce modeste Ermitage, sur un sol étranger, que je vais contracter des liens indissolubles, avec une étrangère privée par sa naissance des avantages de la société, qu'elle étoit faite pour embellir! N'importe: le sort en est jeté: il ne s'agit plus de reculer. — Il acheva de s'habiller et sortit de l'hermitage.

La fraîcheur, la pureté de l'air, l'éclat d'une belle matinée rendirent le calme à son esprit, à ses sens abattus. Peu-à-peu des idées plus riantes succédèrent aux pensées sinistres qui l'avoient tourmenté durant la nuit. Tout fut oublié! Il ne songea plus qu'à Zora et courut pour se rendre à la Case.

## C H A P I T R E VII.

Un spectacle touchant attendoit Henri à son arrivée à la Case: Zora recevoit à genoux la bénédiction de sa sensible mère, toute baignée de larmes. Elle avoit le dos tourné, et ne pouvoit appercevoir Henri, qui s'arrêta quelques minutes à la contempler dans cette attitude. Elle étoit vêtue d'un tissu des Indes, blanc comme la Neige et d'une transparence extrême. Son vêtement, en retombant jusqu'à ses pieds, dessinait la beauté, l'élégance de sa taille. Les longues tresses de ses cheveux, étoient attachées avec une Epingle d'or; des branches fleuries d'oranger formaient la Couronne Virginale, et un bouquet sentimental, composé des fleurs du nom de Henri, achevoit sa parure. Henri se précipita à ses cotés, et aux genoux de Léona, à qui il dit „ Bénissez-nous ensemble, car je vais être votre fils. Léona prit la mains de Henri, qu'elle joignit à celle de Zora, en les pressant dans les

siennes. Zora étoit vivement émue: Henri ne l'étoit pas moins. Zora, lui dit-elle, en la regardant avec tendresse, m'acceptez-vous pour Epoux! — Ah! oui, répondit-elle, en baissant ses grands yeux noirs, plus beaux, plus expressifs que jamais, mais ne m'abandonnez-vous pas? m'aimerez vous toujours? Elle prononça ces mots en pleurant, et avec un accent qui pénétra le coeur de Henri. Venez, lui dit-il, c'est à l'Autel que je vous repondrai. En même tems il lui donna la main et sortit avec elle, suivi de Léona, de l'Espagnole et du Negre fidèle, qui ne paroissoit pas s'intéresser le moins à ce moment solennel.

La nature, dans cette belle matinée, prodiguant tous ses trésors, leur servoit de pompe nuptiale. C'étoit la seule qui fût digne de Zora, de son chef-d'oeuvre le plus parfait. Le soleil s'étoit levé radieux; sa présence inspirait l'allégresse à tous les Etres. Celle des deux Amans étoit renfermée dans leurs coeurs: l'extrême émotion en retenait l'épanchement.

Zora marchait lentement, la tête penchée sur son sein, les yeux baissés. On voyoit, au bord de ses longues paupières, des larmes semblables à ces gouttes d'une brillante rosée qui se distillent en perles liquides sur les pétales des fleurs. Pourquoi, lui disoit Henri avec la plus vive tendresse, pourquoi laissez-vous aller à la tristesse votre âme si pleine d'énergie. Jetez les yeux autour de vous; admirez ce spectacle varié, ces feux d'un beau jour, ces nuages brillans qui traversent les Cieux. Voyez quel mouvement anime les habitans de l'air et ceux des Champs. Regardez ces troupes nombreuses de flam-mans qui rougissent le sommet des arbres, ces Oiseaux mouches, ces légers Colibris, qui sucent le miel des fleurs, et revolent, chargés de butin, à leurs nids de fleur d'orange. Tout vit, tout aime, tout est heureux; la nature entière nous sourit, l'Espérance nous guide, l'Amour nous attend... et vous, Zora, vous pleurez. Zora releva doucement la tête et laissa tomber un timide regard sur



Henri, qui vit enfin naître un sourire au milieu des larmes. Elle pressa la main qui retenoit la sienne, en disant avec ce son de voix enchanteur, dont les moindres accens pénétraient l'ame, le seul mot Polonois qu'elle avoit retenu., *Kocham.* — Délices de mon coeur, s'écria Henri avec transport, redites le moi ce mot si charmant quand votre bouche le prononce. Zora le répéta, et une aimable rougeur vint colorer la blancheur de son teint. Oh! combien est puissant et irrésistible le charme de l'amour, embelli du fard de la pudeur. Les yeux humides de pleurs, le coeur plein de sentimens, les deux Amans arrivèrent à la Chapelle qui allait s'ouvrir pour consacrer leur bonheur. C'étoit une grotte creusée par la nature et les ans dans le roc vif. Elle recevoit la lumière par une large ouverture pratiquée en haut. Un grand Bananier, contre le quel l'Autel étoit appuyé, couvroit toute le grotte de son épais feuillage, et sembloit s'échapper par cette ouverture. Le signe révéré du Chrétien étoit su-

spendu à une de ses branches. Debout, devant l'Autel, le Père Enselme revêtu d'une tunique de lin, attendait les deux Amans; l'anguste Religion allait sanctifier cette union et confirmer les vœux de l'amour.

La solennité de cette cérémonie redoutable et sainte, le silence imposant qui régnait dans cette enceinte éclairée seulement par un jour mystérieux, tout en ce lieu, pénétra le coeur de Henri de respect et même d'effroi. Il sentit un frisson léger circuler dans toutes ses veines. Zora, non moins émue, mais toute recueillie, étoit dans ce moment là plus à Dieu peut-être qu'à son Amant. Sa mère tenait attachés sur elle des regards maternels. — Le jeune Polonais et l'intéressante Créole s'étant placés à genoux, sur les marches de l'Autel, le Père Enselme prit la parole. Sa voix éclatoit sous les voûtes de la grotte. Il leur fit une exhortation aussi sage qu'attendrissante sur leurs devoirs mutuels, et sur l'engagement qu'ils alloient contracter de-

vant la Divinité. Après cette courte préparation, il commença la formule si simple et pourtant si redoutable. Chaque parole se gravoit au fond de leurs coeurs émus; il étendit l'Étole sacrée sur leurs mains entrelacées; Henri et Zora alloient prononcer le serment indissoluble . . . . Tout-à-coup des cris sauvages, des hurlemens affreux retentissent au dessus des leurs têtes. Ils lèvent avec effroi les yeux vers le Ciel. Ils apperçoivent à l'ouverture de la grotte, une troupe de Nègres, faisant des efforts pour s'attacher au Bananier, et se laissant couler le long de cet arbre dans la chapelle. Zamté furieux s'y précipite en même tems. Zamté, revenu à la Case avant le terme prescrit, accourait plein de rage, et ne respirant que la Vengeance et la mort. Zora s'évanouit à sa vue; Henri met le Sabre à la main pour la défendre au péril de sa vie. On l'arrache de ses bras, on saisit Léona, l'Espagnole. Le Père Enselme tâchait inutilement de faire entendre sa voix au milieu du désordre,

ses discours ne pouvoient émouvoir ces barbares endurcis au meurtre. Henri, soutenu de Jaco qui n'avoit pour toute arme qu'un poignard, s'épuise en vains efforts pour s'opposer à la furie des Nègres, excités par leur Chef....., lorsque ô bonheur inespéré! secours envoyé du Ciel! Henri entend distinctement à l'entrée de la grotte, les accens Polonais, les voix des ses amis. C'etoit en effet ses Camarades conduits par Stanislas. Ranimé par leur présence: Courez, volez, leur crie Henri: tachez d'atteindre les ravisseurs de Zora. Stanislas aussitôt partit avec la rapidité de l'Eclair. Henri fondit sur Zamté, le Nègre furieux essaye vainement de parer les coups qui lui sont portés, il en reçoit un, qui l'étend sans vie aux pieds de son Vainqueur. Intimidés par la mort de leur Chef, les autres Nègres se rendent à discrétion. Après s'être assuré d'eux, Henri se hâte de sortir de la grotte. Il rencontre Stanislas qui venoit à lui, suivi de sa petite troupe. Et Zora, s'ecria de

loin Henri, qu'est devenue Zora? Elle est en sureté, lui répond Stanislas, je l'ai reconduite dans son habitation, et vous n'avez rien à craindre pour elle. Allons la retrouver; reprit impetueusement Henri. Imprudent! lui dit Stanislas; savez que j'ai l'ordre du Général de vous metre aux arrêts pour huit jours. Muni de est ordre, je marchais vers vous, lorsque la Providence, faisant parvenir jusqu'à moi les hurlemens des Nègres, m'a attiré vers la grotte. Bénissez cette providence qui vous à sauvé, et rappelez, s'il se peut, votre raison égarée. Henri atteré par ce peu de mots, remet son arme sans pouvoir proférer une parole. Arrivé à la ville, il eut encore à essuyer de la part de ses Chefs, les reproches que l'imprudenc de sa conduite avoit dû nécessairement lui attirer, et on lui confirma l'ordre dont Stanislas avoit été le porteur.

---

## CHAPITRE VIII.

Henri ne pouvoit se consoler de cet ordre cruel qui le retenoit pendant huit jours éloigné de celle qu'il adorait. Il étoit bien loin de penser que Stanislas fût en partie cause de la disgrâce qu'il éprouvoit. Stanislas, instruit par la lettre de son Cousin, du parti qu'il avoit pris d'épouser cette jeune Créole, connoissant bien d'ailleurs le caractère prompt, décidé et en même tems plein d'honneur de Henri, avoit résolu de tout risquer, d'employer même la force s'il le falloit, pour le soustraire à un dessein qui ne lui paroissoit point convenable, et qui surtout étoit contraire aux vues qu'il avoit sur son Cousin. Il s'étoit donc rendu en diligence chez le Général à qui il avoit confié les projets de son ami, en le conjurant de s'unir à lui pour empêcher Henri de commettre une imprudence, que son âge seul pouvoit justifier. Le Général, qui étoit leur ami commun, avoit approuvé  
le

le zèle de Stanislas, et cousent à ce qu'on lui demandoit. Stanislas se flattoit qu'avec ce délai, il parviendroit à gagner de l'empire sur l'esprit de son Cousin, et qu'en l'éloignant de l'objet de sa passion, il ne tarderoit pas à guérir son coeur. Qu'on juge de ce qu'il dût éprouver en arrivant à la grotte, ou Henri était sur le point d'enchaîner à jamais sa destinée. Combien il bénit l'heureux hazard qui avoit suspendu le mariage à l'instant même qu'il alloit être conclu.

Stanislas vouloit ramener Henri à ses idées, sans choquer ouvertement les siennes. Ils résolut d'employer beaucoup de ménagement pour le convaincre de tous les inconveniens attachés à l'union qu'il avoit voulu contracter malgré ses avis. Il convint que Zora étoit, en effet, un être céleste; qu'il avoit été frappé de sa beauté, et surtout de cet ensemble de noblesse, de graces naturelles, qui la distinguoient. Tout cela néanmoins, poursuivit-il, n'excusera point votre choix aux yeux du Monde, inflexible dans ses opi-

nions. Eh bien! s'écria Henri, c'en est fait: je renonce à ce Monde qui rejette, dédaigne un être fait pour l'embellir. Je m'établirai ici; notre sort d'ailleurs est de périr dans cette ile. Y songez-vous, lui dit Stanislas, tandis qu'on nous accorde la permission de partir. Le Général le Clerc vient de mourir de la fièvre jaune. Voulez-vous être la victime de ce fléau, qui a dévoré une foule de nos braves compatriotes. Voulez-vous enfin renoncer à notre pays, aux espérances qui nous sont données, et que nos services nous ont méritées; pour vivre ici oublié, méconnu, inutile à vous même, à vos amis, à votre patrie; et cela au commencement d'une carrière qu'il dépend de vous de rendre aussi fortunée que brillante. Henri se jeta au cou de son ami. — Je suis à toi, lui dit-il, ordonne, dispose de mon sort; je t'obéis; mais ne me parle point d'abandonner Zora; ce seroit vouloir perdre mon amitié. — Henri, Henri, répondit Stanislas, en secouant la tête; la passion vous aveugle en ce moment; mais vous



oubliez que, chez nous, l'amour est une fleur aussitôt flétrie qu'épanouie. Henri lui répéta mille fois qu'il n'étoit point libre, que l'honneur l'engageoit aussi bien que son coeur.

Comme le terme de ses arrêts n'étoit point expiré, il conjura Stanislas de se rendre chez Zora, pour l'engager elle et sa mère à le suivre en Europe. Il écrivit aussi à Zora pour lui expliquer la raison qui l'empêchoit de voler à ses pieds. Stanislas essaya de combattre ce dessein; mais voyant Henri inébranlable dans sa résolution, il céda, quoiqu'à regret, aux instances de son ami et s'acquitta de ce que l'amitié avoit exigé de lui.

Henri attendit son retour avec autant de trouble que d'impatience. Il pressentoit d'avance la réponse qu'on alloit lui faire. Il la desiroit et l'appréhendoit à la fois. Tel est le coeur humain. Jamais les hommes ne le donnent en entier. Toujours une arrière pensée, un secret retour sur eux mêmes, se mêlent à leurs

sentimens. Stanislas ne tarde pas à revenir de la Case. Il avoit l'air touché et content. Zora est un Ange, dit-il à son ami, en l'abordant. C'est elle qui vous apprendra votre devoir. Lisez ce qu'elle vous écrit. Henri ouvrit précipitamment la lettre que lui présentoit son Cousin; et il lut ce qui suit. „Ma mère est malade d'effroi: je suis étonnée de ne pas l'être moi-même, apres ce que votre ami vient de me dire et ce que vous m'avez écrit. Né, élevé en Europe, vous ne devez point rompre les liens qui vous y attachent: moi, qui dois tout à la Nature, je n'obéis qu'à elle: ce seroit l'offenser que de vous suivre et de quitter ma mère dont la vie est en danger.” Elle avoit signé *Zora* sans y ajouter d'autre nom.

Henri, après avoir lu ce billet, garda le silence, interrogeant seulement par ses regards Stanislas, qui lui raconta qu'en effet il avoit trouvé Léona dangereusement malade; et qu'il étoit à craindre qu'elle n'eut la fièvre jaune; Que Zora avoit reçu, avec autant de douleur que

de fermeté, les propositions qu'il lui avoit faites de la part de son ami; mais que l'état de sa mère paroissoit absorber toute sa sensibilité. Le terme des arrêts expiré, la premier usage que fit Henri de sa liberté, fut de voler à la Case. Stanislas qui ne se fiait guères à ses promesses, voulut l'accompagner. Il fut témoin d'une scène déchirante, il fut témoin des adieux de Henri et de Zora.

En arrivant à la Case les deux amis trouvèrent Zora au chevet du lit de sa mère; elle étoit pâle, échevelée, et mille fois plus intéressante qu'elle ne l'avoit été jusqu'alors aux yeux de son amant. En appercevant ce dernier, elle se couvrit la tête, pour cacher son trouble et sa rougeur. Zora, lui dit Henri, en se jetant à ses pieds; c'est ainsi que vous recevez votre époux! Ne suis-je donc plus rien pour vous? Zora, à ces mots, écarta doucement le schal qui couvrait son visage et regardant Henri avec une expression pleine de douceur et de tristesse. — Vous partez, lui dit-elle: tout

est fini. Léona aussitôt, se soulevant avec effort, joignit les mains et d'une voix affoiblie, conjura sa fille de suivre celui à qui elle avoit engagé sa foi. Zora, pour toute réponse, jetta sur la mère un douloureux regard; elle fit signe de la main à Henri et Stanislas, pour les avertir de se retirer. Sortons, leur dit-elle, ne troublons point par nos regrets, le repos qui est si nécessaire à ma pauvre mère. Elle sortit, suivie des deux amis. Là, donnant un libre cours à ses pleurs, Zora fit voir un étonnant mélange de sensibilité et d'énergie. Ni les larmes, ni les prières ne purent ébranler sa constance. Allez en Europe, lui disoit-elle, et si, au bout de quelque tems, vous n'y êtes point heureux, si vous sentez que le véritable bonheur consiste à être aimé, revenez à St. Domingue; vous le retrouverez auprès de Zora, qui restera seule à vous aimer et à pleurer. Peut-être trouverez-vous bientôt un être que vous chérirrez autant que moi; mais cet être, ah! croyez-le bien, cet être ne vous aimera jamais

comme la pauvre Zora. Henri vivement ému, lui fit promettre de venir le rejoindre en Europe dès que sa mère seroit rétablie. Au moment de se séparer d'elle, il lui donna son portrait. Zora parut prendre plaisir à considérer cette peinture qui lui retraçoit avec tant de vérité les traits de son amant. Puis elle dit avec beaucoup de sentiment, et en poussant, un léger soupir : cet Henri-là ne me quittera qu'avec la vie. Stanislas, qui craignoit que cette épreuve ne triomphât des forces et du courage de Henri, le conjuroit de s'éloigner. Zora sentit tout son coeur se briser dans ce moment cruel. Elle ne fit plus entendre que de mots entrecoupés, tandis que son amant lui prodiguoit les noms les plus tendres, lui répétoit mille fois le serment de l'aimer toujours, de n'aimer qu'elle.

Zora, accablée de douleur, paroissoit insensible à toutes ces marques de tendresse ; occupée uniquement de l'affreuse idée qu'il alloit s'éloigner, elle répétoit avec une sorte d'égarement. „ Si loin ! Peut-être pour toujours ! Séparée par les

Mers! Ne le voir jamais! Oh! mon Dieu! oh ma Mère! Cette dernière pensée, qu'elle étoit utile à sa mère, sembla ranimer son courage et soutenir son coeur. Elle laissa partir Henri qui s'éloigna sans prendre congé de Léona, redoutant pour elle le saisissement qu'auroient pu lui causer de si tristes Adieux. Il se laissa entraîner par Stanislas, qui cependant ne pouvoit s'empêcher d'être attendri. Eh! qui ne l'eût été, de voir Zora unir le courage aux sentimens les plus tendres, les plus parfaits et sacrifier son amour aux devoirs de la nature. Elle monta pour appercevoir encore son cher Henri, sur le Rocher où elle s'étoit offerte à ses regards sous la figure de l'Espérance. Seule, immobile, les bras croisés sur la poitrine, enveloppée de ses draperies blanches, elle offroit de loin l'image d'une belle Statue de Marbre, à la quelle le Rocher servoit de base. Elle vit bientôt s'éloigner du rivage le fatal Vaisseau qui emportait loin d'elle l'objet des plus chères affections de son ame;

bientôt elle le perdit de vue. Alors, triste et pensive elle retourna à la Case où l'appellait un devoir sacré.

---

## CHAPITRE IX.

Une longue et pénible navigation, les chagrins d'une séparation douloureuse, avoient altéré la santé de Henri. Il tomba malade peu de tems après son arrivée en France. Les Medecins lui ordonnèrent les eaux de Barège. Il eut avant son départ le bonheur de recevoir une Lettre de Zora qui lui exprimoit ainsi ses peines et sa tendresse.

### *Première Lettre de Zora.*

Il est parti Henri!... De la pointe d'un Rocher j'ai vu moi-même s'éloigner de nos rives ce Vaisseau qui emportoit ce que je possédois de plus cher au Monde... qu'ai-je dit? Et ma mère, ne m'est elle

pas aussi chère que Henri! Pauvre Léona! C'est bien pour toi que j'ai laissé partir mon bien aimé, que je ne l'ai point suivi, c'est pour toi que je reste; mais aurais-je pu t'abandonner, moi qui suis l'Enfant de tes douleurs?... Ah! qu'elle étoit touchante, Henri, lorsque me jetant entre ses bras tremblans, je lui criai: „ Il es parti, vous seule me restez! Oh! mon Enfant, me dit-elle, qu'as-tu fait? j'ai si peu de jours à vivre, que ne me laissais-tu mourir! Je lui dis en embrassant ses genoux. Ma mère, Zora devoit-elle vous punir de lui avoir donné la Vie! Devois-je vous quitter pour suivre Henri, mon Epoux il est vrai; mais vous êtes ma mere. C'est vous que j'ai connue, que j'ai chérie la première. Hélas! si je dois vous perdre, quelle autre main fermerait vos yeux? Vous à qui j'ai coulé tant de larmes, vous ne verriez point couler les miennes à l'heure de l'Eternité! Non, non: il ne sera pas dit que le coeur de Zora ait quelque reproche à se faire. Après que j'eus parlé, ma mère leva les



yeux au Ciel, en joignant les mains. Zora, me dit-elle, éloigne-toi par pitié, ton sacrifice me donnera la mort. Je la quittai hors de moi. Je ne pouvais pleurer et cependant mon coeur étoit si plein! Je courus, ou plutôt un secret instinct m'entraîna vers le Rocher d'où je t'ai vu partir. Là, dans l'illusion de la douleur, mes regards cherchèrent à découvrir sur l'horison nébuleux de la mer, ce Vaisseau, cette enseigne flottante que j'avois teinte moi-même des couleurs de ta Nation. Je ne distinguai plus rien, que l'immensité des Mers. Seule, marchant sur des rochers stériles, contre les quels venoit se briser une onde amère et noire, je contemplais, dans un profond silence, les divers objets qui m'entouraient. Le Ciel chargé de nuages grisâtres se confondait avec les flots, dont le sourd et triste mugissement étoit le seul bruit qui se fit entendre dans ce lieu désert. Les Hirondelles pourprées venaient tout près de moi, tremper vers le déclin du jour, le bout de leurs ailes

dans la mer; les Caouanes endormies flottaient le long du rivage; les Nérîtes, les Nautilus, les Moules refermaient leurs coquillages à l'approche de la nuit; toute la nature se disposoit à goûter un paisible repos, tandis que moi, saisie de l'humidité des vapeurs du soir, je ne pouvois quitter mon rocher, ainsi que le fer ne peut se détacher de l'aimant. Déjà les ombres déroulaient leur voile obscur sur l'horison. Je m'éloignai du rivage et regagnai lentement le chemin de la Case. Comme j'approchais, mes oreilles sont tout à coup frappées des gémissements plaintifs. Je m'arrête, je regarde: c'étoit ton Chien fidèle que tu avois oublié, et qui venoit à moi, pour me redemander son maître. Je ne puis te dire combien sa vue me causa de joie et de tristesse! Mes larmes coulèrent en abondance. Je pris dans mes bras ce bon et fidèle animal, qui continuoit à gémir. Viens, lui dis-je; toi, du moins, tu ne me quitteras point. Et j'entrai aussitôt dans la Case. Donna Maria accourut à

ma Voix. Dieu soit loué! Zora, me dit-elle, vous voila donc de retour. J'étois inquiète de ne plus vous voir; allons retrouver Léona qui souffre de votre absence. Je la suivis. Ma mère qui étoit couchée, se souleva dès qu'elle m'eut apperçue, et elle m'appella du doux nom de sa fille, de sa fille bien aimée. Je courus me précipiter à genoux auprès de son lit. Elle prit mes deux mains qu'elle pressa contre son coeur et sur son front brûlant. Elle ne parlait point, mais ses regards étoient si touchans, si expressifs! la reconnoissance s'y peignait avec la tendresse maternelle.

Donna Maria lui fit prendre une boisson rafraîchissante, exprimée du fruit de Cachiment. Puis, après avoir versé de l'huile de Carapas dans une Lampe qu'elle posa devant une image, elle se mit à genoux et récita des prières, à voix basse, sur son rosaire de grains d'azaléa. Je me couchai sur des nattes près de ma mère, qui fut très agitée durant la nuit entière. Elle ne s'assoupit qu'à l'aube du jour. Alors,

je me glissai hors de la Case, laissant ma mère et Donna Maria endormies. Je me rendis au Rocher; c'est là que je voulois dire la prière du matin. Je me prosternai, en élevant mes regards au Ciel et mon ame à Dieu. Je priaï pour ma mère, pour toi, Henri, et je sentis renaître insensiblement le calme dans mon coeur. Le beau spectacle de la Nature, semblait m'inviter à la piété. La mer étoit tranquille; le soleil entouré de nuages brillans et pourprés, s'élançait du sein des flots; les brises matinales apportaient des montagnes les parfums qu'exhaloient les Citroniers, les Orangers. Des Hérons bleus couraient sur le rivage pour guéter le poisson; les Moules s'ouvraient à la lumière du jour. Du fond des bois, l'Okos faisoit entendre son cri aigu et les flamman, au brillant plumage, couleur de feu, se rassembloient en troupes nombreuses. J'adorai le Créateur des merveilles de la Nature, dans l'humble confiance qu'il daigneroit exaucer ma prière. Je quittai le rivage avec un

calme, une tranquillité que Dieu seul pouvait rendre à mon ame. J'allai chercher dans les lieux humides, de la Géntiana bleue, pour ma mère, ayant entendu dire au Père Enselme, que cette fleur est un excellent fébrifuge. Avant de rentrer à la Case avec la dépouille des près, je passai dans mon jardin particulier, où je cultive les plantes d'Europe que tu m'as données. Quelle fut ma surprise, lorsque je m'entendis appeler distinctement et à plusieurs reprises par mon nom. Il n'y avoit personne dans le jardin. Je prononçai involontairement ton nom et ce nom fut aussitôt répété par la même voix. Vivement émue, je m'approche de l'endroit d'où partait cette voix, et j'aperçois mon Perroquet vert, qui s'amusaît, perché sur un Courouca dont les fruits murs l'avaient attiré, à répéter ces deux noms que tu avais pris plaisir à lui apprendre.

J'écris bien mal, cher Henri; mais songez que c'est pour la première fois de ma Vie que je trace une Lettre. Je

ne saurois que dire si je ne parlois de toi ou de moi. Cependant tu fuis, ton Vaisseau vogue sur l'immensité de l'Océan et il me paroît quelque fois, sur tout en t'écrivant que je suis encore avec toi. N'est ce point un effet de la Pensée. C'est toi qui le premier as développé en moi cette faculté précieuse dont les hommes seuls ont été doués. Je rends grâces à la Nature de cet heureux don qui est aujourd'hui tout pour moi. Jamais antrefois ma pensée n'avoit dépassé ces rivages; elle te suivra partout désormais. Cependant mon Ami, ne crois-tu pas que cette faculté est aussi la source de nos peines? Les Animaux qui sont, dis-tu, guidés par un instinct purement machinal, ne sentent point aussi vivement que nous et privés de prévoyance, doivent par conséquent être plus heureux que nous.... Se je n'avois point le don de la pensée, en cessant de te voir, je t'aimerais beaucoup moins, peut-être même finirais-tu par me devenir indifférent. Oh! je veux penser. Cette Lettre ira donc te trouver, cher  
Hen-

Henri lorsque tu la porteras à ton cou pense qu'elle a été sur le mien. Je vais envoyer Jaco à la ville, pour la remettre chez ton banquier et faire venir un Médecin dont ma mère, hélas! n'a que trop besoin. Adieu, mon Ami, mon Amant, mon Epoux, *Adieu*. C'est encore toi qui m'as appris ce mot, avant ton départ je ne l'avois jamais prononcé... On ne devrait s'en servir qu'au moment de la mort... Il est si triste. Si je meurs avant de te revoir, un seul mot t'apprendra mon sort et ce mot sera *Adieu*.

Cette Lettre qui pēignoit si fidèlement les sentimens de la tendre Zora, vint rallumer avec plus de violence dans le coeur de Henri, un amour que le tems seul pouvoit effacer. Arrivé à Barèges, il s'occupa moins du soin de rétablir sa santé que de prendre des informations relativement à Mr de Lugny. Il voulut lui écrire, pour émouvoir son coeur en faveur de Zora, pour l'engager à reconnoître son intéressante fille. Il comptoit aussi l'instruire du desir qu'il conservoit

de l'épouser, lorsqu'il apprit avec chagrin que Mr de Ligny ne se trouvait point en France. Sa femme habitait, avec ses enfans, une terre située en Bretagne. Il eût été imprudent de s'adresser à elle pour une affaire de cette Nature. D'ailleurs elle passoit dans l'esprit de tous ceux qui la connoissoient, pour une femme jalouse et intéressée. Henri, à cette époque, reçut encore deux Lettres de Zora.

### *Lettre 2<sup>de</sup> de Zora.*

J'écris toujours sans savoir si mes lettres te parviennent ou non; mais c'est un charme pour la Zora de te communiquer ses pensées. Je ne croyais pas que, dans l'absence, il fût possible de goûter quelque plaisir: celui de s'écrire en est un grand. La santé de ma mère me cause beaucoup d'inquiétude; elle s'affaiblit de jour en jour, et sa résignation semble augmenter avec les souffrances. Que je m'en voudrais de l'avoir abandonnée! Si



j'avais un tel reproche à me faire; il n'y auroit plus de bonheur à espérer pour moi, dans tout l'Univers, même avec toi, Henri.

Sais-tu quelle est maintenant mon occupation favorite? C'est de consulter, à tous momens, la carte d'Europe que tu m'as laissée. Je la saurai bientôt par coeur, car elle est gravée dans ma mémoire. J'y cherche surtout ton pays, cette Pologne, à la quelle tu t'es si noblement sacrifié, ainsi qu'un grand nombre de tes Compatriotes. Un héros, dites vous, a promis de vous rendre votre Patrie. Hélas! je crains bien que victimes de votre enthousiasme, vous ne perissiez tous, avant d'être parvenus à ce but de vos desirs. Est-ce donc pour être libres que vous vous êtes donné un maître? Malgré mon ignorance et ma simplicité, je comprends parfaitement que le malheur attaché à votre position, ne vous laissait pas d'autre résolution à prendre et que votre unique espoir étoit de suivre cette lumière, dirai-je, cette flamme qui n'a point éclairé le partage de votre pays et

dont l'éclat éblouit l'Europe. Par vos services signalés, vous acquérez des droits sacrés, à l'estime, à la reconnoissance de votre protecteur; mais, si par un enchainement de circonstances imprévues, votre espoir, fondé sur des bases en apparence si solides, alloit un jour être frustré, n'oubliez pas alors, cher Henri, que, si vous perdez une partie, une autre vous attend en Amérique. Croyez-moi, Henri, honorons du nom de Patrie, dans cette vie passagère, les lieux où l'on trouve la paix et le bonheur. Votre patriotisme vous fera sans doute condamner cette maxime. Je me souviens de vous avoir entendu dire qu'un bon Citoyen préfère être malheureux dans son Pays qu'heureux dans une autre contrée. Je m'aperçois que je me suis engagée dans une matière, qui est au dessus de ma faible intelligence: vous n'êtes plus ici pour achever de la développer. Je sens combien mes idées sont imparfaites, combien mon esprit aurait besoin de culture. Quel triste rôle je jouerais dans votre

monde d'Europe, où l'esprit naturel est compté pour rien. Vous m'avez dit cependant, qu'une infinité de femmes, sans avoir plus de beauté et d'instruction que moi, ne laissent pas d'avoir du succès dans la société, au moyen d'une sorte d'*acquis*, que leur donne l'usage du grand monde. En quoi donc je vous prie, consiste cet *acquis*? Voilà ce que je ne puis comprendre, pauvre sauvage que je suis.

Il est encore une chose, que mon esprit a bien de la peine à saisir: Je savois déjà qu'en Europe les hommes étoient *infidèles*; mais je ne pensais pas que les femmes imitassent leur inconstance. Vous m'en avez expliqué la raison. C'est la coquetterie, disiez vous, c'est à dire, un extrême desir de plaire, qui les entraîne à ce mauvais penchant. Il me paroît bien étrange, qu'on puisse prétendre à être aimée, quand on n'a pas soi-même de disposition à aimer. A quoi bon d'ailleurs? Pourquoi tant de frais, tant de soins. Pour moi, je vous ai aimé, parceque vous m'avez plu; je vous ai aimé sans y songer et sans vous le dire:

tout autre me sera désormais indifférent; mon coeur me l'assure. C'est la vanité qui sert d'aiguillon à la coquetterie des femmes; mais d'où provient cette vanité? De leur succès et de vos flatteries, sans doute. Cessez donc de vous en plaindre. C'est pour vous plaire qu'elles deviennent coquettes; et leurs défauts sont votre ouvrage. Je vous parle, mon cher Henri, comme si vous pouviez m'entendre, comme s'il étoit possible que vous me répondissiez sur le champ. Vous rirez sans doute de tous mes mauvais raisonnemens; je vous le pardonne d'avance; ce que je crains, c'est d'être oubliée de Henri, lorsqu'il reverra ces femmes si aimables; si séduisantes, joignant l'art de plaire aux dons de la Nature. Que serai-je alors à vos yeux. Un objet de préjugés, une fille sans nom et sans fortune, une beauté négligée; un être à demi Sauvage, en un mot, l'enfant de la Nature. N'ai-je pas lieu de redouter que ces beautés d'Europe dont les charmes et l'esprit sont encore relevés par l'art et

par l'étude, n'effacent le souvenir de la simple Zora? Peut-elle beaucoup compter sur la fidélité d'un Européen? Henri serait-il seul exempt de cette légereté de sentimens, qui vous est, dit-on, commune à tous.

Ton portrait, qui ne me quitte jamais, rassure ma tendresse et je me plais à l'en croire. Cette physionomie noble, franche et ouverte, ne sauroit être trompeuse. Cette bouche charmante, qui ne fut jamais démentie par ces yeux bleus si tendres, quand elle me disoit avec un doux son de voix *Je t'aime*, rédira encore pour moi ces paroles enchanteresses. Quand ta présence embellissoit encore ces lieux, j'attachais peu de prix à ton portrait, tu me semblois mille fois mieux: j'y voyais toujours le même sourire, la même expression, le même regard. Eh! bien, je l'aime à présent presque à l'égal de toi; et loin d'y trouver de la monotonie, je suis charmée qu'il conserve toujours cet air si tendre.

Je me plais à répéter les mots Polonais que tu m'as appris; et surtout *Kocham*. Il me

paroît qu'il exprime bien ce qu'il dit; car il faut presque soupirer en le prononçant. Je n'ai pas eu encore le courage de chanter ou de jouer les airs Polonais: la gaieté de la Mazurka ne convient point à la situation de mon ame. Je m'enfuis, des que j'entends Donna Maria jouer cet air sur sa guitare.

Depuis que tu m'as quittée, je néglige tout à fait le soin de ma parure. Je ne me regarde plus dans l'eau des ruisseaux, je ne fais plus de ces Guirlandes qui te plaisoient tant: mes Cheveux, dont tu admirois les longues tresses restent toujours épars. Ma tristesse habituelle n'est suspendue qu'aux moments où je t'écris. En te parlant, mon coeur, mes pensées, sont un peu soulagés; autrement, j'y sens un poids que rien ne saurait alléger. Et puis voir incessamment souffrir ma pauvre mère! Pas la moindre consolation pour ta pauvre Zora! Oh! si j'avois du moins le bonheur de retrouver le vénérable Auselme, mon sage instituteur, mon père spirituel! (Hélas! je n'en connus

jamais d'autre) il m'inspirerait de la résignation par ses conseils et par ses paroles de paix, de sagesse. Ma mère est si affaiblie elle-même que son état ajoute à mon abattement, loin de me donner ce courage, cette fermeté qui me seroient si nécessaires dans ma triste position. Donna Maria, de son côté, ne cesse de s'alarmer sur le compte de son fils, dont elle ignore la destinée. Elle s'occupe des soins du ménage, elle chante des Pseaumes ou récite son Rosaire, pendant que ma mère repose. Quant à moi, je vais toujours sur le Rocher. C'est là que j'adresse mes vœux au dispensateur de tous les biens, au divin protecteur du malheur, de l'innocence, et de la vertu. Puisse-t-il exaucer ma prière, veiller sur toi et nous réunir!

### *Lettre 3<sup>me</sup> de Zora.*

Cher Henri, je viens d'apprendre que je ne recevrai de tes nouvelles que dans trois mois au plutôt; quel tourment!

quelle contrariété! moi qui me berçais de l'espoir d'en recevoir tous les mois. Avec quelle peine je renonce à cette consolante idée: en la perdant, il m'a semblé que l'on m'arrachait une seconde fois à tout ce que j'aime. C'est le medecin de ma mère qui m'a le premier désabusée, et il a paru surpris du chagrin que j'en éprouvais; témoin de ma tristesse ma mère a soupiré. Il me faut dissimuler près d'elle toutes mes peines; car mes larmes retombent sur son coeur, et en se les reprochant, elle abrège sa vie. Toi qui me connais, tu te fais sans doute une idée de tout ce qu'il m'en coûte pour taire ce que j'éprouve, moi qui sens si vivement et ne sais rien déguiser, ni feindre, qui ne sais point commander à mes premiers mouvemens et ne connois point l'art de composer les traits de mon visage. Il me faudra aller en Europe pour l'apprendre. Hélas! combien de fois j'ai surpris dans mon coeur le desir de m'y voir transportée! Ce n'est point ce monde brillant que tu m'as dépeint, ces



arts enchanteurs, ces plaisirs variés et raffinés qui excitent mon envie, et ma curiosité. Non, tout cet éclat ne peut m'éblouir. Est-il fait d'ailleurs pour la pauvre Zora? Toute son ambition, sa joie, son bonheur, c'est toi, et toujours toi. Un sort brillant sans toi, n'auroit rien qui pût me toucher. La grandeur, les richesses, sont des biens que je ne connois point, comment pourrais-je les désirer? Henri! des jours purs et tranquilles, voilà ce que je demande au Ciel, si mes vœux modérés peuvent être exaucés.

Un soir que je faisais sur le rocher ma prière accoutumée, mes yeux s'arrêtèrent sur la lune, dont la lumière traçoit sur les flots de la mer de longues gerbes d'argent, et tout en fixant mes regards sur le pâle flambeau des nuits, je me laissois aller à une rêverie douce et vaine. Je pensais que, peut-être en cet instant, assis sur le tillac de ton vaisseau, tu le contemplais aussi, et que nos pensées se communiquaient au moyen

de cet Astre mélancolique... Je ne saurois te dépeindre le charme inexprimable et doux que j'éprouvais... c'étoit, je crois, de la mélancolie, ah! qu'elle est préférable à la gaieté bruyante; celle-ci ne laisse après elle qu'un-vidé insupportable, l'autre remplit le coeur d'émotions délicieuses et profondes. Je t'en conjure, cher Henri; toutes les fois que la Lune paraîtra sur l'horison de l'Europe; songe à ta Zora! Il est vrai que dans ce cruel éloignement tout est changé pour nous, les heures, le tems, les saisons. Peut-on exister ainsi séparés! C'est mourir que d'y songer. Pourquoi ne m'as-tu pas laissé mon heureuse ignorance? elle me procurerait maintenant de si douces illusions! Je croirais que tu vois ta Zora, assise au bord de la mer, vêtue d'une robe de mousseline, les cheveux épars, une guirlande, de mauves bleues sur le front, les yeux constamment fixés sur l'Astre chéri; ces yeux qui faisoient, dis-tu, le charme et le tourment de ta vie (quelle contradiction) et qui bien souvent se remplis-

sent de larmes au souvenir de Henri. Et moi, je me représenterais mon ami, plongé dans une profonde rêverie, entouré de personnes qu'il remarque à peine et dont il n'écoute point les discours. Je le vois en Uniforme gros-bleu et Cramoisi, le sabre pendant au côté, ce sabre qui ôta la vie au cruel Zamté. Je te vois la tête appuyée sur une main, tandis que l'autre soutient cette Enseigne que l'on vit toujours flotter au milieu des dangers, aux champs de l'honneur. Voilà par quelles douces rêveries je charme mon imagination, c'est aussi l'unique sujet sur le quel j'improvise, en tirant de faibles sons de ma guitare. Mes Chants sont bien tristes. Ce n'est plus le Printems, les oiseaux, les bois et les fleurs qui animent mes accens, ces objets ont perdu leur attrait! ils ne me sourient plus comme autrefois. Il semble que la Nature se soit dépourvue de tous ses charmes; il ne m'en reste plus que le souvenir. Je ne chante que les peines de l'absence et de l'amour. Mais pourquoi

est-ce que je chante? Tu ne peux plus m'entendre. Ma voix se perd dans la profondeur des bois, le Rossignol se tait quelquefois pour écouter mes accens, et l'Echo de la Montagne les reçoit et les répète. Voilà mes plaisirs ou plutôt mes douleurs. Il faut finir de causer avec toi, cher Henri. Jaco attend pour porter ma lettre à la Ville. Il faut te quitter! mais point d'*adieu*: c'est le mot de la mort.

„La santé de Henri s'étant parfaitement rétablie il fut en état de quitter Barèges après la saison des Eaux; mais des intérêts pécuniaires l'obligèrent avant de se rendre à Paris, de passer en Italie. Là, il reçut à la fois plusieurs lettres de Zora, qui lui apprirent la mort de l'intéressante et malheureuse Léona.“

### *Lettre quatrième.*

Oh! mon cher Henri! de quelle tristesse à été suivi le seul moment de joie que j'aie ressentie depuis ton départ. Le jour que j'avois envoyé Jaco en Ville, je dirigeai ma promenade de ce côté, à l'heure où

je supposais qu'il devait révenir. Je ne l'attendis pas longtems et je l'apperçus descendant la Montagne, suivi d'un Vieillard, vêtu d'un habit brun et qui marchait avec peine appuyé sur un bâton noueux. Je ne tardai pas à reconnoître le vénérable Père Enselme. Je poussai un cri de joie et volai à sa rencontre. Oh! mon Père, lui dis-je, quel Ange du Ciel a pris soin de vos Jours et vous rend à mes ardentés prières? Le Père Enselme m'apprit qu'ayant été forcé, pendant les derniers troubles, de quitter son ermitage, il s'étoit retiré dans le couvent des frères Hospitaliers du Cap où une maladie assez grave l'avoit retenu quelque tems; qu'au moment où il se disposoit, malgré son extrême foiblesse, à retourner à l'ermitage pour prendre des informations sur le sort des personnes qui l'intéressoient, le hasard lui avoit fait rencontrer Jaco, qui l'avoit instruit de tous nos malheurs. Il s'étoit décidé à venir offrir à ma Mère ses secours spirituels. Je l'écoutais attentivement et marchais à

ses cotés, en lui prêtant le secours de mon bras. Ma fille me disoit-il avec un doux sourire, votre Jeunesse soutient mes vieux ans. Ah! mon Père, lui répondis-je, puisse de même votre sagesse être l'appui de ma faiblesse! Il entendit un soupir involontaire qui s'échappa de mon coeur.

Je sais, me dit-il, ce qui vous afflige, et je mesure d'un oeil de compassion toute l'étendue de votre sacrifice; mais gardez-vous, ma fille, de vous laisser abattre par la tristesse et craignez de vous livrer aux murmures. Dieu, qui vous envoie ces épreuves, saura bien vous envoyer des consolations. Déliez-vous, mon enfant des orages du coeur; l'amour, croyez en mes cheveux blancs, est le rêve d'une imagination exaltée, une illusion, une saine chimère. Vous pleurez celui que votre coeur a choisi pour cette vie. Dieu, qui vous en a privé, est le maître de vous le rendre: s'il vous est destiné par la volonté du Ciel, rien, dans l'Univers, ne pourra s'opposer à  
votre

votre union. Cependant, ma fille, loin de vous bercer de flatteuses espérances, fortifiez votre ame contre les coups de l'adversité, ils pourront vous surprendre lorsque vous y serez la moins préparée. Vous ne connoissez pas encore le coeur de l'homme, l'inconstance de ses desirs, et l'amertume attachée aux affections humaines. Armez-vous de courage si vous n'avez pas celui d'y renoncer. Il achevait à peine ces mots, que nous arrivâmes à la porte de la Case. En entrant dans la Chambre où ma mère étoit étendue sur un lit de douleur, l'homme de Dieu fit entendre ces paroles „ Bienheureux sont ceux qui souffrent; car ils seront consolés.” Au son de cette voix auguste, ma mère se soulevant. Oh! mon Père, dit-elle, c'est Dieu sans doute qui, dans sa bonté paternelle, vous envoie pour recueillir mon dernier soupir. Hélas! je sens que le moment approche où vos consolations me deviendront nécessaires. Le père Enselme avança de quelques pas, pour se rapprocher de ma mère à

qui une extrême foiblesse ne permettoit pas d'élever la voix. Je lui présentai un siège et me tins debout derrière lui, pour cacher les larmes qui inondaient mon visage.

Vous souffrez, dit le père Enselme; mais qu'est-ce que les souffrances du corps comparées à celles de l'esprit: le votre aurait-il quelques peines secrètes? Plut à Dieu, répondit ma mère, qu'il n'en eut point et que ma mort ne fit point d'Orphelins! Oh! mon père, combien l'idée de laisser Zora seule dans l'Univers, me trouble dans mes derniers momens! Seule dans l'Univers! reprit-il, et Dieu n'est-il pas en tous lieux! Zora se croira-t-elle seule avec lui! Ma fille, il est tems de renoncer aux consolations temporelles et de détacher votre coeur des objets périssables. C'est dans l'abnégation des biens terrestres, dans l'amour divin, dans l'espérance chrétienne, que votre âme doit puiser de véritables consolations et les forces qui l'aideront à jeter sa dépouille mortelle. Levez les



yeux au Ciel; contemplez la demeure des justes, descendez dans votre conscience, en implorant la miséricorde divine. Qui a part aux souffrances, a part aussi aux consolations. Le Dieu qui console est le Dieu qui pardonne et il ne console pleinement qu'après avoir pardonné." Avec quelle respectueuse confiance nous l'écou- tions! Au bout de quelques instans de recueillement, ma mère témoigna le desir de déposer dans le sein du père Enselme le secret de ses pensées.

Je me retirai et j'allai dans mon jardin donner un libre cours à mes pleurs. Je ne pressentois pas cependant que le moment redoutable fut si proche! Le père Enselme ne tarda pas à me rejoindre. Il avoit l'air ému et pensif. Ma fille, me dit-il, ne quittez plus votre mère, pendant les instans qui lui restent à passer avec nous. Que la douleur est ingénieuse, Henri, à se tromper elle même! Je ne compris que trop bien ces fatales paroles; mais je feignis de n'en pas saisir le sens, craignant qu'il ne s'expliquat

davantage. Je retourne auprès de ma mère. Je ne la quitterai donc plus jusqu'au moment où j'en serai séparée pour jamais. Je finis cette lettre; elle partira quand le ciel aura décidé de mon sort.

### *Lettre cinquième.*

**H**enri, Henri c'en est fait! je succombe à ma douleur! ma mère n'est plus! Comment ai-je la force de l'écrire, ayant à peine celle d'y penser? Il y a trois jours qu'elle a terminé sa triste existence, le père Enselme ne me quitte point; et me prodigue ses soins paternels, ses consolations chrétiennes. Ah! cher Henri, combien l'objet de nos affections nous devient plus cher, quand nous sommes à la veille de le perdre pour toujours... Jamais mon attachement pour ma mère ne fut si vif, si profond, que lorsque je fus sur le point d'en être séparée. Pour calmer ma douleur, le père Enselme me répète souvent que ma mère est avec les Anges. Pleurez ma fille, dit-il, mais ne murmurez point,

car ce seroit murmurer de son bonheur. Il prie avec moi. Qu'il est doux de mêler ses prières à celles d'un homme vertueux. Quelle onction! quelle piété! Je repète ce qu'il dit; car l'excès de la douleur m'empêche de trouver les expressions convenables à la piété. Oh! que le moment de cette séparation fut terrible et touchant! la première fois que la mort s'offrit à mes regards, ce fut pour me ravir le seul bien que j'avois sur la terre.... Pardonne, cher Henri, je ne pensois pas à toi, dans ce moment, j'étois toute à elle.... Avec quelle bonté angélique, Elle m'exhortait à la patience, à la vertu..... résignée à son sort, elle ne paraissoit plus occupée que des moyens de me faire supporter sa perte. Calme ta douleur, me disoit-elle, chère Zora, si tu veux que je meure heureuse et tranquille. Ne t'afflige point de me voir quitter cette Vallée de larmes; c'étoit pour toi seule que je supportois le fardeau de la vie. Sur le lit de mort, elle donnoit et recevoit des paroles de vie. Je ne répon-

dais que par des sanglots, des soupirs mal étouffés; le saisissement m'avoit oté l'usage de la parole. Tremblante, je soutenais ma mère appuyée sur mon sein. Elle m'ordonne de prendre les papiers qui étoient sous son Chevet. Ce sont, me dit-elle, les lettres, le Portrait et la promesse de mariage de votre Père. Quand je ne serai plus, allez, mon enfant, le trouver en France: dites lui que le malheureux objet de son amour, ou plutôt de sa haine, n'existe plus. Qu'il te reconnoisse pour sa fille, qu'il consente à être ton père et j'implorerai pour lui le pardon du Ciel, et toutes ses bénédictions. Ce souvenir douloureux acheva d'épuiser les forces de ma mère. Elle retomba dans mes bras; nos pleurs se confondirent. Je la vis pâlir, fermer les yeux... Je poussai un cri lamentable.... la porte s'ouvrit; le père Enselme, suivi du médecin, parut, revêtu d'une tunique de lin et portant le St. Viatique. A cette vue, ma mère se ranima. Pour moi, saisie de respect, je me prosternai,

j'adorai de toutes les puissances de mon ame, notre divin Sauveur!

A ces cheveux blancs, à son air inspiré, je croyois voir dans le père Enselme, un des Apôtres de notre foi..... Cet asyle de la douleur n'était plus à mes yeux qu'un sanctuaire auguste où la Religion venoit soutenir la vertu luttant contre la mort..... Le père Enselme s'approcha de ma mère qui, animée d'une force surnaturelle, se pencha pour recevoir la vie éternelle; ses yeux brillaient d'un feu céleste. Elle s'ecrie avec un mouvement passionné! O mort, où est ton aiguillon! Elle voulut se lever, je la soutins dans mes bras; elle se mit à genoux et pria. Quelle douce sérénité étoit répandue sur ses traits! tous les regards étoient attachés sur elle; j'avois cessé de pleurer. La sainte admiration qu'elle m'inspiroit, avoit arrêté la source de mes larmes. Le Médecin lui prit la main, et fit un signe au père Enselme, qui s'avança d'un air solennel, et dit d'une voix forte, ces paroles qui retentirent au fond de mon coeur.

Recommandez votre ame à Dieu. Elle leva les yeux et les mains au Ciel, et prenant le Crucifix qu'il lui présentoit, elle l'appuya contre sa poitrine. Mon Dieu, dit-elle d'une voix mourante, je me donne à toi... Partez ame chrétienne, répondit le père Enselme, et rejoignez votre Créateur. Elle ferma les yeux et rendit le dernier soupir. Toute ma résignation m'abandonna. Je me jetai sur elle, en poussant des cris douloureux. Il fallut employer la force pour m'arracher de son corps que je tenais embrassé, que je voulois réchauffer de mon haleine, de mes embrassemens. On m'emporta évanouie : Je ne repris l'usage de mes sens que pour me livrer à la plus violente douleur. Le père Enselme me regardant avec sévérité : La Religion dit-il, vous permet les pleurs, mais elle interdit le désespoir. Ces mots me rendirent à moi-même. Je tombais à ses genoux en le suppliant d'avoir compassion de ma faiblesse. Il me releva et une tendre pitié se peignit dans ses regards. Ma fille me

disoit-il, c'est la volonté du Ciel. Et ces paroles chrétiennes si simples, si augustes, appaisèrent dans mon ame le premier cri de la douleur. Le bon religieux n'employait point de vains discours pour me consoler : je n'étois pas en état de l'entendre ; mais ses larmes coulaient avec les miennes. Pleurez, ma fille, répétait-il souvent, et vous serez soulagée. Donna Maria, Jaco, partageaient ma douleur, et mes souffrances.

La nuit qui suivit ce jour déplorable se passa en prières. Le père Enselme veilla auprès du corps de ma mère. Des lampes répandoient en ce lieu une clarté fanébre. J'entendais la voix du Religieux, un peu affaibli par l'âge, entonner ce Cantique des Morts. „Réjouis toi Sion et sors de la poussière ; quitte les vêtemens de la captivité et revêts-toi de l'imortalité. J'ai passé comme une fleur, j'ai séché comme l'herbe des Champs.” Aussitôt que l'aurore parut, le père Enselme, à l'aide de Jaco, coupa des branches fleuries du Tulipier de la Case et

les liant ensemble avec des Coloquintes, des Giraumonts et autres lianes, il en forma un brancard sur le quel on déposa le corps de ma mère. Il le couvrit ensuite de feuilles de palmier. Je contemplai pour la dernière fois avec un douloureux plaisir ces traits chéris, ce visage empreint d'une douce tranquillité que rien désormais ne pouvait troubler. J'étendis avec respect la feuille qui alloit le dérober à mes yeux, et mes larmes coulèrent..... Le père Enselme et Jaco soulevèrent le brancard: Donna Maria et moi nous suivimes dans un profond silence le convoi funèbre. Nous traversames l'Allée d'abricotiers; le Zéphir matinal faisoit tomber sur nous une pluie de fleurs parfumées; elles parsemaient le chemin et traçaient notre route, route de fleurs qui conduisait à l'Asyle de la mort. Triste et fidèle image de notre vie! du sein de la jeunesse et des plaisirs nous passons dans les bras de la mort..... Tout respirait dans les airs, sur les montagnes, dans les plaines, un air de vie et de joie.



Les Oiseaux célébraient par leurs Chants la naissance du jour; les plantes sembloient être ranimées par la fraîcheur de la nuit, les Champs de Maïs se balançaient mollement au souffle des brises matinales; le Ciel brillait des feux les plus purs, et le soleil paroissoit étincelant à l'horison. Quel spectacle enchanteur! et quel contraste de ce réveil de la Nature avec notre triste et lugubre cortège.... Nous entrâmes dans le bois de l'ermitage. C'est là que l'on devoit déposer le corps de ma mère. Quel sentiment pénible, quel souvenir douloureux vint s'emparer de mon coeur, en appercevant parmi ces antiques ombrages, la Chapelle, où, j'allois prononcer le serment d'être à toi... quel moment elle retracoit à ma pensée, et dans quel moment, grand Dieu! j'y revenais..... On déposa ma mère près de ce Autel d'où je fus arraché par le cruel Zamté. Il étoit dépouillé de tous ses Ornemens: le père Enselme ne put y offrir le sacrifice de la Messe; tous les Vases sacrés avoient été brisés. Je restai

prosternée devant l'Autel, accablée du poids de mes douleurs. Je croyais, j'espérais y trouver le terme de ma vie; mais Dieu voulut sans doute en prolonger le cours, puis que je ne succombai pas à la peine mortelle dont j'étais frappée. Cependant on creusait le dernier azyle, qui devait recevoir les tristes restes de ma mère. Je demandai à être avertie, pour lui dire le dernier Adieu. Donna Maria vint me dire en pleurant que tout étoit prêt.... Je la suivis, et toute tremblante, je m'approchai de la fosse où étoit déposé le corps de ma mère... Adieu, lui criai-je, comme si elle eût pu m'entendre.

Le père Enselme et Jaco commencèrent à jeter de la terre, bientôt ma mère disparut à mes regards. On recouvrit la fosse d'un tertre de gazon. Elle étoit ombragée par un grand Acacias-Rose dont le feuillage delié, les fleurs d'une couleur riante, contrastoient avec la sombre verdure du Cyprés et du Mélése. Le père Enselme planta sur le tombau, le

signe du Chrétien. Après lui avoir rendu ce triste et dernier devoir, nous quit-  
tames le bocage de la mort et de l'éter-  
nelle paix. Le saint Veillard, en me  
reconduisant à la Case, fortifiait la fai-  
blesse de mon ame par des discours pleins  
de sagesse. La tendresse paternelle, l'on-  
ction, l'efficacité de ses prières et son  
inaltérable patience, triomphèrent enfin de  
ma vive affliction. Il ne retourna à l'hermi-  
tage, que lorsqu'il me vit plus calme, et  
soumise entièrement à la volonté du Ciel.  
Je vais, chaque matin, prier avec lui sur  
la tombe de ma mère et je commence  
à espérer que la paix renaîtra dans mon  
ame. Cher Henri, je connais ton coeur:  
Sans doute, en lisant cette lettre, tu ré-  
pandras autant de larmes, que j'en ai  
versées pour l'écrire.

### *Lettre 6<sup>me</sup> de Zora.*

Cher Henri! que je te dois de remer-  
cements! Une lettre de toi ne pouvait  
manquer de me causer un bien grand

plaisir; mais, dans ce moment surtout, combien j'avois besoin d'une pareille consolation! Qu'il est consolant en effet, de pouvoir dans le malheur, compter sur la tendresse des ceux qui nous sont chers. C'est alors que l'amitié se montre telle qu'elle doit être, pure et désintéressée. Et l'amour? Ah! je ne saurois raisonner sur tout cela, car ces deux sentimens se confondent si bien pour toi dans mon coeur, que je ne puis en démêler les diverses Nuances. Tu es donc en France, mon cher Henri. J'ai cherché sur la Carte, le Port où tu as débarqué et d'où j'ai reçu cette lettre (\*) adorable, dont le baume salutaire est venu adoucir l'amertume de ma douleur. Toutes mes Journées se passent à l'ermitage qui vient, ainsi que la chapelle d'être rétabli par les soins du père Enselme et de Jaco, dans son premier état. J'ai déposé sur l'Autel ma Couronne nuptiale, cette guirlande de fleurs d'Orange dont je m'étois parée avec tant

---

(\*) Toutes les lettres de Henri ont été égarées.

de joie. Que j'étois loin de prévoir que l'instant où nous allions être réunis à jamais, deviendroit l'époque fatale de mes malheurs et de mes souffrances. La mélancolie que j'éprouve actuellement, a perdu de cette douceur qui me la rendoit chère. Je ne sais quel pressentiment funeste m'agite et me poursuit. Serois-je donc réservée à des nouveaux tourmens! Souvent je regarde le portrait de Mr. de Lugny, à qui je n'ose donner le nom de père; et cette vue, l'avoueraï-je, excite dans mon ame un sentiment de haine contre tous les hommes... Le monde où, si j'en crois le père Enselme, se renouvellent sans cesse de pareils exemples, me paroîtroit bien odieux. Formée à la vertu dans la solitude, je n'ai pas même l'idée de tous les vices qui déshonorent l'humanité. J'ai peine à croire que le tableau qu'on m'en a tracé, n'ait pas été chargé de couleurs trop sombres. Il attriste, il afflige mon ame. Quel plaisir de pouvoir estimer ses semblables et de retrouver en eux les mêmes Vertus!

L'Estime est un sentiment si doux, si bienveillant, si bien fait pour mon coeur! Aussi, -quel supplice pour moi de vivre dans le monde égoïste, corrompu, pervers, au milieu de gens qui ne m'inspireroient que du mépris et à qui il me faudroit, déguisant mes pensées, temoigner des égards et même de la considération. Non, jamais mon caractère ne pourroit se plier à cette fausseté méprisable et je sens que je ne tarderois pas à devenir tout-à-fait misanthrope. Le monde n'est pas fait pour moi, ou je ne suis pas né pour lui. Cependant, cher Henri, je puis lui pardonner, si l'on peut y rencontrer des hommes tels que toi, tels que le père Enselme. Tu me blâmeras, peut-être, mon ami, de me déchaîner ainsi contre un monde, dont je ne puis avoir qu'une idée vague et imparfaite. Eh! qu'a t-il fait, diras-tu, à cette pauvre sauvage, pour qu'elle ose du fond de son humble Case, le censurer avec cette sévérité? Ce qu'il m'a fait?... Il m'a privé d'un père... C'est en suivant

vant des faux principes que Mr. de Lugny  
 a outragé, sacrifié les droits les plus saints.  
 Et comptez-vous pour rien, cher Henri,  
 les alarmes qu'il me cause? S'il alloit éle-  
 ver entre nous une barrière insurmontable.  
 Ah! je n'ai que trop raison de le re-  
 douter. Dis-moi, ah! dis-moi, que mes  
 craintes sont vaines et sans fondement.  
 Tu aurais pitié de ta pauvre Zora, si tu  
 pouvais la voir dans sa Case qui est si  
 triste, si isolée maintenant. Oh! ma mère,  
 respectable et chère Léonia! comme tout  
 ici me paroît plein d'elle. Souvent, je  
 me surprends à la chercher; je crois en-  
 tendre sa voix, je veux lui répondre....  
 O puissant effet des habitudes de l'esprit  
 et du coeur! Qu'il en coûte pour rom-  
 pre les liens qui vous attachoient à la  
 vie!... Hélas! quel vide la perte de ma  
 mère a laissé dans mon existence. Tout  
 est désert autour de moi. Je me vois  
 seule, sans appui, abandonnée a ma fai-  
 blesse..... Semblable au Liane des Sa-  
 vanes, qui languit et meurt, quand le  
 fer a coupé l'Arbre auquel il avoit uni

sa destinée.... Peut-être aussi la mort viendra-t-elle mettre un terme à mes souffrances... Tu seras libre alors, Henri, tu seras dégagé de tes sermens..... Non, non, mon ami; écartons cette funeste pensée: je vivrai, oui, je vivrai pour t'aimer, et te le dire.

### *Lettre septième.*

Un événement inespéré est venu, cher Henri, suspendre ma tristesse: la bonne Donna Maria est au comble de la joie. Elle a revu enfin son fils, le jeune Don Pèdre, qu'elle croyait avoir perdu pour toujours. Après plusieurs années d'absence, il vient de revenir plein de santé, plein de tendresse pour sa respectable mère. Dans quelle affreuse inquiétude il avait été jusques-là sur son sort! Il ne doutait pas qu'elle n'eut été la victime de la fureur des Nègres. Instruit par Donna Maria qu'elle étoit redevable de son existence à ma mère et à moi, il m'a té-



moigné la plus vive reconnaissance. Don Pèdre, après la mort d'un parent, avait recueilli un petit héritage en Espagne. A la nouvelle que sa mère existait à St. Domingue, il s'est aussitôt embarqué. Il presse Donna Maria de retourner avec lui dans leur patrie: tous deux m'engagent de les accompagner dans ce voyage. Cher Henri, quel bonheur d'aller en Europe, de n'être plus séparée de toi par cette mer.... Ah! si je n'eusse écouté que mes desirs, j'y serais déjà, dans cette terre habitée par mon Henri. Donna Maria et son fils attendront pour s'embarquer que la saison des pluies soit écoulée. Don Pèdre habite la Case avec nous. Sa conversation est agréable, et d'une très grande ressource, depuis que le mauvais tems rend nos promenades à l'ermitage moins fréquentes.

C'est le premier jeune homme que j'aie vu depuis ton départ. J'aurais pu le trouver aimable, si je ne t'avois point connu. Il est rempli d'attention pour moi; il m'offre continuellement ses ser-

vices, comme si je n'avais pas Jaco pour me servir. Il prouve un caractère obligeant, un coeur plein de reconnoissance qui voudroit me payer de tout ce que j'ai fait pour sa mère. Il me suit toujours des yeux et semble vouloir lire dans mes regards ce que je desire et ce qui peut me plaire. Ce jeune homme a sans doute quelques peines secrètes : car depuis qu'il est ici, je l'ai surpris plus d'une fois rêveur et plongé dans la mélancolie. Je ne puis en attribuer la cause à l'impatience de revoir son pays : le séjour momentané de St. Domingue ne paroit pas lui déplaire. Un jour que je le voyois plus triste qu'à l'ordinaire, je hasardai de lui en demander la raison. Je venais justement de recevoir deux lettres de toi, cher Henri, et cette circonstance m'avait rendue gaie et contente. Il me sembloit que tout le monde devait partager ma joie. Point du tout : Don Pèdre fut plus morne, plus silencieux que jamais. J'essayai inutilement de le distraire en lui lisant tes aimables lettres.

Je suppose que cette lecture n'avait aucun attrait pour lui; car son air était contraint et il soupirait à chaque phrase où tu m'exprimais ta tendresse. Peut-être regrette-t-il une amie? Pauvre jeune homme! il est triste, il aime, il est malheureux, quelle ressemblance entre nos destinées! Il m'intéresse puisqu'il souffre, et je veux être sa soeur, pour avoir des droits à sa confiance. Il sait notre histoire, Henri, et je lui ai montré ton portrait. Il a témoigné beaucoup d'empressement à le voir et l'a regardé avec une grande attention. Sans doute il le trouvoit charmant; mais il n'en a rien dit. Seroit-ce une de vos habitudes à vous autres Européens, de ne jamais exprimer ce que vous pensez; il faut toujours vous deviner. En vérité, les femmes chez vous ont besoin d'avoir bien du tact, et de la sagacité. Donna Maria est émerveillée de son fils. Elle le trouva d'une beauté parfaite et ne voit rien au dessus de lui. Elle s'est même oubliée une fois jusqu'à dire qu'il étoit mieux que toi. Jugez de

mon depit! c'est une injustice que je ne lui aurois jamais pardonnée, si je ne l'avois attribué à l'aveuglement de l'amour maternel. Peut-être seras-tu curieux de connoître le portrait de ce jeune Espagnol. Le voici: tu te souviens de Donna Maria, et tu disois qu'elle avoit du être belle dans sa jeunesse. Eh bien! Il a ses traits: un air doux et noble, mais un peu mélancolique: ce qui le rend intéressant, je ne saurois dire pourquoi; le teint olivâtre, des yeux noirs, pleins de feu et d'expression. Il est difficile de soutenir son regard, tant il est pénétrant. J'aime bien mieux le tien qui est si doux et que j'avois tant de plaisir à rencontrer. Sa taille est moyenne, mais dégagée, moins gracieuse, que celle de mon Henri. Quant à son caractère, je te l'ai dépeint, il convient parfaitement à la situation de mon ame: une humeur plus gaie me déplairoit. Il a rendu visite au père Enselme et le bon vieillard a pris un tel attachement pour lui qu'il l'a pressé de venir s'établir à l'hermitage.

pendant le séjour qu'il compte faire dans notre isle. A l'exemple de ses compatriotes Don Pedre a beaucoup de dévotion. Il temoigne les plus grands égards, un respect profond à notre saint Hermite qui paroît l'aimer comme son fils. Un trait de Don Pèdre qui m'a vivement touché, c'est qu'il a planté des fleurs sur la tombe de ma mère et il paroît prendre plaisir à les cultiver. Il a fait un siège de mousse autour de l'Acacia, qui graces à ses soins, est entouré de buissons de dierville et de jasmins de la Floride. Ses mains ont embelli pour moi le séjour de la tristesse. Lorsque le père Enselme s'enfonce dans les bois de bananiers, pour se livrer à ses méditations, Don Pèdre va chercher sa guitare à l'ermitage et chante en s'accompagnant, des romances Espagnoles, bien touchantes. Rien de si mélodieux, de si attendrissant que le son de sa voix. Avant de l'avoir entendu, je n'avois pas l'idée d'une semblable harmonie. Plein de complaisance pour moi, il veut bien me donner des

leçons de chant. La musique me fait passer quelques momens très agréables. Je trouve que rien ne reveille autant les souvenirs..... Tu remplis si bien mes rêveries, mon ami, lorsque dans ce bois sauvage sur la tombe de ma mère, j'écoute les doux, les tendres accens de Don Pèdre. J'éprouve un charme délicieux, fugitif comme le son qui l'a fait naître. Je pleure, mais ces larmes n'ont plus d'amertume. Tu seras content, mon ami, je n'en doute point, de voir que ta Zora, moins livrée à ses peines, commence à prendre du goût pour ce qui peut les dissiper. Mais, mon bien aimé, le plaisir le plus doux pour moi, est celui de t'écrire et surtout de regner dans ton coeur, pour me servir des expressions de l'une de tes lettres. Je te remercie de ce mot charmant. Je sens tout le prix qu'il a dans ta bouche. Désormais je ne crains plus l'absence.

---

## CHAPITRE X.

Toutes ces lettres touchèrent vivement Henri, et remplirent son coeur d'anxiété et de regrets. Tantôt il se reprochoit la facilité avec laquelle il s'étoit rendu aux conseils de son cousin: il s'accusoit d'avoir abandonné l'interessante Créole, d'être cause de ses malheurs. Tantôt il sentoit tout l'embaras de sa position. Si je l'épouse, dit-il, un cri universel s'élèvera contre moi; si je renonce à l'épouser, comment l'oublier et comment éviter le remords? Pour son bonheur et pour le mien, il eut mieux valu que nous ne nous fussions jamais connus.

Ce fut dans ces dispositions qu'il arriva à Paris où Stanislas livré aux plaisirs et aux affaires, le reçut avec joie, le croyant entièrement guéri de sa passion. Stanislas reconnut avec surprise qu'il s'étoit trompé: Henri paroissoit plus que jamais épris de la jeune Américaine. Il résolut cette fois d'employer, pour la

guérir, l'arme du ridicule et de traiter légèrement une passion, qui pouvoit devenir sérieuse. Il profita de la lecture que Henri lui avoit faite des lettres de Zora pour le plaisanter sur l'arrivée de Don Pèdre à St. Domiugue, incident qui lui sembloit très propre à terminer le roman de la maniere du monde la plus naturelle. On pleure, Don Pèdre console, à force de consoler il persuade et quand on a le talent de la persuasion, il est bien aisé de se faire aimer. On l'aime donc et vous qui êtes si loin, vous voilà oublié, et voilà le roman fini. N'ai-je pas raison? Je vois toujours juste, parceque je vois les choses telles qu'elles sont et non à travers le prestige d'une imagination exaltée.

Les plaisanteries de Stanislas toutes déplacées qu'elles parurent à Henri firent cependant impression sur son esprit naturellement porté à la défiance. Il relut avec beaucoup d'attention la lettre la de Zora. Il lui sembla qu'elle s'exprimoit sur le compte de Don Pèdre avec trop de chaleur, avec



un intérêt qu'il n'auroit pu lui inspirer en si peu de tems, si son coeur n'eut été disposé en sa faveur. Enfin cette lettre qui lui avoit paru d'abord si touchante, porta le trouble dans son ame. Stanislas s'en apperçut et cette découverte le combla de joie. Il résolut de mettre tout en oeuvre pour distraire son ami du penchant qui l'entraînoit. Depuis long-tems il avoit des vues sur lui et il desiroit ardemment de l'unir à sa soeur; jeune personne charmante, élevée au célèbre institut de Mme C... Henri se la rappelloit à peine, ne l'ayant vu que dans son enfance. Stanislas dans l'intention de lui faire connoître sa soeur, vint un jour le prier de l'accompagner à l'institut, pour y assister à l'examen public qui devoit avoir lieu en présence de la plus brillante société de Paris. Il le prévint que sa soeur devoit y paroître. Henri s'y laissa entraîner plus par desoeuvrement que par motif de curiosité. Le coeur préoccupé, il se soucioit peu de voir une réunion de jeunes personnes qui ne l'in-

teressoient point: depuis qu'il aimoit Zora, toutes les femmes lui étoient devenues indifférentes: son esprit prévenu leur trouvoit mille défauts: leur langage, leurs idées, leurs manières, tout en-elles lui paroissoit affecté. Il les comparoit à ces belles fleurs artificielles qui imitent la nature sans en avoir le charme.

Arrivé à l'institut, on le fit entrer lui et son cousin dans une grande salle occupée par un grand nombre de spectateurs. Il se plaça dans un enfoncement et se mit à considérer avec humeur ces jeunes personnes qui fixoient en ces momens les regards et l'attention de toute l'assemblée. Voilà, se disoit-il, un excellent moyen de leur inspirer de l'affectation, de l'orgueil, de la vanité! Au lieu d'enseigner à ces jeunes personnes que la modestie est le plus bel appanage de leur sexe, on leur apprend à paroître avec assurance devant le cercle nombreux, à faire parade des talens réels ou prétendus et à provoquer de vains applaudissemens. Livré aux diverses re-

flexions que ce spectacle lui suggérait, Henri oublia complètement qu'il se trouvoit au milieu d'une société brillante. Stanislas le tira de sa rêverie pour lui montrer sa soeur. En effet, au milieu d'un groupe où elle s'étoit tenue cachée jusqu'alors, Henri vit sortir une jeune personne dont la figure séduisante le frappa. C'étoit Louise, il la trouva grande, embellie, charmante : elle avoit dix-sept ans, l'âge de Zora. Il ne put s'empêcher de la considérer avec intérêt. Louise s'avança vers les spectateurs avec un embarras plein de grace ; qui n'échappa point à l'oeil observateur de Henri. Il lui sut gré de sa timidité. En qualité de Polonoise Louise fut interrogée sur l'histoire de Pologne. Elle en fit un résumé clair et précis. Tout intéressoit dans cette jeune personne. Son air, son ton, sa voix, tout en elle étoit ingénu ; noble et gracieux. Je ne sais quelle aimable négligence, repandue sur toute sa personne, prouvoit que l'art de plaire lui étoit inconnu et qu'elle pouvoit s'en passer.

Ses beaux cheveux blonds, simplement relevés, sans secours d'un habile coiffeur, formoient autour de sa tête une espèce de couronne. Une rose aussi fraîche que son teint, y étoit attachée, mais avec si peu de soin qu'elle sembloit toujours près de tomber. Son regard étoit spirituel mais timide; sa bouche charmante laissoit entrevoir des dents d'un émail de perles. A peine osoit-elle lever les yeux sur l'imposante assemblée, lorsque ses regards s'étant portés par hasard du côté de Stanislas, elle reconnut Henri qui étoit près de lui. Elle fut au moment de perdre le fil de son discours; mais elle se remit aussitôt et personne ne s'aperçut de son trouble, excepté celui qui l'avoit causé. Au récit de la dernière révolution de Pologne, Henri soupira; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'en regardant son aimable cousine, il la vit tout-à-coup pâlir et à ce mot fatal de partage de la Pologne, prononcé d'une voix entrecoupée de soupirs et de sanglots, s'enfuir brusquement en couvrant de deux mains, son visage baigné de

larmes. A cette scène inattendue, à ce trait touchant et naïf de patriotisme, Henri se leva éperdu. Nulle femme, Zora même, n'avoit fait éprouver à son coeur une émotion si vive, une sensation si extraordinaire. Il sortit précipitamment pour se dérober à lui-même le trouble qu'il ressentait. Stanislas le rejoignit bientôt et feignant de ne pas s'apercevoir de son embarras, il lui dit en riant: convenez que Louise est encore bien enfant. J'ai remarqué que cette petite scène et ce fracas de pleurs vous ont déplu; car vous êtes sorti sur le champ. Henri dans la crainte de se trahir ne répondit rien. Il se félicita secrètement de ce que Stanislas n'avoit pas lu dans son coeur et reprit avec lui son air accoutumé. Son cousin lui proposa d'aller passer la soirée chez la Comtesse de B... leur parente, où il comptoit, dit-il, s'amuser bien aux dépens de sa soeur, qui devoit s'y trouver. Henri qui avoit pénétré les desseins de Stanislas, voulut d'abord s'y refuser, mais

en y réfléchissant, il consentit à se rendre chez Mme de B. bien résolu de se tenir sur ses gardes et de ne rien laisser échapper dans son air, ni dans ses discours qui pût être interprété favorablement par Stanislas. La contrainte qu'il s'imposoit, et la réserve qu'il croyoit devoir mettre dans sa conduite, l'irritoient singulièrement. Enfin il se rendit chez la Comtesse B. mais si tard, que toute la société y étoit rassemblée. En montant l'escalier, il apperçut une rose qu'on venoit d'y laisser tomber... Il devine sur le champ, à qui elle pouvoit appartenir. Il entre au salon. Après les complimens d'usage, il cherche des yeux Louise. Il l'apperçoit causant dans le cercle avec un des hommes de la société: la voyant sans rose dans ses cheveux, il s'approche d'un air respectueux et lui présente la fleur qu'il avoit trouvée. Permettez-moi, ma Cousine, lui dit-il, de me reppeller à votre souvenir et de vous faire cette restitution en renouvelant connoissance avec vous. Louise, étonnée, et lui rendant

un léger salut. Ah! vous êtes trop bon, mon cousin, lui dit-elle, d'avoir pris la peine de ramasser une rose fanée. En même tēms elle la jeta de coté et reprit la conversation qu'elle avoit interrompue. Elle fit cette action d'un air si simple et indifférent qui piqua vivement Henri, dont le dépit s'accrut encore lorsqu'il vit la personne qui causoit avec Louise, s'emparer de cette rose dedaignée et Louise approuver cette action par son silence. Il s'éloigne aussitôt avec humeur en se disant: jamais Zora n'eût fait cela. Quelle légèreté, quelle inconséquence et quelle coquetterie dans toutes ces femmes. Il passa dans une autre pièce de l'appartement où l'on avoit établi des partis de jeu. Bientôt après attiré par la musique qui se fit entendre, il retourna dans le salon où Louise avec trois autres personnes de la société exécutoit un Quatuor de Nina, musique de Paësiello. Elle chantoit avec beaucoup d'expression et sa methode étoit parfaite. Sa voix étoit belle et pure; mais ce chant mélan-

colique ne convenoit point à sa figure brillante, enjouée et pleine de vivacité. L'imagination de Henri sut y suppléer, en se représentant Zora à la place de Louise, de laquelle il détourna ses regards pour rendre l'illusion vraisemblable. Du reste c'étoit le même son de voix, ce timbre si touchant et en même tems si sonore. Henri fut frappé de cette ressemblance et plusieurs fois, dans le cours de la soirée, il adressa la parole à Louise, uniquement pour entendre sa voix. Il ne put s'empêcher de lui faire son compliment sur l'agréable talent qu'elle possédoit. Elle y répondit avec beaucoup de grace et de simplicité. Henri fut étonné de lui trouver si peu de vanité, après l'idée qu'il s'étoit formée d'elle. Il ne cessa de l'observer pendant toute la soirée et ses observations tournèrent à l'avantage de Louise, à qui rien ne manquoit pour plaire: elle avoit de l'esprit, de l'amabilité, cette timidité qui convient à une jeune personne: Elle s'exprimoit avec grace, repondoit avec ju-



stesse, mais rarement on la voyoit prendre part à la conversation générale. Elle paroissoit peu dans le grand monde, et la maison de la Comtesse B... étoit la seule qu'elle fréquentoit. Cette Dame qui avoit été l'intime amie de sa mère, s'étoit chargée de la reconduire en Pologne. Elle l'aimoit et ne tarissoit point en éloges sur son compte. Elle vantoit en presence de Henri les charmantes qualités, l'heureux caractère de Louise. Henri souvent paroissoit excédé de ces éloges répétés jusqu'à la satiété. Sa défiance naturelle lui faisoit supposer une secrète intention qu'on n'osoit avouer ouvertement. Cependant il s'interessoit à Louise plus qu'il ne le croyoit lui-même. Il aimoit à la rencontrer, il se plaisoit à causer avec elle, s'il étoit sur de n'être point observé. L'esprit vif aimable et enjoué de sa jeune cousine, sans influencer positivement sur ses sentimens, servoit pourtant à le distraire de ses peines.

Plusieurs mois s'étoient écoulés et il n'e recevoit point de nouvelles de Zora :

Il n'osoit confier son inquiétude à Stanislas dans la crainte qu'il ne vint l'alarmer par des soupçons imaginaires. Incertain sur le parti qu'il devoit prendre, il étoit quelquefois presque décidé à quitter la France et à retourner à St. Domingue : mais d'un autre côté, il étoit retenu par l'espoir, foible il est vrai, du retablissement de son pays. Cette incertitude faisoit son supplice. Henri se trouvoit souvent avec Louise et il se laissoit aller vaguement sans projet, sans réflexion au plaisir de la voir et de l'entendre. Le moindre desir qu'elle auroit laissé appercevoir de l'attirer et de le captiver, l'eût éloigné d'elle à jamais : une conduite si réservée et qui ne laissoit pas même échapper une préférence, le rendoit parfaitement tranquille à cet égard. Il ne cherchoit auprès d'elle qu'une diversion à ses chagrins. Louise ne pouvoit lui faire oublier Zora : elle n'étoit encore pour lui qu'un objet de comparaison. C'étoit beaucoup d'oser les comparer. Son coeur avoit bien déjà reçu une at-

teinte; mais la blessure n'étoit pas profonde. Elle est heureuse, se disoit-il, elle est chérie, adorée de tout ce qui l'approche, tout lui sourit dans ce monde: qu'a-t-elle besoin de mon coeur? Non, Zora, je ne te priverai pas du seul ami que tu aies sur la terre.

Un jour qu'il témoignoit à Louise son étonnement de ce qu'elle n'avoit pas cherché à se répandre dans la société pour prendre part aux plaisirs brillans du carnaval, elle lui répondit avec beaucoup de sagesse et de raison, que l'intention de son père, en l'envoyant à Paris, avoit été de lui procurer une éducation soignée et des maîtres habiles: qu'elle auroit cru faire un mauvais emploi du temps et de l'argent destiné à lui procurer des connoissances utiles et des talens agréables en les employant à des amusemens frivoles. D'ailleurs, ajouta-t-elle, pourquoi chercherois-je à connoître des plaisirs dont la privation pourroit me causer des regrets? J'ignore quel sort m'attend dans mon pays: peut-être suis-

je destinée à passer ma vie à la campagne dans la solitude, alors les talens, dont je serai redevable à l'éducation que j'ai recue, me deviendront une ressource contre l'ennui. Je saurai me suffire à moi-même et oublier Paris.

Henri fut aussi charmé que surpris de lui trouver tant de raison à un âge où il est rare de la voir entièrement développée et parvenue à sa maturité. Il avoit intérieurement blâmé son oncle d'avoir envoyé sa fille à Paris, dans une ville dont le séjour brillant, les plaisirs variés, tout le prestige du luxe et des arts pouvoient séduire l'imagination d'une jeune personne, en lui inspirant le goût de la dissipation et sans doute de la répugnance pour habiter son propre pays qui ne pouvoit lui offrir les mêmes avantages et les mêmes objets de distraction. Mais la raison de Louise paroit à tous les inconvéniens qui pouvoient en résulter et tranquillisoit Henri sur son bonheur à venir. Avec un esprit si juste, si solide, elle ne pouvoit manquer d'être

heureuse en quelque lieu qu'elle fut destinée à vivre. Henri n'en demeura pas moins convaincu qu'il y avoit de l'imprudence à faire élever les jeunes personnes dans les pays étrangers. En admettant que l'éducation y soit plus solide, plus perfectionnée, elle a du moins l'inconvénient tres grand aux yeux d'un bon citoyen, celui de rendre les jeunes gens étrangers à leur patrie, en leur faisant contracter des habitudes locales, des vues, des opinions qui souvent ne sont point en rapport avec celles de leur pays. Les impressions de l'enfance sont les plus durables. Combien il est donc important de les fixer au sol qui nous a vu naître, à la patrie que nous devons honorer et chérir.

---

## C H A P I T R E X I.

**O**n étoit alors aux premiers jours du charmant mois de mai. C'étoit à peu-près l'époque de l'anniversaire de la naissance

de Louise: Henri forma le projet de lui donner une fête à cette occasion, et il en fit part à Stanislas qui lui en marqua son contentement. Quelle fut sa surprise lorsque la veille même du jour fixé pour cette réunion, son cousin vint d'un air empressé et en même tems préoccupé le prévenir de l'impossibilité où il étoit de se trouver à la fête. Je ne vous le pardonnerai jamais, lui dit Henri, à moins qu'il ne soit question d'une affaire d'honneur ou bien d'un rendez-vous? C'est l'un et l'autre, répondit Stanislas. Le mystère que Vous y mettez, reprit Henri, ne me laisse pas douter que la chose ne soit sérieuse. Vous me rendez, j'espère, assez de justice pour compter sur moi, si vous avez besoin d'un ami. Stanislas pour toute réponse, lui serra la main et sortit précipitamment.

Henri tout occupé des préparatifs de sa fête, ne chercha point à deviner les motifs de sa conduite. Pour profiter des agrémens de la saison et rendre la fête plus riante, il avoit choisi hors des murs

de Paris, une maison de campagne, située sur les bords de la Seine. Toute la société Polonoise qui se trouvée à Paris, fut invitée. Le salon de forme ovale étoit décoré avec la dernière élégance. Un sofa de satin blanc, orné de franges d'or regnoit à l'entour. Les murs étoient revêtus de grandes glaces qui réfléchissoient le feu des lumières. Au dessous de la corniche étoit suspendue une draperie de couleur ponceau, disposée à l'antique. Des orangers fleuris, dans des caisses d'acajou, furent placés entre les croisées. Des pots de fleurs de toute espèce, et divers arbrissaux précieux, disposés avec gout, formoient dans le salon des Clumps variés, et par le mélange de leur couleur et de leur parfums charmoient à la fois l'odorat et la vue. Chaque croisée étoit couverte d'un chassis de gaze légère qui laissoit appercevoir les jets d'eau et l'illumination du jardin.

Déjà la société étoit en partie rassemblée; la musique faisoit entendre des airs qui invitoient la jeunesse à la danse

et aux plaisirs, lorsque Louise arriva, conduite par la Comtesse de B... La beauté de sa figure, l'élégance de sa mise, excitèrent à son arrivée, un murmure d'applaudissemens. Ses beaux cheveux blonds étoient retenus dans un réseau de perles avec une guirlande de grenades naturelles, dont les vives couleurs faisoient ressortir celles de son teint éblouissant. Sa Robe, d'une blancheur éclatante, étoit garnie des mêmes fleurs. Le bal s'ouvrit par les danses nationales. Après plusieurs tours de la Polonoise, Henri engagea Louise pour la *Mazourka*. Les spectateurs se rangèrent en cercle, pour voir exécuter une Danse alors peu connue à Paris. La manière dont Louise en exécuta les figures, enleva tous les suffrages. On ne pouvoit se lasser d'admirer l'aisance et la grâce qui accompagnoient tous ses pas. Cependant, plusieurs personnes instruites du talent de Louise pour le Chant, vinrent la prier de faire de la musique. Louise y consentit avec sa complaisance ordinaire et passa dans une autre pièce de l'appartement où il y



avoit un piano: Elle y fut suivie de presque toute la société. Henri fatigué resta dans le salon et s'assit dans l'embrasement d'une fenêtre: là, il réfléchissoit sur le trouble des sens et sur cette espèce d'ivresse et de délire que font éprouver les plaisirs tumultueux; quand tout-à-coup, il entendit un léger bruit derrière le chassis. Il se retourne, il apperçoit une femme vêtue de blanc et dont la figure, les traits lui rappellent les traits, la figure de Zora. Frappé de la ressemblance, il se lève brusquement et s'élançe dans le jardin pour satisfaire un mouvement inquiet de curiosité. Recherche inutile! L'espèce de fantôme avoit disparu, un instinct machinal l'entraîne dans un bosquet de lilas et de chevre-feuille. Dans ce moment la voix éclatante de Louise fit entendre ces paroles d'un Air de Romeo *Ombra Adorata, aspetta...* Le son d'une musique touchante, ces paroles prononcées avec tant de force et d'expression, le souvenir de Zora, l'apparition de cette femme blanche firent éprouver à Henri un sen-

timent indéfinissable de peine et d'inquiétude. Troublé, agité, il parcourt tout le jardin, sans y découvrir personne. Il va même du côté de la rivière où il y avoit une grille; il la trouve fermée. Las et honteux de poursuivre une ombre fugitive, il revient sur ses pas, traitant d'illusion mensongère ce qui étoit la réalité même... Il rentra dans la salle, mais avec un visage tellement altéré que tout le monde en fut frappé. Les danses avoient recommencé, le bal étoit plus animé que jamais. Louise étoit toujours l'objet de l'admiration, mais pour Henri le charme étoit dissipé... Un rien en amour fait naître le prestige, un rien souvent le détruit... Tout, dans cette brillante réunion, depuis quelques instans paroissoit à Henri vain, frivole, insipide. Il n'étoit plus occupé qu'à chercher parmi les femmes de l'assemblée qui pouvoit avoir donné lieu à cette scène inexplicable. Mais nulle ne lui offroit l'image de cette taille aérienne, de cette figure céleste qu'il étoit impossible de méconnoître et

d'oublier, et son imagination demeura frappée de l'idée d'une apparition. Fatigué du fracas qui l'entouroit, pressé du besoin d'être seul, il avança l'heure du souper, pour hâter la séparation de l'assemblée, mais au sortir de table, toute la société passa dans le jardin, pour jouir de la fraîcheur et de la beauté de la soirée, qui étoit en effet délicieuse. Henri ne pouvoit en goûter les plaisirs; il étoit préoccupé au point qu'en donnant le bras à la Comtesse de B... il tomba dans une distraction complète, dont elle lui fit des reproches, en lui disant qu'il faisoit très mal les honneurs d'une fête. Le bal se prolongea bien avant dans la nuit. Le jour suivant Henri conservoit à peine un souvenir confus des impressions de la veille. Il se préparoit à sortir pour aller demander de nouvelles de la Comtesse de B... et de Louise, quand on vint lui remettre un paquet cacheté à son adresse. Il fit un cri de surprise et de joie, en reconnoissant l'écriture de Zora. Il rompt impétueusement le cachet... mais

que devint-il en voyant ce seul mot *Adieu*, mot fatal qui devoit signifier la mort. Le papier échappe de ses mains. Il arrache, l'enveloppe du second paquet et il reconnoit avec saisissement, le portrait qu'il avoit donné à Zora. Il tombe anéanti sur un fauteuil, et reste quelques minutes la tête appuyée sur les deux mains, avant de pouvoir revenir de cet accablement affreux.... Il reprend la lettre, le portrait, les examine tour-à-tour, voulant douter encore de son malheur, Tout n'attestoit que trop la triste vérité! C'étoit bien la main de Zora, c'étoit son portrait; derrière la glace il decouvre quelques fleurs dessechées du bouquet sentimental et une natte de ses cheveux et de ceux de son amie. Il appelle tous ses gens à la fois, pour savoir d'où, par qui le paquet étoit venu. C'étoit son banquier, qui l'avoit envoyé. Il y court... point de banquier: il étoit absent. Il lui faut attendre son retour pendant une heure entière... Il arrive enfin; mais il ne peut satisfaire sa

curiosité. La lettre n'étoit point parvenue par la voie ordinaire; il ignoroit comment elle lui avoit été remise. Henri vole chez Stanislas dans l'espoir d'en obtenir quelques éclaircissemens. son cousin n'étoit point encore de retour de la Campagne. Cette absence fut pour lui un trait de lumière. Revenu chez lui, il s'enferme dans sa chambre, et là, sans s'épuiser en conjectures et se rappelant la manière brusque dont Stanislas l'avoit quitté, il ne douta plus que ce ne fût à lui, que le paquet avoit été adressé et qu'il ne s'étoit éloigné que pour n'être point témoin de sa douleur. Non, s'écrie Henri dans un transport de fureur, non, tu ne jouiras pas de ma douleur; je ne te reverrai de la vie. C'est toi qui, pour ménager le mariage de ta soeur, m'as arraché des bras de Zora; c'est toi qui as causé sa mort. C'en est fait: je romps désormais avec toi et il continua d'adresser à Stanislas, comme s'il eut pu les entendre, les reproches les plus violens,

Toute la nuit se passa en plaintes amères et de le point du jour, résolu de quitter Paris dont le séjour lui étoit devenu odieux, il se rend chez le Ministre de la guerre, pour solliciter de l'emploi dans l'armée d'Allemagne. Sa demande est accueillie, il partit aussitôt pour se rendre à son poste, sans avoir mis personne dans sa confiance, sans avoir pris congé de personne. Oubliant ainsi les égards dus à la bienséance et les devoirs de la société, il ne se présenta pas même chez la Comtesse de B... sa parente. Aucune considération ne put l'arrêter: ni les interprétations de ses amis sur le mystère du parti qu'il avoit pris et sur l'étrange promptitude de son départ, ni la bizarrerie apparente de sa conduite qui seroit inexplicable aux yeux de ceux qui ne pouvoient en pénétrer les motifs. Il n'écrivit point à Stanislas, pour lui demander des éclaircissemens et le mettre du moins à portée de se justifier. N'étant pas lui-même à l'abri de tout reproche, il epru-  
voit

voit une espèce de soulagement de trouver son cousin coupable. Il étoit décidé à rompre avec lui, avec toute sa famille. C'étoit un sacrifice qu'il croyoit devoir à la mémoire chérie de Zora, une expiation des plaisirs momentanés qu'il s'étoit permis et surtout de son infidélité passagère qu'il se reprochoit avec amertume.

---

## SECONDE PARTIE.

---

### CHAPITRE I.

Le Comte Henri W.... servoit depuis deux ans en Allemagne sans avoir eu la moindre relation avec sa famille. Son cousin, dans l'intervalle, avoit fait plusieurs tentatives pour se rapprocher de lui, mais Henri s'étoit constamment refusé aux avances de l'amitié. Cependant le temps, les devoirs de son état, les succès qu'il avoit obtenus, parvinrent à le distraire de ses chagrins. Son ame devenue plus calme, il sentit le besoin d'un ami; le souvenir de Stanislas revint alors à sa pensée; il se repentit de l'avoir négligé, calomnié peut-être!. Prompt à s'accuser lui-même, il éprouva le desir de le revoir, de l'embrasser... Voeux tardifs et superflus! A cette époque Hen-



ri reçut une lettre de son Oncle, qui près d'expirer, lui apprenoit la mort de son fils unique, la mort de Stanislas, tué à la bataille d'Austerlitz. Inquiet sur le sort de Louise qu'il laissoit orpheline, sans amis, sans parens, l'infortuné vieillard le conjuroit de presser son retour en Pologne et de ne pas rejeter les derniers vœux d'un pere mourant, qui le choissoit pour le protecteur de sa fille „ J'emporte dans la tombe, ajoutoit-il. le desir que ma fortune et la vôtre soient un jour reunies sous le nom de la famille dont vous êtes le rejetton.” Cette lettre affligea vivement Henri, en lui ôtant l'espoir de réparer ses torts à l'égard de Stanislas. Ses soupçons peut être étoient mal fondés : pourquoi l'avoir jugé sur de simples apparences ? pourquoi s'être refusé à toute voie de reconciliation ? En relisant de sang-froid les dernieres lettres de Zora, il sentoit se reveiller au fond de son coeur de nouveaux soupçons. La mort de Zora ne lui paroissoit plus qu'un artifice odieux

dont sa folle crédulité avoit été la dupe; malgré les sages avis de Stanislas. Frappé de cette dernière pensée, il résolut de remplir à la fois et les vœux de son oncle et les intentions de son ami. Malgré le serment qu'il avoit fait en quittant son pays; de n'y rentrer que les armes à la main, il demanda un congé pour retourner en Pologne. Ce ne fut pas sans un profond attendrissement qu'il revit sa terre natale après une absence de dix ans. Rendu à ses concitoyens, à ses amis Henri sentit que le bonheur n'étoit fixé pour lui qu'aux lieux qui l'avoient vu naître. La joie de retrouver ses anciennes liaisons, les sentimens de bienveillance dont il se voyoit l'objet dans toutes les sociétés, lui procurèrent les doux momens dont il eût joui dans sa vie. Cependant il eut le courage de s'arracher aux tendres épanchemens de l'amitié, à tous les plaisirs qui s'offroient à lui en foule, pour remplir un devoir cher et sacré.

Louise depuis la mort de son pere, habitoit la Campagne; il résolut d'aller l'y trouver sans la prévenir de son arrivée. Cette terre qui avoit été la demeure du Comte W. Oncle de Henri étoit située à vingt lieues de Varsovie. Henri s'y rendit en poste au declin d'un beau jour d'automne. Son coeur se remplit d'émotion à la vue des lieux où il avoit passé les premières années de son enfance et de sa jeunesse, âge de la vie qui laisse de si doux souvenirs, des souvenirs ineffaçables... Ce n'étoit pas de la joie, ce n'étoit pas de la tristesse qu'il éprouvoit; c'étoit un sentiment particulier qu'on ne peut décrire. Henri ordonna au postillon de ralentir le pas de ses chevaux et de s'avancer en silence. Il soupire à la vue de l'Eglise paroissiale, qui renferme les cendres de sa famille et celles de son Oncle. L'airain bruyant annonçoit la prière du soir et faisoit retentir les airs de ses sons argentins. A la lueur du crépuscule et des feux du Couchant qui répandoient une lueur rougeâtre, Henri

distinguoit encore les divers objets qui passaient successivement devant lui: la forge où se fesoit entendre le bruit des marteaux et d'où jaillissoient du sein des ténèbres des gerbes d'étincelles; le moulin à la Rembrandt, dont les ailes gigantesques decrivoyent dans les airs un cercle rapide; l'Étang qui par la magie du clair obscur paroissoit si étendu et dont la surface légèrement ridée reflétoit les jeux de l'ombre et de la lumière et leurs effets inimitables; tandis que des troupes de canards sauvages s'y refugioient au milieu des roseaux et que des Cygnes au plumage de neige, empressés de regagner leur asyle s'avançoient majestueusement vers un Ilot solitaire qui leur offroit à la fois le repos et la sécurité. Les troupeaux rentroient en mugissant dans leurs chaudes étables. Les Ouvriers fatigués regagnoient leurs chaumières, emportant sur leurs epaules, les instrumens de leurs travaux.

Déjà la voiture de Henri avoit traversé la digue, ombragée de vieux peu-

pliers de la Vistule: elle entre dans la cour du chateau aux aboiemens des chiens de chasse éveillés par le bruit. Le vieux concierge Antoine accourt et à la vue de Henri, il jette un cri d'étonnement. „ Ah! Mr. Le Comte, dit-il, soyez le bien-venu! Qui pourroit espérer de vous revoir! Hélas! si mon pauvre maire vivoit encore, combien il en auroit eu de joie! En disant ces mots le fidele serviteur essuyoit les larmes, dont ses yeux s'étoient remplis au souvenir de son maître.” Et Louise, dit Henri, où est-elle? Au jardin; vous la trouverez bien triste, mais toujours bonne et jolie comme un Ange. Entrez, moi, je cours la prévenir. Il prend son trousseau de clefs, ouvre à Henri les portes du grand Appartement et s'éloigne pour aller avertir sa jeune Maitresse. En traversant la salle à manger où étoient suspendus les portraits des Rois de Pologne, et ceux de quelques grands hommes qui avoient illustré leur pays, Henri se rappella d'y avoir vu souvent dans son en-

fance son pere et son Oncle dans le costume national, assis autour d'une table immense avec de joyeux convives et portant, au son d'une musique bruyante, de nombreuses santés au succès de la diète et au bonheur de la république. Henri soupira au souvenir de ce bon vieux tems, dont-il ne lui restoit plus qu'une foible image. Plusieurs pièces, qui ne lui offroient que sa propre figure réfléchie dans toutes les glaces, le conduisirent dans une chambre écartée, où son Oncle se retiroit pour travailler et que Louise par attachement pour la mémoire de son père, avoit choisi pour son cabinet d'étude. Tout ce qui avoit appartenu au Comte de W... s'y trouvoit encore dans le même état qu'il l'avoit laissé: son bureau, son grand fauteuil, ses papiers, sa montre arretée, son fusil avec sa gibecière, quelques autres armes suspendues à la muraille. Enfin la piété filiale de Louise avoit tout corservé avec un soin religieux. On y voyoit aussi son portrait et celui du Père de Henri, tous

deux ressemblans et peints par Bacciarelli, mais celui de Louise, par Gérard, frappa surtout les regards de Henri. Elle y paraissait dans la parure qu'elle avoit au bal donné pour le jour de sa naissance. L'expression de sa figure avoit quelque chose de doux et de mélancolique : tout dans ce tableau, étoit plein de grace de vie et de sentiment. Parmi plusieurs desseins de Louise, Henri remarqua surtout une Gouache charmante qui représentoit l'interieur du jardin où étoit donnée la fête des environs de Paris. En approchant d'un piano, il apperçut cet air fatal d'*Ombra adorata* qui lui avoit causé tant de trouble.... Il s'éloigne à cette vue et se trouve près d'une table où il y avoit plusieurs desseins commencés, un ouvrage de broderie et un Album où il vit son nom écrit. Vaincu par la curiosité, il y lit ces mots tracés : „ mon père n'est plus ; j'ai perdu mon frere, je n'ai plus ni pareus, ni amis, ni protecteurs : un seul me restoit Henri, il me hait et me fuit... Il s'est re-

fusé aux demiers vœux de son Oncle mourant. Ah! s'il pouvoit savoir, combien son bonheur m'est cher. Il viendrait pleurer avec moi son Oncle et mon frère qui l'aima toujours"... Non, je ne te fuirai plus, s'écria Henri transporté, je reviens à toi, aimable et chère Louise, pour te consacrer ma vie, pour travailler à rendre, s'il se peut, la tienne heureuse.

Enfin ne voyant paroître ni Antoine, ni sa cousine et ne pouvant résister plus longtemps à son impatience, il sort pour aller à sa rencontre. En entrant dans le jardin, il apperçoit Louise au bout d'une Allée de tilleuls. Il vole au devant d'elle. Louise n'étoit moins empressée de revoir son cousin, mais la timidité, l'embarras lui faisoient ralentir sa marche. Pâle et vêtue d'une longue robe de deuil, elle s'avancoit les yeux baissés et sembloit craindre de trahir l'émotion qu'elle éprouvoit. Henri l'aborde et lui exprime avec autant de grâces que de sentiment, le plaisir si vrai qu'il ressentoit de se trouver près



d'elle. Louise répondit par un compliment sur son arrivée; mais elle le pronouça d'une voix si basse qu'à peine put-il être entendu. Pour se remettre de son trouble, elle proposa aussitôt à Henri de rentrer au Château pour éviter la fraîcheur et l'obscurité. Ils s'avancent en gardant le silence, dans la crainte d'entamer la conversation sur un sujet aussi triste que la mort d'une personne à tous deux si chère. Dans le salon se trouvoient rassemblées plusieurs personnes de la maison: c'étoient pour la plupart d'anciens serviteurs du vieux Comte. Louise les présentant à son Cousin, ils étoient tous, dit-elle, les amis de mon père! et elle fondit en larmes. Touché jusqu'au fond de l'âme et prenant la main de Louise qu'il serra entre les siennes: Louise, dit Henri je veux être le vôtre; y consentez-vous? Vous, mon Ami, répondit Louise en lui jettant un regard où se peignoit l'expression d'un tendre reproche! Tout fut oublié dans ce moment d'épanchement. Dès cet instant plus de froideur, plus d'éloi-

gnement, plus de griefs, aucune explication gênante et désagréable: une tendre amitié s'établit entre eux. Le thé servi et les tables de jeu disposées, ils profitèrent de la liberté que ce moment leur accordoit, pour aller s'asseoir à l'écart près de la cheminée. Là, non sans verser beaucoup de larmes, Louise raconta à son cousin plusieurs circonstances de la mort de son père et mit dans son récit autant de délicatesse que de sensibilité, glissant légèrement sur tout ce qui concernoit Henri, pour ne pas paroître lui adresser de reproche indirect sur sa conduite à l'égard de sa famille. Henri craignoit que Stanislas ne l'eût instruite du véritable motif de ses apparentes bizarreries; mais soit prudence, soit discrétion, jamais son cousin n'avoit fait à sa soeur, la moindre confidence de ce genre. Rassuré sur ce point et presque sûr du coeur de Louise, Henri se livra tout entier à l'espoir flatteur de fixer sa destinée auprès de son aimable parente. Il se retira après souper l'esprit rempli de mille idées riantes, de projets

charmans qu'il formoit pour l'avenir. Le lendemain, de bonne heure, l'Intendant de son Oncle vint lui rendre compte de l'administration de ses biens, qu'il avoit confiés, en quittant la Pologne, au soin de son tuteur. La matinée se passa dans l'examen des differens comptes, qui, graces à la vigilance du feu Comte, se trouvèrent dans un ordre parfait.

---

## C H A P I T R E II.

**H**enri ne laisse pas écouler la journée, sans déclarer ses sentimens à l'aimable Louise. Il la supplia de lui accorder sa confiance, son amitié, avec l'autorisation de s'occuper de ses affaires, conformément aux derniers desirs de son père, dont il lui remit la lettre. Il ajouta que le titre de tuteur ne lui suffisoit point qu'il ambitionnoit un plus tendre et il termina par lui demander ouvertement sa main. Louise lui dit avec beaucoup de senti-

ment et de modestie, qu'avant d'écouter son coeur pour lui répondre, elle croyoit devoir à l'amitié, à la parenté de consulter la Csse. de B... Elle promit de lui écrire et autorisa même son cousin à lui faire part de ses intentions. Henri partit aussitôt pour aller trouver la Csse de B... à Varsovie. Il se présenta chez elle et n'en reçut d'abord qu'un accueil plein de sécheresse et de froideur. Elle n'avoit pu oublier la conduite étrange qu'il avoit tenue et la brusquerie de son départ: elle ne pouvoit surtout lui pardonner son indifférence pour Louise qu'elle chérissoit et dont elle avoit pénétré les sentimens secrets. Elle fut bien agréablement surprise, lorsqu'après les premiers complimens, Henri lui fit part du motif de sa visite, en la suppliant de faire valoir près de Louise l'excès et la sincérité de son attachement. Ah! s'écria la Comtesse, il n'en falloit pas moins pour vous pardonner et je commence à croire que vous méritez d'être aimé. Elle reprit dès-lors avec Henri toutes les graces de son esprit,

l'amabilité de son caractère et après quelques plaisanteries fines et agréables, elle convint avec lui d'aller ensemble retrouver Louise à la campagne et d'attendre pour la conclusion du mariage que le terme du deuil fût expiré. Il restoit encore deux mois qui s'écoulèrent rapidement entre des personnes aimables et unies entre elles par la conformité des goûts, des sentimens, des humeurs. Louise mit le comble au bonheur de Henri, en faisant elle-même l'aveu qu'elle n'avoit aimé et ne pouvoit aimer que lui. Le mariage fut célébré dans l'église paroissiale. Quel moment intéressant cette cérémonie vint retracer à l'imagination de Henri! En prononçant le serment solennel qui lioit désormais son sort à celui de Louise, il se rappella l'engagement qu'il avoit été sur le point de contracter avec Zora. Sans doute, dit il, en lui même, Zora sera retournée à ce même Autel, d'où m'éloigna la volonté du ciel, pour unir sa destinée à cet Espagnol qui m'a remplacé dans son coeur.

Peu de jours après les fêtes nuptiales le couple fortuné alla passer le reste de l'hiver à Varsovie. Ce ne fut qu'au suivant que Henri et sa jeune Epouse revinrent embellir la campagne de leur présence et de leur bonheur.

Heureux dans toutes les affections de son ame, content au sein du repos et de l'aisance, Henri avoit fait succéder à la vie tumultueuse et pénible des camps, les travaux de la vie champêtre. Il y présidoit lui-même, et dans un jardin qu'il cultivoit, il se plaisoit à rassembler autour de lui les végétaux qu'il avoit admirés sur un sol étranger. Son bonheur toutefois ne lui faisoit pas perdre de vue le sort incertain et précaire de son pays. Cette pensée se représentoit souvent à son esprit et renouvelloit ses regrets; lorsque s'annonçant tel qu'un coup de foudre, la campagne de Prusse ouvrit aux armées Françoises le chemiu de la Pologne. L'espoir rentra dans tous les coeurs. Seduits, éblouis par le prestige enivrant de la gloire accompagnée de la fortune, les Polonois  
sui-

suivirent avec transport, avec enthousiasme, cette lumière brillante, mais fugitive qui devoit bientôt s'éclipser pour jamais..... Hélas! le véritable jour, marqué par le Ciel dans sa bonté propice, ce jour qui devoit assurer le bonheur de la Pologne et consoler l'Europe de ses longs tourmens, ce jour ne devoit commencer à luire qu'après des orages affreux. Jusques là, les Polonais étoient condamnés à travailler, souffrir et mourir, balottés par un espoir toujours déçu et toujours renaissant. A cette époque Henri se rendit à Varsovie avec son épouse. Il croyoit toucher au dernier degré de félicité et voir tout accompli. On formoit avec une incroyable ardeur des levées de troupes dans le nouveau Duché. Tous les anciens militaires furent invités à reprendre service et Henri fut élevé au grade de Lieutenant-Colonel dans le régiment du Prince de... Les troupes ayant reçu l'ordre de marcher en Espagne, Henri conduisit sa femme à Paris, où elle devoit rester pendant la guerre, pour la facilité des com-

munications. Il se rendit ensuite à son corps d'armée qui occupa la Province de . . . .

Henri étoit loin de prévoir les terribles atteintes que le sort réservait à son âme. L'armée bivouaquoit a peu de distance de la Ville de... que l'on tenoit assiégée. Un jour qu'il étoit allé visiter une hauteur pour y faire des observations, il découvrit à l'aide de sa lunette d'approche un cortège religieux s'avancant lentement le long d'un édifice qui lui parut être un couvent, et il crut apercevoir un cercueil porté par des figures toutes grises qui disparurent bientôt a ses regards dans les ombres du crépuscule. Nulle pompe, nul appareil n'accompagnoit cette procession, qui sembloit être le convoi d'une personne d'un rang obscur. On n'entendoit ni le son des cloches ni les chants funèbres: la religion fuyoit à l'aspect de la guerre. Cet incident si simple en lui-même éveilla cependant de tristes reflexions dans l'espoir de Henri. Il faisoit déjà nuit quand il ren-



tra au bivouac. Le lendemain son quartier fut transféré dans ce même couvent qu'il avoit observé la veille. Il appartenoit à des Religieuses, aux respectables soeurs de la charité, que l'on chassa impitoyablement, sans avoir égard à l'utilité de leur profession, au zèle avec lequel elles exercoient les pieux et bienfaisans devoirs de leur état et surtout aux secours généreux, qu'elles prodiguoient aux françois malades ou blessés. C'est ainsi qu'on allumoit le fanatisme Espagnol et qu'on achevoit d'aliéner l'esprit d'un peuple plein d'amour de la liberté, d'horreur pour l'oppression et surtout de respect pour le culte de ses pères. Henri éprouvoit souvent du regret de s'être laissé entraîner dans une guerre injuste, accompagnée de plus affreux désordres, et des excès les plus révoltans. „ Etoit-ce à nous, disoit-il, étoit-ce à des Polonois qui cherchent à relever leur patrie de ses ruines, à prêter leurs bras à la destruction d'un pays, dont la cause est semblable à la leur? Avec quelle éner-

gie, quel noble dévouement ces peuples généreux défendent leur trône, leurs autels et leur antique liberté! Ah si le même esprit d'union, de patriotisme et de fermeté eût animé toute la nation Polonoise, nous ne verrions pas aujourd'hui la Pologne asservie, partagée. Il falloit, ainsi que l'Espagne en offre le généreux exemple, étouffer la voix de l'intérêt, personnel, n'envisager que la honte qui suit l'esclavage, et sacrifier de vains avantages pour conserver le plus cher de tous, l'indépendance et la liberté."

Ces diverses pensées qui remplissoient l'ame de Henri, jointes à une secrète inquiétude qu'il ne pouvoit s'expliquer à lui-même, l'empéchoient de se livrer au repos dont il avoit besoin pour réparer ses forces avant l'assaut qui devoit dès la pointe du jour se donner à la ville. Il occupoit une cellule fort étroite, qui n'avoit pour tout meuble qu'un mauvais lit, dont Henri n'osoit faire usage, dans la crainte qu'il n'eût servi à un malade. L'ennui, causé par l'insomnie, le faisoit

chercher, fouiller dans tous les coins de la cellule. Tout-à-coup les deux battans d'une armoire, pratiquée dans le mur, s'ouvrirent par le moyen d'un ressort cache qu'il avoit pressé sans le savoir et offrit à ses regards une tête de mort, ainsi qu'une immense chevelure noire qui, secouée par l'ébranlement de l'armoire, se deploya dans toute sa longueur. Henri recula de surprise à la vue de cet objet sinistre, et sortit précipitamment de la cellule, décidé à ne plus y rentrer de toute la nuit. Il éveilla son soldat d'ordonnance qui reposoit non loin de là, et lui commenda de lui amener un cheval et de le suivre à une petite distance. Il espéroit que le grand air rafraichiroit ses idées et dissiperoit peu-à-peu l'impression désagréable qu'il venoit d'éprouver. Le soldat, grand bavard de son naturel, voulant entamer la conversation, dit a son Lieutenant-Colonel, qu'il savoit bien la raison; qui le privoit du sommeil. „ Et quelle est donc cette raison; repartit Henri d'un air distrait? Je serois curieux de l'apprendre. C'est que la nuit dernière, dit le Soldat

d'un ton confidentiel, dans cette même cellule où vous logez, une jeune religieuse est morte d'une fièvre contagieuse après avoir soigné des militaires français." Il parla longtems sur le même sujet, sans être entendu de Henri qui s'étoit laissé aller à une profonde rêverie. Il se souvint alors de la procession qu'il avoit vue la veille et il ne douta plus que le corps porté dans le cercueil ne fut celui de la jeune religieuse et que ces beaux cheveux n'eussent appartenu à cette infortunée ainsi que la tête de mort qui servoit à ses méditations.

Henri marchait au hasard, laissant flotter la bride de son cheval, lorsque le soldat se mit à crier : „ Mr. Le Lieutenant-Colonel, tournez, s'il vous plait, vos regards de ce côté. Ne voyez-vous pas là dans ce cimetière, parmi toutes ces croix, quelque chose de blanc étendu sous ce grand Cyprès? — Tu te trompes mon ami, lui repondit Henri, ce n'est qu'un effet de la lune. Oui, vraiment Monsier; allez voir plutot. Hen-

ri ne put s'empêcher de rire de voir un militaire rêver des fantomes la veille d'un combat. Cependant comme il ne vouloit pas s'écarter de la direction qu'il avoit prise, il ordonna à son compagnon de le suivre, craignant plus, disoit-il, dans un pays ennemi, les surprises des vivans que les ombres des morts. Il s'avance hardiment, rassuré d'ailleurs par les feux d'un bivouac peu éloigné d'où l'on pouvoit attendre du secours en cas d'embuscades. Henri dirigea ses pas vers le cimétière que la lune éclairoit. Eh bien mon colonel, dit le Lancier, me suis-je trompé? Non, repondit Henri, j'appercois en effet le corps d'une femme en habit de religieuse. Ce ne peut être que celui de cette jeune personne morte la nuit derniere et que l'infame cupidité des soldats leur aura fait deterrer dans l'espoir de trouver dans cette fosse quelque trésor enfoui. En achevant ces mots, Henri confia son cheval au Lancier et il entre au cimétière pour examiner le corps de cette femme, qui malgré la pâleur

de la mort paroissoit d'une beauté remarquable. Elle étoit étendue au bord de la fosse d'où on l'avoit tirée. Ses habits de la couleur de son ordre, étoient presque entièrement déchirés. Un de ses bras, blanc comme l'ivoire, étoit à découvert et les soldats, par une dérision impie, avoient joint sur sa poitrine ses deux mains, d'une blancheur et d'une forme parfaite. Un vent frais agitoit sur son front ses cheveux noirs et soulevoit le voile blanc dont sa tête étoit enveloppée. Les rayons de la lune en éclairant son visage; y repandoient une douce pâleur qui n'avoit rien de sinistre. Cette belle figure sembloit endormie et non glacée par la mort: en s'approchant de plus près, Henri sentit tout-à-coup son coeur battre avec une violence extrême. Il regarde: une secrète horreur s'empare de tous ses sens; son corps est frappé d'un tremblement universel. Il veut vaincre un effroi qu'a produit une ressemblance frappante... Eperdu, hors de lui, il se met à genoux, il soulève cette belle tête

souillée de la poussière du tombeau. Il contemple avec saisissement ces traits touchans que la mort n'avoit pu défigurer... Il ne peut la méconnoître... c'est elle, c'est Zora... Un cri d'épouvante et de douleur s'échappe de son ame, il tombe anéanti près de ce corps glacé, qui semble lui avoir communiqué son effrayante immobilité. Le lancier accouru au cri qui s'étoit fait entendre, trouve Henri sans connoissance; il s'empresse de le secourir, de le rappeler à la vie. Henri en reprenant l'usage des sens, repousse le soldat, lui fait signe de s'éloigner et retombant près de ce corps qu'il vient de reconnoître: à peine peut-il trouver des paroles pour exhiler sa douleur." Ah! Zora, s'écrie-t-il, toi que j'osois accuser, toi que je croyois l'épouse de Don Pèdre, est-ce ainsi que tu devois t'offrir à ma vue! O spectacle terrible et touchant! Infortunée! toi que le sort a persécutée pendant la vie, tu n'as donc pu trouver le repos même dans le sein de la terre! Tandis qu'il parloit ainsi, le lancier debout à

quelque distance l'écoutoit plein d'étonnement. Il attribuoit ce discours à un dérangement subit de son esprit : il n'en douta plus, lorsque Henri, surmontant sa douleur, lui ordonna de s'approcher et de l'aider à transporter sur l'un des cheveaux la dépouille mortelle de Zora. Envain fit-il quelques objections : il fallut obéir. Soutenant d'une main le corps et de l'autre la bride de son cheval, Henri prit lentement le chemin du couvent, conduit par les mouvemens d'un désespoir concentré. Arrivé dans ce lieu funeste, il le porte dans la cellule où il le dépose sur le lit, sur ce lit même où Zora avoit trouvé la fin d'une pénible existence. Il réitère au soldat, qui craignoit de le laisser seul, l'ordre de se retirer. La cellule n'étoit éclairée que par des rayons de la lune qui pénétoient à travers les barreaux de fer. Grand Dieu ! se disoit il, voilà donc le lieu qu'habitoit Zora ! C'est ici qu'elle a cessé d'être, et depuis un jour seulement ; Oh ! n'est-ce point un songe, un vain délire qui abuse



mes sens? Il considéroit alors avec une sorte d'égaremens, ces yeux fermés pour toujours, ces yeux qu'il avoit vus si beaux, expressifs, animés d'un feu céleste, ce front si pâle, et ces traits réguliers, empreints d'une impassible mélancolie. Intéressante et belle créature, disoit-il, qui auroit été l'ornement d'Univers, si le ciel ne l'eut ravie à ses hommages! Ses regards ne pouvoient se détacher de ce triste et touchant objet. Il sentoit dans son coeur s'élever, je ne sais quelle animosité, quelle haine violente qui l'excitoit contre lui-même. Toutes ces idées n'avoient ni ordre ni suite, et il demouroit accablé sous le poids de ses réflexions.

---

### CHAPITRE III.

**L**e jour enfin parut et le bruit de la trompette donnant le signal du départ, vint arracher le malheureux Henri de la

pénible situation dans laquelle il avoit passé la nuit entière. Il se lève et tirant de son porte-feuille un morceau de papier, il écrit à la hâte ce peu de mots au crayon. „ Je conjure tous ceux qui me survivront, je les conjure au nom de leurs plus chères affections, de ne point me séparer après ma mort de celle dont je fus séparé pendant ma vie. Je demande que mes restes unis aux siens soient déposés dans le même tombeau.” Il attachâ cet écrit à la tête de mort, qu'il plaça sur le lit aux pieds de Zora: puis il se saisit de ses beaux cheveux, et les cache dans son sein. Qu'ils restent sur mon coeur, dit-il. qu'ils y restent jusqu'à mon dernier soupir! Ils ne me préserveront point du danger, auquel je vais m'exposer. Si je croyois qu'ils fussent un talisman pour moi, je ne les porterois pas. Il jette encore un long et triste regard sur l'inanimée Zora: il invoque son âme et se précipite hors de la Cellule, impatient de courir au devant de la mort, objet de ses desirs, et oubliant dans cet instant

d'égaremens affreux son épouse et le fils qu'elle lui avoit donné.

Déjà les troupes entouroient la place. On commença par un feu très vif contre le principal fort qui étoit le point de l'attaque. La Garnison se défendit avec une fermeté héroïque: elle refusa de capituler et la ville essuya toutes les horreurs qu'entraînent un assaut des plus terribles et une résistance désespérée. Dès que la brèche fut ouverte, les Grenadiers françois s'y précipitèrent plus prompts que la foudre, tandis que les assiégés faisoient des efforts inouis pour les repousser hors des remparts. D'un autre côté un corps de cavalerie commandé par le Général de.... forçant un passage mal gardé, pénétra dans la place et y répandit le tumulte et la consternation. Le combat alors s'engagea dans les rues où tout fut égorgé sans distinction de rang, ni d'âge, ni de sexe: ce ne fut plus qu'une horrible boucherie. A mesure que le gros de l'armée occupoit les remparts de la première et de la seconde enceinte, as-

siégés cédant le terrain aux ennemis, se retiroient en désordre, malgré tous les efforts des Officiers pour les retenir et les engager à revenir à la charge. Les malheureux croyant trouver leur salut dans la fuite, se précipitoient du côté opposé, et dans leur frayeur escaladoient les murs et les palissades, mais il furent arrêtés par la colonne d'infanterie qui s'emparait de toutes les avenues.

Henri toujours au fort du danger n'avoit pas été atteint de la plus légère blessure. Plein d'horreur pour le spectacle sanglant, dont il étoit environné, il parcouroit les rues jonchées de morts, de mourans, de décombres, cherchant à soustraire à la fureur du soldat les innocentes et malheureuses victimes de la guerre. Tout-à-coup s'offre à ses regards une jeune personne fuyant avec une extrême vitesse devant deux soldats qui la poursuivoient le sabre nu à la main. Ses longs cheveux étoient épars, sa taille semblable à celle de Zora frappa Henri d'une surprise nouvelle. Il vole à son secours, met en fuite

les soldats et atteint la femme infortunée au moment où perdant ses forces et la respiration, elle alloit tomber évanouie. Henri se hâte de la soutenir dans ses bras: elle retourne la tête avec un mouvement de stupeur et d'effroi. Henri parvient enfin à calmer ses craintes: oh! mon généreux libérateur! s'ecrie-t-elle en joignant les mains d'un air suppliant, sauvez mon mari, sauvez le malheureux Pereyza. Surpris d'entendre prononcer un nom qui lui étoit si connu, Henri voulut adresser quelques questions à la jeune étrangère: mais la langue françoise lui étoit entièrement inconnue. Il se laisse entrainer par elle vers le lieu où elle avoit laissé son mari. Ils le trouvèrent au détour d'une rue où seul il étoit aux prises avec plusieurs grénadiers. Ils l'avoient déjà depouillé de son habit et de sa montre, lorsque Henri accourut à tems pour lui sauver la vie. Pour détourner la fureur des soldats; Henri leur indiqua un riche magasin, auquel on n'avoit point encore touché et où leur insatiable cupi-

dité pouvoit se flatter d'un ample butin. Ils abandonnèrent aussitôt l'Espagnol qu'Henri prit sous sa protection, en l'assurant qu'il n'avoit plus rien à craindre. Son coeur pendant quelques instans jouit délicieusement de la joie, de la reconnaissance de ce couple intéressant, qu'il étoit impatient de connoître. Il demande à l'Espagnol, s'il ne s'appelloit pas Don Pèdre de Pereyza. Celui-cien le regardant d'un air étonné répondit qu'il ne savoit pas le françois, mais que c'étoit son nom qui venoit d'être prononcé. Henri ne put s'empêcher de ressentir un peu de trouble, en acquérant la certitude que l'homme qu'il voyoit devant lui, étoit ce même Don Pèdre, dont il étoit question dans les lettres de Zora. Cependant les deux époux le considéroient en silence et avec beaucoup d'attention. Celui-ci de son coté bruloit et craignoit, tout-à-la fois de les questionner sur le compte de Zora. Enfin il hasarde de nouvelles de Donna Maria, tâchant de leur faire comprendre qu'il la connoissoit. Don Pèdre au lieu de répondre

se mit à rêver profondément; puis tout-à-coup se frappant le front: je l'ai trouvé s'écria-t-il, n'êtes vous pas ce Polonois, ce Comte Henri de... C'est moi-même, dit Henri. Mon Dieu! dit alors l'Espagnol, en attachant sur lui un regard pénétrant et expressif. Henri s'efforça de lui expliquer par signes et à l'aide de quelques mots Espagnols qu'il desiroit voir Donna Maria. Don Pèdre répondit que depuis l'entrée des François en Espagne, il étoit dans une ignorance absolue du sort de sa mère, parce que les communications avec la campagne qu'elle habitoit, avoient été interceptées. Henri lui fit comprendre que s'il vouloit lui servir de guide, il iroit la trouver et pourvoieroit lui-même à sa sûreté. Pleins de reconnoissance les deux Espagnols y consentirent. Ils sortent de la ville, suivis d'une escorte, et sans se parler à cause de la difficulté de s'entendre. Henri éprouvoit la plus vive impatience de voir la mère de Don Pedre, qui seule pouvoit l'instruire de tout ce qui avoit rapport à Zora. Don Pèdre trembloit de

ne plus retrouver sa mère: de tems en tems il jetoit des regards inquiets sur Henri et paroissoit souffrir de ne pouvoir s'entretenir avec lui. Après un demi-mille de chemin, on découvrit l'habitation de Donna Maria. Don Pèdre voulant prévenir sa mere, entre le premier avec sa femme et laisse Henri sur le seuil de la porte. Tout-à-coup des cris, des pleurs se font entendre... Frappé de l'idée d'un nouveau malheur, Henri se précipite dans l'intérieur de la maison, il appelle Don Pèdre et le nom de Zora répété douloureusement retentit à son oreille. Il avance... Quel spectacle! Il voit *Don Pèdre* accablé de tristesse, sa jeune épouse poussant des cris en se tordant les mains et *Donna Maria* noyée de pleurs, à genoux devant un crucifix. Les deux époux volent au devant de Henri et avec l'accent du désespoir: Zora n'est plus, hélas! s'écrient-ils, elle n'est plus. Henri n'étoit que trop bien instruit de cette perte cruelle. Il s'approche de *Donna Maria* qui dans l'excès de sa douleur, pouvoit à peine recon-



noître Henri. Au nom du ciel, lui dit-il, ne me cachez rien. Sa mort m'étoit déjà connue! Donna Maria essuyant ses larmes, lui répondit d'une voix entrecoupée de sanglots: Zora depuis longtems a cessé de vivre pour vous, mais il n'y a que deux jours qu'elle est morte pour le monde. Henri, qui ne pouvoit comprendre le sens de ses paroles, supplia Donna Maria de lever ce voile mystérieux qui enveloppoit la destinée de Zora, de lui découvrir la vérité toute entière que, pour son malheur, il commençoit à entrevoir. Epargnez-moi, lui dit-elle, ce récit affligeant. La douleur où vous me voyez plongée me rend incapable de vous entretenir d'un sujet aussi triste et qui demande de longs détails. Mais voici, poursuivit-elle, en lui présentant un paquet cacheté, voici tout ce qui reste de Zora. Elle vous apprendra elle-même ses malheurs: je ne croyois pas exécuter si-tôt ses dernières volontés. En achevant ces mots qu'elle prononça d'un ton pénétré, elle sortit de la chambre:

Don Pèdre et sa femme la suivirent. Henri resta seul, immobile à la même place, dans un état de stupeur qui lui ota la faculté de penser et de sentir. Il ouvrit le paquet d'une main tremblante: il reconnut l'écriture de Zora, ces caractères tracés par une main qui lui fut si chère... Et il lut ce qui suit.

*Manuscrit de Zora écrit par elle même peu de jours avant sa mort.*

Est-il bien vrai, est-il possible qu'au moment de terminer mes jours, prête à descendre dans la tombe, je conserve des desirs, une foiblesse humaine! Pardonne, o mon Dieu! Ce dernier lien brisé, mon âme sera toute-à-toi. Permits-lui seulement de s'épancher dans cet écrit, permets-lui de se découvrir à cet Henri que je n'ose plus appeller mon ami depuis qu'il est devenu celui d'une autre. Qu'il sache que s'il est heureux, c'est à moi qu'il le doit: qu'il sache que Zora lui a sacrifié toutes ses joies, son bonheur, son avenir, parce que le bonheur de Henri lui étoit plus cher que le sien propre.

Ah! si je pouvois espérer qu'à la nouvelle de mort, il accordât un soupir, une larme à celle qu'il a tant aimée, je mourrois satisfaite et n'emporterois nul regret de ce monde? Pauvre Zora! hélas! de quoi te flattes-tu? Henri a-t-il un coeur, comme le tien? Depuis longtems il t'a oubliée. Que lui importe ta vie ou ta mort? Sera-t-il touché des détails que tu veux lui apprendre et ne vaudroit-il pas mieux les ensevelir avec toi dans le profond oubli du passé. Je n'en ai pas le courage, non je ne l'ai point: il est entièrement épuisé. Je rassemble le peu de forces qui me restent pour mettre en ordre les papiers qui contiennent les principaux événemens d'une vie courte pour le nombre des années, mais longue en souffrance.

Peu de tems avant mon départ de l'île de St. Domingue, j'eus le malheur de perdre le vertueux Père Enselme, mon guide, mon véritable ami, dont les conseils peut-être m'auroient déterminée à ne point sacrifier une tranquillité assurée à une félicité douteuse. Donna Maria et

son fils, prêts à quitter l'isle me pressoient de partir avec eux. Ils s'offroient à m'accompagner en France, à m'aider dans mes recherches relativement à Mr. de Lugny, que je desirois aller trouver d'après le voeu de ma mère. J'acceptois avec joie des offres qui s'accordoient si bien avec le desir constant de mon coeur. Notre commun voyage une fois décidé, Don Pédre se chargea de la vente de ma petite propriété, c'est-à-dire la case et le jardin. Quant à moi, toute occupée des préparatifs de mon départ, j'étois dans une continuelle agitation: j'allois, je venois, je faisais et defaisais mes paquets, toutes mes pensées étoient si riantes. Mon Dieu! que je me trouvois heureuse! Je crois que cet espoir si vif du bonheur est le bonheur lui-même. Je n'en ai point connu d'autre! Mon imagination s'embellissoit de mille projets charmans, dont jouissois comme de la réalité: elle me transportoit sans cesse en Europe, près de Henri qu'elle me représentoit toujours tendre, toujours constant.

Enfin Don Pèdre vint un jour m'annoncer qu'il avoit trouvé un acquéreur; que rien désormais ne pouvoit retarder notre départ: le vaisseau où l'on avoit retenu nos places devant mettre à la voile dès le jour suivant. Je m'attristai en songeant que je n'avois plus qu'une seule nuit à passer dans la case, qui alloit changer de maître. Résolue de la consacrer toute entière aux adieux et aux regrets, je ne voulus point me coucher: je visitai pour la dernière fois l'hermitage, l'humble tombe de ma mère et celle du père Enselme. Je les arrosai de mes larmes, je les couvris de fleurs. J'invoquai ces ombres si chères, j'implorai leur assistance dans ce monde nouveau, où j'allois être lancée. Je parcourus tous les lieux que je ne devois plus revoir, la case, mon jardin, les bords de la rivière, le Rocher d'où j'avois vu partir mon Henri. Je disois *adieu* en pleurant à tout ce que je voyois, à ces arbres qui avoient cru avec moi, à ces fleurs que je cultivois, à ces oiseaux dont les doux chants réjouissoient ma so-

litude, enfin aux nuages, à la lune même. Il me sembloit que mon âme toute entière fut attachée à ces lieux, tant il me coutoit de m'en séparer. Je remplissois l'air du triste mot d'Adieu, et au milieu du silence de la nuit, l'écho seul répétoit *Adieu*. Nous partimes aussitôt que le jour parut. J'ammenai avec moi le fidele Jaco et mon chien qui ne me quittoit jamais. Le spectacle d'une ville, d'un port que je voyois pour la première fois, firent un peu diversion à ma tristesse. Je m'embarquai avec joie: tout étoit nouveau pour moi dans le vaisseau, dont je ne pouvois me lasser d'examiner, d'admirer la construction merveilleuse. Il y avoit plusieurs jours que nous avions quitté le rivage, lorsque j'eus le chagrin de voir périr mon malheureux chien, qui tomba dans la mer et fut englouti par les vagues avant qu'on eût pu le secourir. Je n'ai pas honte de le dire: cette perte m'arracha de pleurs. Témoin de mon affliction, Don Pedre me promit de s'occuper à notre arrivée en France, à m'en

procurer un semblable. Hélas! lui répondis-je, ce ne sera pas mon ami qui me l'aura donné. Il parut affligé de ma réponse, mais étoit-il en mon pouvoir de lui déguiser ma pensée? Avec quel transport j'apperçus les côtes de la France, de ce pays, où j'allois revoir mon Henri! Vous débarquames dans un port de Bretagne, nommé l'Orient. J'avois prévenu Henri de mon départ (\*) mais je lui laissai ignorer mon arrivée pour augmenter le plaisir de la surprise en m'offrant tout-à-coup à sa vue. Il paroissoit d'ailleurs plus convenable à Dona Maria de commencer par me faire connoître à mon pere, au nom duquel j'avois des droits, et d'être présentée par lui-même en qualité de sa fille, à celui qui m'étoit destiné pour époux. Quoi, lui dis-je, pensez-vous donc que Henri refuse d'acquiescer ici pour son Epouse celle, à laquelle il fut sur le point de s'unir en Amérique? J'ignore, répondit-elle, jusqu'où peut aller sa générosité,

---

(\*) Cette lettre s'est perdue.

et quelle est son opinion sur les préjugés adoptés dans la société. Cette observation révolta mon coeur et blessa vivement ma délicatesse. Je veux tout devoir à son amour, m'écriai-je et rien à sa générosité. Je ne comprends point les calculs du monde et de la société. Eh ! que n'est-il sans fortune et que n'ai-je un rang et des richesses ? En les lui offrant, je croirois encore n'avoir rien fait pour lui. Zora, me dit Donna Maria, ce langage convient aux lieux qui vous ont vu naître : ici, croyez-moi de pareils sentimens pourroient paroître étranges.

Nous nous arrêtames plusieurs jours à l'Orient. Don Père profita de notre séjour pour prendre des informations à l'égard de Mr. de Lugny. Instruite qu'il se trouvoit actuellement dans une de ses terres sur la route de Paris, je résolus de m'y rendre quoi qu'il dût m'en coûter. Jusqu'alors aussi libre que l'air que je respirois, sans idée du besoin, au sein de la pauvreté, j'ignorois la gêne des obligations et ne connoissois d'autre dépen-



dance que celle qu'une âme aimante s'impose volontairement. Avec quelle joie, j'aurois volé dans les bras d'un père! Mais pouvois-je me flatter que celui dont j'allois implorer la protection, daigneroit voir en moi sa fille et me permettroit de lui donner un nom cher et sacré, que je n'avois point encore prononcé. Mon coeur se serroit à cette idée, cependant il n'y avoit plus à balancer. Nous partimes en suivant la route qui nous avoit été tracée. Une légère indisposition survenue à Donna Maria la força de s'arrêter dans une petite villé où le hasard m'apprit que la terre de Mr. de Lugny se trouvoit à peu de distance de ce lieu. Don Pèdre me conseilla d'y aller sur le champ. Je le priai de me suivre, sa mère ne pouvant m'accompagner. Il s'en excusa par respect, dit-il, pour ma réputation et dans la crainte que Mr. de Lugny ne trouvât mauvais que je me présentasse chez lui avec un homme de son âge. Il ne suffit pas, ajouta-t-il, d'avoir une conduite irréprochable, il faut encore obser-

ver les bienséances. On est donc bien rigide dans le monde? Oui, répondit-il en souriant, pour tout ce qui regarde les deliors. On s'attache plus à masquer les apparences du mal, qu'à éviter le mal lui-même. Pourvuque les actions ne blessent point ouvertement les loix de la société, le vice y est plus toléré qu'un ridicule. Je partis donc seule dans une chaise de poste, suivie de mon fidèle Nègre. Le coeur me battoit avec violence pendant tout le chemin. Je songeois à ce que je devois dire, à l'embaras, à la crainte que j'éprouverois en présence de Mr. de Lugny. Je redoutois surtout sa femme et ses enfans. Mon émotion devint extrême aux approches du chateau qui offroit un air d'opulence et qu'entouroient de grands et magnifiques jardins. Ma chaise s'arrête devant la grille. En descendant, un tremblement que j'éprouvai, m'obligea de m'appuyer sur le bras de Jaco. Je demandois à un domestique qui traversoit la cour, si M. de Lugny étoit au logis et s'il étoit visible. Cet

homme me regardant de la tête aux pieds, parut frappé de mon costumé étrangers. J'avois eu soin de me parer de tout ce que je possédois de plus précieux : une robe de palmier, un oiseau de paradis et des branches de corail placées sur ma tête, un triple rang de colliers en graines de diverses couleurs. Après m'avoir considéré pendant quelques minutes, ce domestique court annoncer ma visite à ses maîtres et revient presque aussitôt me prendre et me conduire dans une salle basse, dont la porte vitrée donnoit dans le jardin. J'aperçus mon père, assis à côté d'une table et tenant un livre à la main. Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, il se lève et s'avance vers moi en souriant et en me regardant d'un air très étonné. J'étois si émue, si tremblante, que je n'osois ni avancer, ni lever les yeux, et cependant c'étoit mon père que je voyois ; c'étoit bien lui : je l'aurois reconnu à la seule ressemblance de son portrait. Mais, grand Dieu ! combien l'idée de paroître une étrangère

à ses yeux étoit pénible pour mon coeur! Eh bien! ma belle enfant, me dit-il, pour m'engager à rompre le silence, que desirez-vous? qui êtes vous et qu'avez-vous à me dire? J'entendois pour la première fois le son de voix de mon père. Il m'avoit appelé son enfant! hélas! je l'étois en effet, sans que son coeur le lui dit. Je tombai à ses pieds et je lui présentai d'une main timide un paquet cacheté qui contenoit les papiers et le portrait que ma mère m'avait laissé en mourant. Que devint-il, lorsqu'il eût ouvert! Quelle altération, quel changement subit dans tous ses traits, lorsqu'il reconnut ses lettres, son portrait, son contrat de mariage supposé! Combien moi-même, je souffrois en cet instant pour lui! Pâle de honte ou de colère, il s'appuya contre une table pour se soutenir. Il tenoit toujours entre ses mains le fatal paquet. Qui êtes-vous, me dit-il, d'une voix étouffée? Vous voyez, lui dis-je, la fille de cette infortunée Léona... et je m'arrêtai. Poursuivez, me dit-il vivement. Et la vôtre,

ajoutai-je, d'une voix affoiblie. A ces mots, se couvrant le visage de deux mains, il s'éloigna brusquement. Il paroisoit vivement agité par le souvenir de son crime. Cependant son air, où se peignoit moins d'émotion que de contrainte, m'inspiroit une sorte de gêne, un découragement qu'il ne m'étoit possible de vaincre. J'essayai de lui rapporter les paroles si touchantes et les derniers vœux de Léona expirante. Il m'écouta avec autant de trouble que d'attention. Oui, je n'en puis douter, se disoit-il à lui-même, c'est la fille de Léona, c'est sa vivante image: je crois voir Léona elle-même. Comme il achevoit ces mots, la porte vitrée s'ouvre et je vois entrer une femme de taille moyenne, assez maigre, avec un grand nez aquilin et l'air hautain et impérieux. Elle étoit suivie de deux jeunes filles, dont l'une pouvoit avoir huit ans et l'autre cinq. C'étoit Mme de Lugny avec ses enfans. A cette vue tout mon courage m'abandonna: je me crus perdue sans ressource

au seul regard qu'elle me jetta en entrant. Que signifie, dit-elle d'une voix aigre à son mari, le désordre où je vous trouve? Elle se tourne vers moi: qui êtes-vous donc, demanda-t-elle avec un air de hauteur qui me rendit à moi-même. Je suis une infortunée qui ne vous demande rien, Madame, lui répondis-je avec fermeté. Est-ce vous, Monsieur, dit-elle à son mari, qui inspirez tant d'audace à cette effrontée créature? Ne l'écoutez pas, Madame, répondit avec humeur Mr. de Lugny, je ne sais ce qu'elle veut, qui elle est, ni d'où elle vient. Ces mots cruels me déchirèrent l'âme et m'arrachèrent des larmes. Je me jetai à genoux à quelques pas de Mr. de Lugny et levant vers lui mes mains jointes: au nom du ciel et de la pitié, si ce n'est à celui du sentiment, de l'honneur et de l'équité, m'écriai-je, ne rejetez pas l'enfant de Léona, votre malheureuse victime. Pour appaiser son ombre, ayez compassion de Zora: ne me refusez pas le titre de votre fille: mon sort est entre vos

mains

mains. Un mot de votre bouche va décider de mon bonheur ou de mon infortune. Mr. de Lugny parut touché et se couvrit les yeux d'un mouchoir pour me dérober son attendrissement. Oh! que les hommes, pensai-je en moi-même ont de courage pour commettre une injustice et qu'ils en ont peu pour la réparer! Il étoit aisé de voir aux combats que son coeur lui livroit, combien la présence de sa femme lui étoit à charge. Mais elle étoit moins occupée d'observer son mari que de parcourir les papiers qu'il avoit jettés sur la table. Encouragée par l'attendrissement que Mr. de Lugny avoit laissé appercevoir, je voulus achever d'é-mouvoir son coeur, et m'adressant à ses filles qui jouoient des fleurs. Joignez-vous à moi, leur dis-je, aimables et heureux enfans, qui jouissez sans partage de l'affection et des caresses d'un père: dont je suis aussi la fille. Obtenez de lui un regard paternel pour la triste Zora qui n'ose vous appeller ses socurs. La plus

dont elle ne comprenoit point le sens, court à moi et me présentant une pièce de monnoie: tenez, dit-elle, pauvre fille, ne pleurez point. Je la repoussai doucement, l'argent roula sur le plancher: l'enfant effrayé rejoignit en pleurant sa soeur, qui dit à Mr. de Lugny en tirant par son habit. Papa, je crois, qu'elle est folle, et elle se mit à considérer avec effroi, mes vêtemens étrangers, mon attitude suppliante, mon visage décomposé et baigné de larmes. Heureux enfant à qui la douleur paroissoit de la folie! Je me reprochai ce mouvement d'impatience; mais comment supporter l'humiliation de me voir offrir l'aumone par les enfans de mon propre père. Tout-à-coup Mme de Lugny, dont l'attention avoit été détournée par les pleurs de sa fille, éclate en plaintes et en reproches violens. Que viens-je d'apprendre, s'écria-t-elle, avec un visage enflammé et des yeux étincélans de colère? à quelle scène m'exposez vous? Prétendez-vous que cette créature partage le bien de mes enfans? Je ne le souf-



frirai jamais. Quelle indigne conduite! Je sais tout, Monsieur, tout. Ces exclamations réitérées tirèrent Mr. de Lugny de l'accablement où il étoit plongé: il arrache les papiers des mains de sa femme et sort brusquement, en fermant après lui la porte du salon. Je restai à genoux livrée à toute la colère de mon implacable ennemie. Cette méchante femme vient à moi et m'ordonne de sortir sur le champ, avec défense de reparoitre au chateau. Cette scène cruelle avoit épuisé toutes mes forces, je ne pouvois me relever et j'étois prête à m'évanouir. Alors Mr. de Lugny fait appeller deux laquais, et leur commande de me faire sortir de force, puisque je ne voulois pas consentir à m'en aller de mon gré. Je me jettai à ses pieds, j'embrassai ses genoux! mais ni mes larmes, ni mes prières, rien ne put toucher son coeur fermé à la pitié. On m'entraîne hors du salon: à peine ai-je fait quelques pas soutenue par les domestiques, que ma vue se trouble et je perds entièrement connoissance. Oh!

quel effroi, quel saisissement inexprimable j'éprouvais, lorsqu'en reprenant l'usage de mes sens, je me vis abandonnée, seule, au milieu des champs, dans un pays inconnu à l'entrée de la nuit. Je me jettai le visage contre terre et je restai pendant plusieurs minutes exposée à toute l'humidité de la pluie qui commençoit à tomber par petites gouttes. Je fis un effort pour me relever et m'asseoir sur une grande pierre qui servoit de borne au chemin près duquel j'avois été déposée évanouie. Là, rappelant mes esprits égarés, je me souvins que j'avois laissé à l'entrée du chateau Jaco et la chaise de poste. Je regarde autour de moi et n'apperçois qu'un horison grisâtre, une plaine uniforme, quelques arbres épars, un ciel nébuleux et triste comme mes idées. Oh! mon Dieu, m'écriai-je, d'une voix languissante et foible, que vais-je devenir! Tout espoir m'est ravi: il ne me reste plus rien dans l'Univers. Henri, cher Henri, je ne te reverrai jamais! Je ne reverrai plus ni Donna

Maria, ni son fils, mes seuls amis! Pourquoi ai-je recouvré la vie? pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mourir plutôt que de m'abandonner avec tant d'inhumanité? On ne meurt donc pas de douleur, pensai-je, si celle que j'éprouve ne peut me délivrer de la vie. Je passai une heure entière à déplorer ma destinée, sans qu'aucun être parut sur le chemin, sans voir même un oiseau traverser les airs. Enfin le ciel commença à s'éclaircir du côté du Couchant: à force de regarder, je découvris, vers un point, un village assez étendu. Je voulus m'y rendre, quoique j'eusse à peine la force de marcher: il y avoit un quart de lieu à faire pour y arriver. Epuisée de fatigue, je m'arrête à la première chaumière du village. A la porte filoit une bonne vieille: je la prie de m'accorder l'hospitalité pour la nuit. Comme je paroissois craindre un refus de sa part, elle me répondit avec bonté, „ Ce que vous demandez là, ma chere fille, n'est pas difficile à vous accorder: mais pourquoi courir ainsi,

seule, si tard et vêtue de la sorte? Cela n'est pas bien, dit-elle en secouant la tête. Hélas! lui répondis-je, c'est le malheur qui m'y contraint. Je n'ai personne pour m'aimer, pour me suivre et je me mis à pleurer. Allons, s'écria la bonne vieille, c'est, je gage quelque amourette qui cause tout ce chagrin là: car à quoi peut songer une jeunesse comme ça? Oh! ces jeunes filles..... Et tout en faisant ces réflexions, elle me prend par la main et m'introduit dans sa cabane, où nous nous assimes sur un banc, le seul siège de cette modeste demeure. *Vous êtes triste, mon enfant, me dit la bonne paysanne; je ne suis guère plus heureuse que vous. J'habite toute seule cette chaumière depuis que la guerre m'a enlevé le seul fils que je possedois, l'unique soutien de ma vieillesse. Est-il encore en vie, est-il mort? Dieu le sait: quelques larmes coulèrent de ses joues. Après un long récit de ses malheurs, que je ne pouvois ni interrompre, ni écouter, elle me raconta, que ce village appartenoit à Mme*

de Lugny, dame bien riche, qui avoit un mari Colonel, de beaux enfans, de beaux équipages, un beau chateau et des jardins superbes." Sont-ils aussi charitables qu'opulens, demandai-je à la bonne femme. „ Ecoutez donc, me dit-elle, il n'est pas permis de parler mal de son prochain; mais je vous dirai en confidence que les pauvres qui se présentent à leur porte, n'en reviennent pas contents. Hélas! elle n'avoit que trop raison! La bonne paysanne ne voulut point me laisser coucher sans avoir pris quelque chose, bien que je l'assurasse n'avoir besoin que du repos. Elle prépara à la hâte des oeufs frais, un petit pain cuit sous la cendre et une espèce de boisson qui m'étoit inconnue et à laquelle elle donnoit le nom de cidre. Après ce léger repas, je demandai à la bonne vieille, à quelle distance du village pouvoit être la ville de... et s'il étoit possible de me procurer des chevaux pour y aller rejoindre des amis, à qui mon absence devoit causer de l'inquiétude. Oh! vous

ne trouverez point de poste ici, repondit-elle; c'est un chemin de traverse: mais le maître Vannier Jean Pierre s'en va demain porter des paniers à la ville: il pourra vous donner une place sur son âne, si vous le payez bien; car il n'est pas homme à obliger les gens pour rien. Qu'à cela ne tienne, mon enfant, me dit l'obligante villageoise, qui comprit mon embarras, ne vous affligez point, il y a remède à tout. J'ai là une pièce de 30 sols, elle est à vous. Je l'embrassai avec transport, décidée toutefois à ne point accepter ses secours. Tenez, ma bonne, lui dis-je, en détachant mon anneau nuptial, votre maître Vannier refuseroit-il d'accepter cette bague en gage pour me conduire à la ville. Là, mes amis le dedommageront de sa peine. Mais la bague, il me la rendra, n'est-ce pas? Oui, oui, dit la vieille, soyez sans crainte. Demain avant le jour, j'irai faire les arrangemens avec maître Pierre et quand il sera tems de partir, je viendrai vous éveiller. En attendant, allons reposer sur cette paille

fraiche que je viens d'étendre pour vous. Elle ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil: moins heureuse, je ne pus fermer l'œil. Je faisais de tristes réflexions sur la singularité de ma destinée, qui, des rivages de St. Domingue m'avoit conduite dans une chaumière de France. Pourquoi vous ai-je quittée, o Case chérie! Votre humble toit étoit préférable à ce chateau superbe où je n'ai trouvé que l'orgueil et le mépris. Ces souvenirs me fesoient regretter avec amertume les beaux ombrages de mon jardin, les doux fruits de mon pays, les parfums de nos fleurs. Les ténèbres ajoutoient encore au sombre de mes pensées. Pourquoi suis-je venue dans un pays où mon amant rougira peut-être de moi, où un Père me rejette? Oh! mou Père! et cependant vous reposez au sein du luxe, dans votre magnifique chateau, tandis que votre fille infortunée est étendue sur la paille! Trop heureuse encore d'avoir trouvé un abri contre les injures de l'air. Témoin du sommeil pai-

sible de la paysanne: la paix, la sécurité, me disois-je, est le partage de ces âmes vertueuses; mais mais elle fuit le coeur glacé du riche égoïste. Les richesses ne font point le bonheur: c'est le charme délicieux de cette bonté active et compatissante, qui se plaît à verser dans l'âme des affligés le baume des consolations.

Je m'endormis en songeant que la source du bonheur n'étoit point tarie pour moi et ne tariroit jamais tant qu'il y auroit sur la terre des malheureux à soulager: pensée douce et consolante, et surtout pour ceux qui ont éprouvé l'infortune!

A la pointe du jour ma bonne hôteesse vint m'éveiller. Tandis que je m'habillois, elle me regardoit avec complaisance: Dieu me pardonne, dit-elle, à votre jolie mine, à votre air si noble et si sage, on vous prendroit plutôt pour une Dame que la Dame de notre château. Mais que je ne voye donc plus ces grands yeux noirs mouillés de pleurs! Je la quittai le coeur pénétré de son bon



accueil, et sur le regret que je lui témoignai de ne pouvoir lui exprimer ma reconnaissance que par de vaines paroles: „Soyez heureuse, mon enfant, dit-elle, c'est tout ce que je vous demande pour moi.” Elle me conduisit hors de la cabane et après m'avoir aidé à monter sur l'âne et à m'asseoir au milieu d'un amas de paniers, elle me quitta en me comblant de bénédictions. Vannier marchait en avant, chantant à pleine voix d'assez vilaines chansons. Pour en interrompre le cours, de tems en tems, je lui adressois quelques questions. Arrivée enfin à la ville, il me fallut en traversant les rues, essuyer les risées et les plaisanteries de jeunes garçons, qui, frappés de la nouveauté de mon costume, qui leur paroissoit bizarre, me suivoient en me montrant au doigt. Je me serois évité ce désagrément, si j'avois emprunté des habits de villageoise, mais l'idée ne s'en étoit point offerte à mon esprit. Arrivée à la porte de l'auberge, je m'élançai, je volai dans les bras de Donna Maria. Quoi, Zora, dit-

elle, en poussant un cri de surprise, sitôt de retour. Quelles nouvelles avez-vous à m'apprendre? Ah! ma véritable amie, il ne me reste plus que vous dans le monde. Si vous m'abandonnez, c'en est fait de la pauvre Zora! Instruit de mon arrivée Don Père accourt. Tous deux m'accablent de questions. Je leur fais part du mauvais succès de mes démarches. Tant d'inquiétudes, de souffrances jointes à la fatigue du voyage, avoient épuisé mes forces et abattu mon esprit. Je tombai malade, la fièvre se déclara avec des symptômes effrayans. Mon pere étoit sans cesse présent à ma pensée. Je croyois le voir, je le conjurois d'avoir pitié de moi. Le nom de Henri s'échappoit de ma bouche je lui disois *adieu*, contente de mourir à cause de lui. Alarmés de mon état, mes amis s'empressèrent d'appeller un medecin qui déclara que la maladie n'étoit point dangereuse. A l'aide d'une potion calmante, je me sentis soulagée et la fièvre disparut. Cependant Jaco de retour me raconta ce qui lui étoit arrivé: jugeant à

la longueur de ma visite que je passerois la nuit au chateau, il avoit renvoyé la chaise de poste et prié les gens de la maison de lui indiquer l'appartement de sa jeune maitresse; mais on ne lui avoit répondu que par de insultes et de mauvais traitemens. Forcé de s'éloigner, il m'avoit attendu plusieurs heures dans le voisinage, mais inutilement, Le lendemain, Mr. de Lugny instruit qu'il étoit à mon service, l'avoit fait venir secrètement dans son cabinet et après beaucoup de questions sur moi, sur ma mère, il lui avoit remis une bourse de trois cent Louis, en le chargeant de me dire que c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire pour moi. La vue de c'et argent me rappella l'offre de la veuve, cette pièce de trente sols que la bonne femme me donnoit de si bon coeur. Quelle difference entre ces deux offres et que la plus considerable me paroissoit humiliante! Je ne balançai pas à renvoyer cette somme odieuse avec ce peu de mots, „ Je ne rougirois pas des bienfaits d'un pere, mais je me croi-

rois avilie par le malheur, si j'acceptois les dons de la pitié, les dons de celui qui n'a pas rougi de méconnoître sa propre fille". Ma lettre demeura sans réponse.

Entièrement rétablie, je pressai mes amis de partir pour Paris où j'espérois avoir des nouvelles de Henri. Envain Don Pedre et sa mere essayerent de combattre ma résolution; je demeurai inébranlable. Souffrez, leur dis-je, que je revoie une seule fois mon ami, pour lui dire un éternel adieu et lui rendre sa liberté. Ce pénible devoir une fois rempli, je vous suivrai en *Espagne*, vous serez les arbitres de mon sort. Malgré qu'ils se défiasent de mon courage, mes amis cédèrent enfin à mes instances, et il fut décidé que nous partirions sans délai.

Il y a une telle imprévoyance dans le sentiment que je courois au devant de la peine, comme on poursuit le plaisir. Toute entière à un seul objet, j'étois incapable de toute autre pensée.

Enfin nous arrivâmes à Paris. Là, m'attendoit une dernière épreuve, la plus cruelle de toutes et qui devoit coûter cher à mon coeur. Le bruit, le mouvement de cette grande ville, l'étonnante variété de scènes, de tableaux qui s'offroient sans cesse à mes regards, loin de me distraire ne servoient qu'à me faire sentir davantage mon isolement et les malheurs attachés à ma position. Le lendemain de notre arrivée, Don Pedre vint m'annoncer avec précipitation la présence du Comte Henri W. à Paris: il l'avoit vu sortir de la maison d'un restaurateur et son nom distinctement prononcé ne lui laissoit aucun doute que ce ne fut lui-même... Troublée, agitée, je supplie Don Pedre de faire à cet égard de nouvelles recherches, qui, empressé de satisfaire mon impatience, part aussitôt. Un mouvement machinal me conduit vers la fenêtre, je ne sais quel espoir se glissoit dans mon coeur et le remplissoit d'une folle joie. Je regardois attentivement tous les passans, lorsque tout-à-coup, j'apperçois mon Nègre, s'a-

vançant accompagné d'un Officier, en uniforme Polonois, avec le casque et le plumet blanc. A cette vue qui me rappelloit un souvenir si cher, je sentis battre mon coeur avec une violence extrême. Je ne saurois dépeindre ce qui se passoit en moi lorsque j'entendis monter l'escalier, marcher, ouvrir la porte... Je me lève éperdue, je veux courir... O surprise! o vain espoir! au lieu du Cte Henri, c'est son cousin Stanislas qui s'offre à mes regards, celui-la même, qui l'avoit arraché à ma tendresse. Toute ma joie s'évanouit à sa vue, les forces m'abandonnent et je me laisse tomber sur une chaise. Stanislas s'avance vers moi, avec cet air d'aisance que donne l'usage du monde. A près m'avoir complimenté sur mon arrivée imprévue et s'être félicité du hasard heureux qui lui avoit procuré la rencontre de Jaco, il me questionna beaucoup sur mon voyage, sur les motifs, qui me l'avoient fait entreprendre, et toutes ses questions se suivoient avec une telle rapidité, qu'elles ne me laissoient pas le tems d'y

d'y répondre. Cependant pas un mot de Henri. Piquée de son silence, vingt fois j'essayai de prononcer son nom, et toujours le regard pénétrant de Stanislas, qui sembloit lire au fond de mon âme, faisoit expirer la parole sur mes lèvres. Ce que je souffrois, ne peut se dépeindre. Je m'efforçai de vaincre ma timidité et l'espece de découragement que sa vue, ses discours, toute sa personne me faisoient éprouver, lorsque je vis entrer Donna Maria et son fils. Après avoir considéré Don Père avec beaucoup d'attention, il se lève et prêt à sortir, il me demande, si je n'avois point d'ordres à donner pour Henri. Ce nom me rendit à moi-même. Je prie Stanislas de m'accorder un momont d'entretien et je passai avec lui dans une chambre isolée. Là, rappelant tout mon courage, je déclare avec plus de fermeté que je n'aurois osé m'y attendre moi-même, l'intention formelle où j'étois de rendre au Comte Henri son indépendance et d'annuller tous les engagements qu'il avoit contractés avec moi. Après lui

voir rendu compte de l'inutilité de mes démarches auprès de Mr. de Lugny, j'ajoutai que l'état précaire où me réduisoit une pareille conduite, impositoit ce pénible sacrifice. Stanislas frappé de surprise, quoi, Zora, s'écria-t-il, parlez-vous avec sincérité? Est-ce à l'amour que je dois attribuer un tel dévouement? Votre coeur n'auroit-il point changé pour Henri? Ah! que vous le connoissez mal, répondis-je, en soupirant! Mais reprit Stanislas, permettez moi de justifier mes soupçons. Don Pèdre paroît épris de vos charmes. S'il n'a pas quelque part à cette résolution, elle a, je l'avoue, de quoi me surprendre. Oh! Ciel! quelle est votre pensée! m'écriai-je. Don Pèdre ne m'aime point: jamais le mot d'amour n'est sorti de sa bouche. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine que je parvins à dissiper ses étranges soupçons. Sur le désir que je lui exprimai de voir Henri pour la dernière fois, Stanislas chercha à me détourner d'une entrevue qui ne seroit qu'un combat mutuel de délicatesse et de



générosité, une épreuve cruelle et pour l'un et pour l'autre. Touché cependant de ma douleur, il s'offrit à me conduire secrètement au bal que Henri devoit donner le lendemain pour la fête de sa cousine, soeur de Stanislas. Ensuite, ajouta-t-il, nous songerons aux moyens d'instruire Henri de votre noble résolution. A ces mots il sortit, en me donnant les noms d'étonnante, de sublime, d'héroïque Zora.... Hélas! tous ces magnifiques éloges ne m'empêchoient pas de sentir toute l'étendue du sacrifice, auquel je me condamnois moi-même, Les dernières paroles de Stanislas avoient jetté le trouble dans mon âme, en allumant dans mon coeur un sentiment jusqu'alors inconnu. Quoi! me disois-je, Stanislas a une soeur et je l'ignorois. Sans doute elle est riche, charmante, bien élevée, heureuse surtout. On s'occupe d'elle, de ses plaisirs: Henri lui donne des fêtes, Henri l'aime. Hélas! il n'a pas attendu pour m'oublier, la nouvelle de ma mort! Sans fortune; sans talens, fruit d'une union illégitime;

je n'ai que mon coeur à lui offrir : ce don seul pourroit-il satisfaire tous ses désirs ? Ah ! fuyons-le pour toujours et qu'il soit heureux ! Oui, qu'il soit heureux, disois-je, en fondant en larmes et en me prosternant contre terre. Accordez-lui le bonheur, o mon Dieu ! unissez-le à celle qu'il aime. Jamais pour moi-même, je n'avais invoqué le Ciel avec tant d'ardeur, et il sembloit que mon coeur alloit se briser.

Cependant l'idée de revoir Henri absorboit toutes mes facultés : les peines du passé, les peines de l'avenir, elle me fesoit tout oublier. J'attendais avec une impatience difficile à décrire l'heure, à laquelle Stanislas avoit promis de revenir. Il arrive, il m'annonce, qu'il est prêt à me conduire et qu'à l'aide d'une clef du jardin, dont il s'étoit muni, je pourrois voir le bal sans craindre d'être apperçue. Nous partons, nous avançons sans proférer une parole, absorbés tous deux dans nos réflexions. Stanislas me propose de descendre et de faire le reste du chemin

par eau, pour éviter la foule des voitures et des personnes qui pouvoient le reconnoître. Montée dans le bateau, je contemplois tous les objets qui s'offroient successivement à ma vue, pendant que la barque glissoit à force de rames sur la surface des eaux. Les deux cotés de la Seine étoient ornés de palais, de maisons de campagnes charmantes et de beaux jardins. Je ne savois où jeter mes regards et ce que je devois le plus admirer, de cette belle rivière si large et si calme dans son cours ou du riche paysage que j'avois sous les yeux. Bientôt lasse de contempler cette foule d'objets éblouissans, je me laissai aller à la rêverie: tout sembloit m'y inviter: le doux balancement du bateau, le bruit cadencé des rames, le calme et la fraîcheur de l'air, la magnificence d'un ciel d'azur, sur lequel se détachent des milliers d'étoiles réfléchies sur la surface des eaux. Stanislas me tira de cette douce rêverie pour me montrer de loin le lieu où se donneroit la fête. Ce n'étoit d'a-

bord qu'un petit point lumineux; mais en approchant davantage, je vis distinctement une quantité de feux qui répandoient une lumière très vive et un éclat surprenant. J'appris alors que c'étoit la ce qu'on appelloit une illumination. La nouveauté de ce spectacle, la curiosité, l'intérêt, le sentiment, tout contribuoit à suspendre mes chagrins. Arrivés plus près, le son des instrumens fit parvenir jusqu'à nous la plus douce mélodie: les airs retentissoient d'accords harmonieux. Ce concert d'instrumens annonce l'ouverture de la fête, me dit Stanislas. J'allois donc voir l'inventeur de tous ces prodiges: à cette idée mon coeur battit, mes yeux se remplirent de larmes, une douce émotion les faisoit couler. Arrivés enfin, je m'élançai hors du bateau. A peine ai-je fait quelques pas, je m'arrête en extase, immobile d'admiration, à la vue des jets d'eau, qui colorés des feux de l'illumination, s'élançoient de toutes parts au milieu des arbres et des fleurs. Stanislas voyant l'étonnement qui se pei-

gnoit dans mes yeux à l'aspect de ce prestige enchanteur, tâcha de me faire comprendre, comment l'art ingénieux de concert avec la nature faisoit agir l'onde docile et lui avoit appris à s'élever dans les airs. Tout en l'écoutant, je parcourois rapidement les sentiers du jardin, parmi les touffes de roses, de Jasmin, de Lilas, qui répandoient leurs doux parfums. Mille feux de diverses couleurs étoient placés entre les arbres et paroissoient de loin comme des fleurs lumineuses. Mes yeux étoient éblouis: j'éprouvois une espèce de vertige, quand tout-à coup en approchant de la maison, un air connu vint frapper mon oreille. C'étoit celui de la *Mazourka* que j'avois appris à St. Domingue. Avec quelle émotion je l'entendis exécuter d'une manière si savante et si harmonieuse. Sur toutes les fenêtres de l'appartement qui étoient ouvertes, on avoit étendu une espèce de voile qui ne laissoit entrevoir les objets que comme à travers un brouillard. Tremblante, agitée, je m'approche. Là, parmi cette

affluence de monde, au milieu de cette pompe, de ce luxe étranger qui venoient à la fois assaillir mes sens étonnés, je ne cherchai, je ne vis que Henri... O moment plein de charmes et de douleur, moment inexprimable par tout ce qu'il me fit éprouver de joie, de tristesse.... Comment resistai-je aux mouvemens de mon coeur qui me portoient à m'élançer vers Henri. Une simple gaze me separoit de lui et je ne pus l'écarter. C'étoit bien lui que je voyois, lui, mon époux, l'ami de mon âme. Les larmes dont mes yeux étoient remplies, obscurcissoient ma vue. Ah! ces larmes étoient douces! ce n'étoient encore les pleurs intarissables d'une peine sans espoir. Pourquoi falloit-il que j'aigrisse à connaître toute la force du sentiment qui m'attachoit à lui, à l'instant même où je devois m'en séparer pour toujours. Uniquement occupée de lui, mes regards suivoient tous ses mouvemens: je revoyois ce doux sourire, ces graces si nobles, cet air si aisé et je me sentois mourir de joie. Que n'aurai-je

pas donné pour obtenir un de ses regards! Je le vis avancer vers un cercle de femmes éclatantes de parure et de beauté; il s'arrêta devant la plus jolie, qui, en souriant, se lève et lui donne la main. C'étoit elle, c'étoit Louise, la soeur de Stanislas. Elle alloit danser avec Henri. Elle me parut charmante et et je ne pus me défendre de l'intérêt qu'elle m'inspiroit. Elle dansoit avec beaucoup de grace, ses pas marquoient avec précision la mesure de cet air que j'avois si souvent chanté auprès de Henri. Sa parure moins riche, moins éblouissante que celle des autres femmes, me plaisoit mille fois davantage. En admirant l'élégance, la fraîcheur de son habillement, je jetai un regard involontaire sur l'humble toile de coton dont j'étois vêtue et je soupirai. Hélas! me disois-je, si dans ce moment Henri, me voyoit, il auroit honte de moi. Comment ai-je pu lui plaire? Et me comparant à Louise, est-ce toi, Zora, me disois-je, que tu aimes ou Henri? Si c'est lui que tu aimes,

fais-lui le sacrifice de ton amour. Louise est plus digne de porter son nom et d'être son épouse que toi pauvre orpheline, inconnue et si peu faite pour ce monde. Depuis longtems sans doute ton souvenir est effacé dans son esprit! Et comment Louise n'auroit-elle captivé tous ses sens! Puis-je blamer son infidélité. Ces tristes pensées m'arrachèrent des larmes, sans me faire haïr Louise. L'Idée, qu'elle étoit destinée à faire le bonheur de mon amant, m'attendrissoit et m'inspiroit malgré moi un vif attrait pour elle. En tournant mes regards de son côté, je la vis dansant, les yeux baissés et d'un air modeste, autour de Henri à genoux et tenant une de ses mains qu'il porta à ses lèvres au moment de se relever. Cet acte de tendresse, qui me parut étranger à la danse, me fit éprouver un douloureux serrement de coeur. Qu'avez-vous, dit Stanislas, qui s'aperçut de mon émotion? vous palissez! vous paraissez souffrir! Oui, là, répondis-je en posant la



main sur mon coeur : c'est là, que j'ai mal et bien mal et je m'éloignai.

Au bout de quelques instans, un peu remise de mon trouble, je me rapprochai de la fenêtre. Les danses étoient finies, la musique avoit cessé, la société s'étoit dispersée, Henri même étoit sorti. Le son d'un instrument que je ne connoissois point, se fit entendre dans l'appartement voisin. C'étoit Louise qui jouoit du piano : aussitôt les accents d'une voix mélodieuse vinrent frapper mon oreille et retentir jusqu'à mon coeur. Craignant de perdre un seul son de ces brillans accords, de ces accents purs et touchants, de cette délicate harmonie, vrai plaisir de l'âme, je me recueillis pour mieux écouter, lorsque Stanislas me dit avec effroi : Cachez-vous promptement, voici Henri qui s'approche de la fenêtre. Je me baisse aussitôt, pour n'être point aperçue. Il s'est assis, me dit-il, vous pouvez vous relever. Oh ! que devins-je, en le voyant si près de moi. Mes yeux n'osoient le fixer. Dans mon délire je me

crus un instant à St. Domingue: le parfum des orangers qui me rappelloit celui de nos montagnes, ajoutoit à cette douce illusion. Mais non, ce n'étoit plus mon Henri d'au delà des mers... puisque son coeur n'étoit plus à moi. Il paroissoit plongé dans une profonde rêverie; je crus même l'entendre soupirer. Tout-à-coup il tourna la tête de mon côté; effrayée, je me précipite de la terrasse, en jettant un dernier regard sur la croisée, où Henri se tenoit debout derrière la gaze. — Au nom du ciel, dit Stanislas, fuyons: il va nous découvrir. C'en est donc fait! m'écriai-je, eh bien! fuyons. Conduite, entraînée par lui je cours, je m'éloigne, suffoquée de sanglots et inondée de larmes. Je fuyois celui pour qui j'aurois donné ma vie. Nous sortons du jardin, dont Stanislas ferma la porte avec précipitation. C'en est donc fait! répétais-je douloureusement. Je viens de le voir pour la dernière fois. Idée accablante! Pour la dernière fois... J'entrerai désespérée dans le bateau qui s'éloigna

aussitôt du rivage. Je me couvris la tête d'un schal pour me dérober la vue de ce jardin, qu'il ne m'étoit plus possible de regarder. J'entendais encore le bruit des instrumens et ces sons si gais, si animés, me causoient les plus douloureuses sensations. Ils se perdaient insensiblement dans les airs et bientôt je cessai de les entendre. Tout est fini pour toi, malheureuse Zora et ta félicité s'est dissipée comme ce foible et dernier son. Nous arrivons à l'autre bord, tandis que Stanislas faisoit avancer la voiture, et que je me promenois lentement absorbée dans mes tristes réflexions, de sourds gémissemens se font entendre tout près de moi. Je m'arrête et j'aperçois à travers l'obscurité, une femme qui regardoit l'eau d'un oeil désespéré. Elle étoit couverte de lambeaux. Encore un être souffrant, m'écriai-je : j'approche, j'interroge l'infortunée : elle me fait en pleurant le récit de ses misères. Depuis plusieurs mois, son mari étoit en prison pour dettes; elle venoit de donner le jour à un enfant,

que le manque de ressources et d'alimens l'avoit obligée d'abandonner devant une porté à la charité des passans. Après ce pénible sacrifice, égarée par la douleur, elle se dispoit à terminer dans les eaux sa misérable existence. Oh! mon Dieu! me dis-je à moi-même: là, tout près, regnent la joie, le luxe et l'abondance, et ici la misère, le désespoir cherchent un refuge dans les bras de la mort! Contraste odieux et révoltant! Je consolai cette pauvre femme, je lui dis tout ce que mon coeur me dictoit, pour lui inspirer du courage et la détourner de son funeste dessein. Déjà je détachois mon schal pour le lui donner, quand Stanislas qui me rejoignit en ce moment, touché lui même du sort de cette infortunée, fit preuve envers elle de générosité et s'engagea même à secourir son mari. Jvre de joie et de reconnoissance, elle s'éloigne brusquement, elle vole dans l'espoir de retrouver l'enfant, auquel elle s'étoit arrachée.. Il faut si peu de chose aux malheureux, pour leur faire suppor-

ter l'existence. De retour à la maison, Stanislas se disposoit à me quitter. Oubliez-vous, lui dis-je avec fermeté, oubliez-vous nos conventions ou doutez-vous de mon caractère? Il garda le silence. Je sentois tout ce que sa position avoit d'embarrassant par rapport à sa soeur, à son cousin et à moi. Je lui fis part du dessein que j'avois de répandre le bruit de ma mort pour dégager le Comte Henri de ses serments. Il n'est point à craindre, ajoutai-je, avec un peu d'amertume que cette nouvelle l'affecte beaucoup. Il aura tant de motifs de consolation que cet innocent artifice ne présente aucun inconvénient. Un mot, un seul mot indiqué dans une de mes lettres, suffira pour l'instruire de mon sort. Ce mot, dit Stanislas, parviendra-t il à persuader Henri? Les recherches, s'il en fait seront vaines et superflues. Qui chercheroit d'ailleurs à le detromper? Ce n'est pas vous, Monsieur! Pressée de consommer le sacrifice, j'agissois avec une précipitation extraordinaire, comme si j'eusse

crainit de me repentir de mon courage et de ma résolution. Ma main tremblante signa ce mot fatal *Adieu*, que j'accompagnai du portrait de Henri; je voulois y joindre mon anneau nuptial, mais ne pouvant parvenir à le détacher de mon doigt, Eh bien! que ce seul gage me reste, pensai-je; quant au portrait, je puis m'en séparer, son image est là, dans mon coeur, pour n'en sortir qu'avec mon dernier soupir. Zora, me dit Stanislas, en recevant le paquet cacheté, qu'allez-vous devenir, vous qui n'existiez que pour les autres? Qu'importe mon sort, répondis-je avec une fermeté que je sentois prête à m'échapper? Indifférente à moi-même, mon existence ne doit plus désormais intéresser personne. Il me prit la main qu'il baisa à plusieurs reprises en donnant de grands éloges à ma vertu. Blessée de ces vaines démonstrations, je sentis alors qu'une fausse pitié peut devenir offensante. Après lui avoir annoncé, mon départ pour l'Espagne, je le priai de recevoir mes derniers

adieux. En le voyant s'éloigner et emporter cette lettre fatale... j'éprouvai un déchirement inexprimable; seule désormais, livrée au plus cruel abandon, je ne fus plus maîtresse de ma douleur et je versai des larmes en abondance.

Les premiers rayons du jour commençoient à paroître. Je marchois dans ma chambre l'esprit absorbé dans les plus noires pensées: Ce jour, me disois-je, en annonçant ma mort au Comte Henri, ouvre pour moi une nouvelle existence, Grand Dieu! dépouillée de toutes les illusions du premier âge... Hélas! si jeûne encore, avoir rompu tous les liens qui m'attachoient à la vie... ne plus tenir à rien dans le monde, vivre isolée, avec une si longue perspective de jours! Ah! que cette solitude du coeur m'épouvante... Et je pleurois amèrement, en songeant à la profonde tristesse qui m'attendoit dans l'avenir. Dans ce moment Donna Maria entre dans ma chambre: Ah! n'abandonnez point Zora, m'écriai-je, en me jetant à ses genoux, abi-

mée de douleur. Elle me reçut dans ses bras, Don Pèdre qui l'avoit suivie, me prit la main, qu'il serra dans les siennes avec la plus touchante expression. Partons, leur disois-je d'un ton suppliant qui les touchoit jusqu'aux larmes, partons aujourd'hui même. Où voulez-vous aller, me demandoient ces bons amis? Partout où vous voudrez, mais ne restons plus ici, ce Paris me tue. Ils m'assurèrent pour me tranquilliser que nous partirions sur le champ. En effet en moins de trois heures nous quittames paris et primes le chemin de l'Espagne.

Mes amis auroient bien voulu connoître les détails de cette cruelle séparation; mais ils n'osoient me faire des questions en voyant ma tristesse et mon morne silence. Une noire et profonde mélancolie avoit succédé aux premiers éclats de la douleur. Je n'étois point encore en état de goûter la douceur infinie qu'il y a à se sacrifier pour ce que l'on aime. Par la suite je connus, j'appréciai tout ce qu'un pareil sacrifice a de conso-



lant pour une ame tendre et généreuse. J'étois dans un abattement qui m'ôtoit la faculté de réfléchir et même de sentir. Mon imagination étoit également inactive sur le passé, le présent, l'avenir: et cette extrême apathie ne me laissoit éprouver qu'un seul sentiment qui étoit un dégoût profond de la vie. Oh! qu'elle est affreuse cette tristesse de l'âme, dont je ne pouvois me soulager qu'en pleurant aux sanglots. C'est une situation à laquelle on ne pourroit résister, si elle se prolongeoit, car elle inspire le désespoir. Il faut avoir beaucoup souffert pour la connoître. On éprouve alors une indifférence totale pour tout ce qui vous entoure, pour les soins prévenants de l'amitié, pour ses plus tendres caresses: le plus beau jour, la nature la plus riante ne cause nulle sensation... Il semble que rien dans l'univers ne peut vous satisfaire, vous délivrer de cette oppression cruelle qui ne laisse ni désirs, ni espoir. Ah! sans doute, on invoqueroit la mort comme l'unique refuge à ce tourment, si la réli-

gion n'en faisoit un crime. Chaque jour en allant prendre le repos qui m'étoit nécessaire, je me couchois triste à mourir : épuisée des souffrances de la journée, je m'endormais en soupirant et les soupirs accompagnoient mon réveil. Ah ! que dans le chagrin le réveil est une chose pénible. Dans ce moment où les sens luttent encore avec le sommeil, on éprouve déjà le sentiment de la peine, sans pouvoir le définir ni dégager les idées qui assaillissent à la fois l'esprit. On ne sait si l'on a souffert, ou si l'on s'attend à souffrir : c'est un poids qui reste sur le coeur.

A peine arrivés en Espagne, Don Pèdre en présence de sa mère, me fit l'aveu de son attachement et me déclara son amour que la délicatesse l'avoit toujours forcé de tenir caché. Il employa tout ce que la persuasion et sa tendresse pouvoient lui suggérer pour vaincre mon refus. Ici, ajouta-t-il, vous n'avez point à redouter les préjuges du monde, malgré qu'ils aient en Espagne plus d'empire qu'ailleurs. D'une famille noble, il est

vrai, mais obscure, je suis décidé à vivre dans la retraite et à renoncer à tout pour consacrer à votre bonheur ma fortune et ma vie. Envain Donna Maria joignit ses prières à celles de son fils, rien ne put m'ébranler. L'espèce d'immobilité, avec laquelle j'accueillois leurs instances, leur fit croire un moment que je délibérois sur le parti que je devois prendre. Mais après les avoir regardés attentivement, comme pour rappeler mes idées, je leur répondis avec un signe négatif: *je n'existe plus*. Cette reponse en apparence si dénuée de sens aux yeux de ceux qui ignoroient tout ce qu'elle signifioit pour moi, leur fit craindre que ma raison ne fut en effet troublée. Voyant que leurs propositions m'affligeoient, ils employèrent pour me calmer la douceur et la patience, seul baume pour les malheureux.

Près de l'habitation de mes amis, se trouvoit un Couvent des soeurs de la charité, que j'allois souvent visiter dans mes promenades solitaires. J'avois toujours eu

le dessein de rendre mes jours utiles en le consacrant à secourir l'humanité souffrante. Rien ne pouvoit m'empêcher désormais d'accomplir mes vœux, en m'associant à leurs pieux exercices. J'informai Donna Maria du désir que j'avois d'entrer dans cet ordre bienfaisant. En lui faisant lire dans mon cœur je l'instruisis de tous les détails que je lui avois laissé ignorer jusqu'au moment qui devoit décider de mon sort. Ce récit affligeant lui arracha des larmes. Elle essaya encore de m'intéresser en faveur de son fils ; mais rien n'étoit capable de détruire une résolution, à laquelle je m'étois attachée comme à la seule chose qui put ranimer mon existence, dépourvue de tout intérêt personnel. J'avois annoncé ma mort au Comte Henri : morte désormais pour lui, pour le reste du monde, je ne devois vivre que pour les malheureux. Je me vouai donc aux autels. Pour ôter tout espoir au généreux Don Pèdre et n'être point un obstacle à sa destinée, je ne me contentai pas de vœux simples, je fis le

sacrifice entier de ma liberté que je ne pouvois mieux employer qu'à me rendre utile à mes semblables. Je ne tardai pas à en recueillir le fruit. Peu à peu mon esprit se calma et mon coeur dirigeant sa sensibilité sur des objets plus dignes de le toucher, guérit entièrement et ne garda que le souvenir de ses maux, qu'il n'étoit pas en mon pouvoir d'oublier. En apprenant à souffrir, j'avois appris à compatir au malheur, à soulager les maux physiques et surtout les peines morales bien plus douloureuses encore. Je trouvais dans ce noble exercice, une source infinie de consolations. Je pensois souvent avec délices que le Comte Henri étoit heureux et goutoit les douceurs d'une union assortie. Combien je m'applaudissois de n'avoir point troublé sa destinée, en faisant valoir mes droits à son coeur, à sa main, droits que la loyauté, l'honnêteté de son caractère l'auroit empêché de contester. Enfin dans cette situation de mon ame, j'étois si non heureuse, du moins calme et tranquille. Cependant la

tristesse de Don Père, dont j'étois la cause involontaire me pesoit sur le coeur. Je m'affligeois des sentimens que je lui avois inspirés sans pouvoir les partager. Je désirois son bonheur par ce penchant naturel qui me portoit à souhaiter du bien à tous ceux que je voyois : oui, si j'avois vécu dans le monde, j'aurois voulu y vivre entourée des heureux que j'aurois faits.

Je m'étois liée intimément avec une jeune Novice Espagnole, qui me ressembloit beaucoup, elle avait tout-à-fait ma taille, mes cheveux, mon air. Elle étoit d'ailleurs fort intéressante par son aimable caractère, ses qualités attachantes. Elle fit la connoissance de Don Père qui lui plût : elle m'en avoit fait l'aveu. Je formai dès-lors un projet, qui me réussit au gré de mes désirs. J'en parlai à Donna Maria qui se prêta à mes vues et engagea son fils à épouser ma jeune amie. Guéri de son amour, Don Père y consentit et n'eut point lieu de se repentir d'une union qui assuroit le bonheur de

ses jours. Donna Maria, pour ne pas s'éloigner de moi, aima mieux rester à la campagne que de suivre ses enfans à la ville où ils allèrent s'établir. Cependant les deux jeunes époux venoient souvent me voir : leur amitié récréoit ma solitude et embellissoit mon existence ; lorsque, tout-à-coup la guerre allumée en Espagne, vint troubler le repos de ma paisible et profonde retraite. Bientôt notre Hopital fut rempli de malades, de blessés, de mourans de deux partis. Tout notre zèle ne pouvoit suffire aux soins pressans qu'exigeoit leur état. Un événement aussi triste qu'imprévu vint reveiller mes anciennes douleurs, assoupies par le temps et rouvrir toutes les playes de mon coeur. Un jour que je me rendois à l'infirmerie pour soulager mes soeurs dans leurs travaux, j'apperçus parmi une foule de malheureux étendus sur des lits de douleur, un malade qu'on venoit d'apporter ; il étoit atteint d'une fièvre contagieuse que nous avons la réputation de savoir guérir. Je m'approche

doucement de cet homme. Ses traits, quoique défigurés par la souffrance ne me sembloient pas inconnus. Je l'entendis se plaindre et prononcer quelques mots intelligibles. Je reconnus sa voix.... O Providence! c'étoit Mr. de Lugny, qui venoit mourir dans les bras de sa fille, qu'il avoit méconnue et délaissée.... Spectacle déchirant! moment terrible! Il avoit étouffé les sentimens d'un pere; et moi à la tendresse que son danger m'inspiroit, je sentoie que j'étois sa fille. J'oublie mes propres maux que sa vue me retraçoit si vivement, pour m'occuper uniquement des siens. Je le fis transporter dans ma cellule, jalouse d'être seule à le servir. O mon père! voila donc les devoirs qui m'étoient réservés! Separée de vous pendant sa vie votre fille infortunée devoit vous assister a vos derniers instans! Hélas! même à cette heure-il ne me reconnoissoit pas. Il avoit le délire et ses discours ne marquoient que trop l'égarement de son esprit. La nuit je le veillai seule, dans le silence et dans le



recueillement. Une lampe prête à s'éteindre, répandoit une lueur foible et vacillante dans ma sombre cellule. Assise sur une escabelle à quelques pas du lit de mon père, j'épiois tous ses mouvemens. Tout-à-coup, je le vis se soulever d'un air agité et fixant sur moi des yeux égarés, étincelans, avec une expression qui me fit frémir: c'est elle, dit-il, d'une voix basse et étouffée, oui, c'est elle, qui vient me chercher! Il s'appuya sur son bras jaune et décharné me poursuivant toujours de ses regards sinistres que je m'efforçois d'éviter. „ Zora, Zora, dit-il, pardonne-moi, je vais te suivre.” Son visage enflammé, ses joues creuses, cette main d'une maigreur excessive qui soutenoit sa tête, me glaçoient d'horreur... Je crois les voir encore... Une sueur froide découloit de mon front: n'osant ni respirer, ni changer de place, je priois Dieu d'avoir pitié de son ame dans ce moment... La lampe s'éteint.... Je pousse un cri d'effroi et me précipitant vers la porte, je m'élançe hors de la cellule. J'appelle

une religieuse et je reviens avec elle apportant de la lumière. „ Il dort sans doute, me dit ma compagne, car il ne fait aucun mouvement.” Je m’approche du lit en tremblant, je touche sa main qui étoit glacée, je le regarde avec angoisse... Il n’étoit plus!... Pénétrée jusqu’au fond de l’âme de regret et de douleur, je me prosterne, en m’écriant; Etre suprême! Dieu de miséricorde, toi qui daignas m’adopter, pardonne à mon père, écoute son repentir, exauce ma prière!... Ce dernier coup porté à mon coeur acheva d’épuiser mes forces. Je tombai sans connoissance sur ce lit où mon Père avoit rendu le dernier soupir. En revenant à moi, je sentis l’atteinte fatale de la maladie qui va finir mes jours. Hélas! j’ai vécu et je meurs de douleurs... tel devoit être mon sort: j’ai su le supporter jusqu’ici... M’en plaindrois-je au moment où s’ouvre devant moi une nouvelle vie, plus heureuse que la première!.. Déjà, je sens mon âme qui s’échapper de sa prison terrestre et l’heure est venue de prononcer l’irrévocable et dernier *Adieu!*...

INSTYTUT

BADAN LITERACKICH PAN

BIBLIOTEKA

00-330 Warszawa, ul. Maryi Swoj 77

Tel. 25-68-05

# E r r a t a.

<i>pag.</i>	<i>v</i>		<i>lisez.</i>
20	12	cendeur	— candeur
33	4	le pieux don Père	— le jeune Don Père
39	9	vôtre Patrie	— notre Patrie
60	3	Satellites de Henri	— Satellites de Zamté
63	22	foule des plantes	— foule de plantes
69	15	Sinsible	— sensible.
79	6	savez	— sachez
97	1	à ton cou	— à ton coeur
121	15 16	clarté fanèbre	— clarté funèbre
125	10	affliction	— affliction
128	4	dans le monde	— dans ce monde
129	1	des faux	— de faux
136	19	te tes lettres	— de tes lettres
136	21 22	ta bouche. De- sormais	— ta bouche, désormais
138	13 14	vous voila oublié	— on vous oublie
140	22	le cercle	— un cercle
140	23	des talens	— de talens
153	3	trouvée .	— trouvoit
166	20	étables. Les Ou- vriers	— étables, et les ouvriers,
167	7	pourroit	— pourroit
178	24	l'espoir.	— l'esprit.
181	5 6	offrit.	— offrirent
197	2	de mort	— de la mort.
201	8	Vous da barquames	— nous de barquames.
211	18	de mon gré	— de bon gré.
211	1 + 15	Mr. de Lugny	— Mme de Lugny
213	13	vers un peint	— à l'horizon.
219	10	Vannien marchait:	— le Maître Vannier mar- chait
219	10 11	dn evant	— en avaut
221	4	l'apportement	— l'appartement
252	24	qui s'echapper	— qui s'echappe.
249	12	de deux partis	— de leurs partis.



<http://rcin.org.pl>

F

23.333